

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

B-139

Beaufort

VOL. 8, No 47.

DECEMBRE 1897.

PRIX 10 CENTS

PER
B-139

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT
LE PREMIER
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

L'ESPION



LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.

DERNIERES NOUVEAUTES

3 SUPERBES ROMANS

.....

LE ROMAN DE L'OUVRIERE, par CHARLES DE VITIS.

LA CAGE DE CUIR, par GEORGES PRADEL.

BOIS D'AMOUR, par PIERRE MAEL

Chacun un Chef-d'Œuvre
Dans son Genre.

Ces trois ouvrages sont en vente au prix uniforme
— de —

25^o L'EXEMPLAIRE

Et, par leur excellence et quantité de matière à
lire fournie, valent dix fois ce bas prix.

Seront envoyés à toute adresse sur réception du
prix indiqué, plus cinq cents pour la poste par

LEPROHON & LEPROHON

Libraires,

1629, Rue Notre-Dame, Montréal, Can.

14
7 124

LA BONNE LITTÉRATURE PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE



Revue Littéraire, Mondaine, Etc.



Recueil d'articles sur tous les sujets

FOURNIS PAR LES

Meilleurs auteurs CANADIENS et
FRANÇAIS contemporains



Abonnement, avec prime - - - \$1.00 Par An.

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.



La Bonne Littérature Française

DECEMBRE 1897

Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....
ROBERT L'ANGE.....	J. H. DAIGNAULT
A LA BELLE FRANCE.....	LÉON XIII
COURRIER DU MOIS.....	JACQUES LEFRANC
LA CARPE DU NOTAIRE.....	JEAN GRANGE
L'ESPION (roman).....	ALBERT MONNIOT
CINQ CENT MILLE FRANCS.....	AUBRY-VÉZAN
LA FLEUR SOLITAIRE.....	ANDRÉ LEMOYNE

MOTS POUR RIRE, ETC.



CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

“ Nous désirons appeler votre attention sur la situation extrêmement critique dans laquelle se trouvent actuellement nos forces militaires. Nous sommes convaincus qu'en dehors des troupes détachées aux colonies, l'armée ne possède pas une organisation qui lui permette d'être à hauteur de sa mission. Non seulement les bataillons stationnés dans le Royaume-Uni nous paraissent incapables d'entreprendre les petites expéditions qui s'imposent si fréquemment, mais quelques-uns de nous doutent même que nous disposions d'une armée prête à faire face aux éventualités d'une guerre de quelque importance. Les unités qui marcheraient les premières ne sont composées en grande partie que de soldats trop jeunes et hors d'état de résister aux fatigues d'une campagne ; seule, l'addition de détachements d'autres corps ou la convocation de la réserve leur permettraient de partir. Quant à l'artillerie, son état est pire encore et le fait a été suffisamment démontré lors de l'envoi de trois batteries dans l'Afrique du sud. Dans ces circonstances, la responsabilité que nous encourons comme membres du parlement nous impose de vous faire connaître la situation du pays. Nous vous prions instamment de vouloir bien la prendre en considération, car nous sentons que parmi les questions qui intéressent l'empire en ce moment, aucune n'est plus pressante.”

C'est en ces termes que la commission militaire de la chambre des communes a signalé à lord Salisbury l'insuffisance d'organisation de l'armée anglaise et les graves dangers qui peuvent en résulter pour l'empire britannique.

C'est qu'en effet, absorbée depuis près d'un siècle par le désir de conquérir des colonies et de les accroître, l'Angleterre a négligé de maintenir un parallélisme entre la superficie de ses colonies et la valeur des forces militaires proposées à leur garde et à leur défense. Ses possessions, qui étaient nulles au milieu du XVI^e siècle, s'étendent aujourd'hui sur un espace de 11,008,780 milles carrés et 400 millions d'hommes sont soumis à son autorité. Elle occupe ainsi le premier rang parmi les nations colonisatrices, et elle a su fonder le plus vaste empire colonial qui ait jamais existé. Mais, pour occuper et protéger ses immenses domaines, elle dispose à peine d'un peu plus de 200,000 hommes de troupes permanentes. Sur cet effectif, 120,000 sont détachés aux colonies et 100,000, au plus, assurent la garde du Royaume-Uni. Si l'on remarque, en outre, que la plus grande partie des troupes disponibles de la métropole est organisée de manière à assurer la relève des premières, on est amené à considérer l'armée anglaise tout entière comme une grande armée coloniale, suffisante à la rigueur pour parer aux besoins du service extérieur, mais impuissante à défendre l'existence de la mère-patrie.

Cette situation, dont l'Angleterre comprend aujourd'hui tout le péril, résulte de deux causes principales. Isolée par sa position géographique du reste de l'Europe, cette nation a cru longtemps, et c'est encore l'opinion d'un grand nombre d'Anglais, que l'empire des mers constituait la garantie absolue de son indépendance et de sa prospérité. Elle était fermement convaincue qu'une telle suprématie devait infailliblement mettre obstacle à toute invasion britannique et, de plus, assurer en permanence ses communications avec les colonies, condition indispensable pour la défense de celle-ci. Aussi n'avait-elle pas hésité, pendant toute la seconde moitié de ce siècle, à consacrer la plus grande partie de ses ressources au développement complet de sa marine. Depuis cinquante ans, elle n'a poursuivi qu'un but : posséder à tout prix une flotte puissante pour résister, le cas échéant, à l'ensemble de toutes les flottes européennes réunies et même les surpasser en nombre et en valeur. Elle est presque parvenue à exécuter ses desseins ; mais pour obtenir ce résultat, elle a été amenée progressivement à dépenser 550 millions de francs par an. On conçoit qu'un projet de cette ampleur n'ait pu être réalisé qu'aux dépens de l'organisation de l'armée de terre.

En second lieu, on sait combien le caractère national des Anglais accepte difficilement l'idée d'un changement quelconque, aussi bien dans les institutions militaires que dans les institutions politiques. Ils s'accommodent aisément de l'organisation actuelle parce qu'elle est constitutionnelle dans son ensemble, c'est-à-dire basée sur les principes, sur les traditions et sur les lois qui régissent la société anglaise depuis qu'elle

existe, et parce qu'elle convient au plus haut point à l'esprit d'indépendance des sujets britanniques.

Telles sont les raisons qui se sont opposées jusqu'ici ; et toujours victorieusement, à toute transformation et à toute organisation rationnelle de l'armée. Cependant, comme on l'a vu plus haut, l'inquiétude s'est fortement accentuée dans ces derniers temps. La plupart des hommes compétents en matière d'organisation militaire ont compris que les moyens dont disposait Napoléon au camp de Boulogne se sont accrus dans des proportions incomparables et qu'avec les progrès de l'art militaire et de la science moderne, l'invasion de l'Angleterre peut être rendue, sinon facile, du moins possible. Ils se sont demandé si la confiance illimitée qu'ils mettaient en leur puissance maritime n'était pas dès lors quelque peu illusoire et ils ont songé avec anxiété à ce qu'il adviendrait au cas où cette marine éprouverait un échec ou même serait, par diversion, tenue éloignée des côtes du Royaume-Uni.

En supposant même qu'elle ne soit pas menacée d'invasion, l'Angleterre ne possède aucune puissance effective. Or, elle peut se trouver, à un moment donné, obligée d'envoyer dans l'Inde des renforts équivalant à une véritable armée, pour y réprimer une révolte ou pour faire face à l'agression d'un ennemi quelconque ; elle peut être appelée à prendre part à une lutte générale des Etats européens ou à diriger des forces considérables sur un point du continent pour des raisons que la politique peut seule déterminer.

Mais le temps n'est plus où elle amenait ses troupes en trois semaines sur les côtes méridionales de la Russie, tandis que l'armée russe mettait plusieurs mois à se concentrer devant Sébastopol. Le progrès et la rapidité des transports par chemin de fer lui ôtent désormais le moyen de surprendre un ennemi avant qu'il ait rassemblé les forces nécessaires pour la résistance. Dans une telle circonstance, il lui faudrait organiser toute une armée assez fortement constituée pour entreprendre et poursuivre la guerre, telle que la prévoient les grandes puissances militaires. Enfin, l'étendue même de son vaste empire colonial lui impose des expéditions fréquentes sur divers points du globe. Dans aucun de ces cas, elle ne serait en état de faire face aux dangers du moment ; lord Salisbury lui-même déclarait l'an dernier " que l'Angleterre ne pouvait intervenir dans la question arménienne, parce qu'elle n'avait pas d'armée pour occuper le pays ". D'ailleurs, les transports et les ravitaillements nécessités par toutes ces opérations auraient pour résultat de réduire considérablement l'efficacité et la force de la marine britannique.

On comprend, par suite que les soucis militaires se manifestent actuellement en Angleterre avec une force nouvelle, d'autant qu'ils semblent justifiés par les récents événements de l'Inde et par les progrès de l'Allemagne en Afrique et de la Russie en Asie. C'est là surtout qu'il faut chercher l'origine des polémiques qui s'élèvent aujourd'hui dans le Royaume-Uni, les uns prenant parti pour l'ancien état de chose et plaçant toute leur confiance dans la vieille organisation, les autres réclamant, au contraire, une armée neuve, constituée de toutes pièces, à l'exemple des nations continentales.

* * *

Le refus, par le tsar, de recevoir le grand-duc de Bade à Darmstadt, a fait couler des flots d'encre en Allemagne, où l'on craint d'y reconnaître une nouvelle marque de sympathie envers la France, dont Nicolas II n'aurait pas voulu éveiller les susceptibilités. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il y a quelques semaines, a été inaugurée à Carlsruhe une statue de Guillaume Ier ; que, devant rendre sa visite au grand duc, le tsar aurait été obligé de se laisser conduire officiellement devant cette statue, ce qui n'aurait peut-être pas produit un très bon effet en France.

Cet incident, du reste, n'a été que la goutte d'eau faisant déborder le vase ; car c'est le secret de polichinelle que Nicolas II ait été très peu satisfait de tous les efforts faits en Allemagne pour altérer le caractère tout privé du séjour qu'il a fait dans la famille de sa femme, efforts dont la présence de Guillaume II à Wiesbaden et la carte forcée de la visite de l'empereur d'Allemagne n'ont été qu'une des formes. L'empereur de Russie a tenu à indiquer, une fois pour toutes, qu'il venait à Darmstadt pour se reposer de la politique et non en faire ; tant pis pour le grand duc de Bade, s'il a payé pour tous.

Quant aux autres explications que l'on a voulu donner, elles sont ou fantaisistes ou

enfantines. On a ainsi raconté que le tsar se serait solidarisé avec les parents de sa femme, blessés de ce que le prince héritier de Bade n'avait pu donner suite à son projet de mariage avec la sœur de la tsarine, actuellement mariée au grand-duc Serge ; d'autres ont prétendu que Nicolas II aurait été froissé du manque de tact avec lequel la famille grand-ducale serait intervenue en faveur du grand duc Michel, banni de Russie, à la suite de son mariage avec la comtesse Sophie de Merenberg, fille du prince Nicolas de Nassau et de Nathalie Pouchkine. Mais que n'a-t-on pas dit ? On a même prétendu que le tsar aurait simplement voulu couper court à une mission du grand-duc chargé de rétablir les bonnes relations entre Guillaume II et lui, rapports troublés à la suite d'un dissentiment assez sérieux qui se serait élevé lors de la visite du premier à Darmstadt. Or, comme le fait remarquer la *Gazette de Francfort*, toutes les circonstances tendent à montrer combien cette version est peu vraisemblable. Arrivé à six heures à Darmstadt, l'empereur d'Allemagne en est reparti à neuf, après avoir assisté à un banquet et avoir été à l'Opéra, ce qui exclut tout commentaire sur une question, quelle qu'elle soit, de haute politique.

La version vraie semble donc devoir être celle que nous indiquons en commençant : le tsar ne veut pas que l'on exploite ses séjours à Darmstadt dans un sens contraire à ses alliances. On fait, d'ailleurs, de grands efforts, de l'autre côté du Rhin, pour réparer la mauvaise impression produite. D'une part, les journaux officieux de l'empire, la *Poste*, la *Gazette de Cologne*, la *Gazette Nationale*, cherchent à enlever toute importance politique à ce qui s'est passé, mettant en avant, ce qui est vrai, qu'il est impossible que Nicolas II ait voulu froisser délibérément le grand duc de Bade, relevant d'une grave et longue maladie et beaucoup plus âgé que lui ; d'autre part, des négociateurs se sont mis en mouvement pour trouver un biais qui permit de mettre un peu de baume sur la blessure faite au peuple allemand dans la personne du gendre de Guillaume Ier. On dit même que Nicolas II aurait fini par promettre de recevoir le grand-duc à Eisenach, lors de son retour en Russie.

En somme, l'incident provoqué par le refus du tsar de recevoir le grand-duc semble clos, sans que la lumière ait été faite sur ses causes. Ce serait, d'ailleurs, en vain que l'on chercherait à rejeter, soit sur la famille de Hesse, soit sur quelque subalterne, la responsabilité de ce qui est arrivé. Dans une note communiquée à la presse et conçue dans une forme un peu hautaine, Nicolas II, en effet, fait savoir que la famille de Hesse n'avait rien à voir en cette affaire et que lui-même n'avait aucune explication à donner. Mais il est évident que cette conduite ne contribuera pas beaucoup à améliorer les rapports entre la Russie et l'Allemagne.

* * *

Pour avoir perdu un peu de son acuité, la campagne pour l'augmentation de la flotte allemande n'en continue pas moins avec vigueur dans les journaux officieux de Berlin, en attendant que la lutte se transporte sur le terrain du reichstag. Pour le moment, il s'agit de réconcilier l'opinion avec la perspective des nouvelles charges qu'imposerait la réalisation des plans de Guillaume II, dont la volonté est d'élever l'Allemagne au rang des puissances maritimes de premier ordre, encore bien que la nécessité d'entretenir une formidable armée de terre et les conditions géographiques de l'empire, avec sa médiocre étendue de côtes basses et habitées par une population peu apte au service de la marine, s'y prêtent mal. Mais le développement de la marine de guerre étant étroitement lié avec celui de la marine marchande, dont l'accroissement a marché à pas de géants, en Allemagne, depuis quelques années, on comprend que Guillaume II ne soit pas homme à se laisser décourager par de pareils obstacles et qu'il subordonne tout à ce qu'il considère comme étant d'un intérêt vital pour la grandeur économique de l'empire.

Il n'y a pas de doute que l'activité incroyable imprimée au mouvement maritime allemand n'ait, en particulier, contribué, dans une très large mesure, à l'augmentation considérable de l'exportation en Extrême-Orient où elle est arrivée à faire une concurrence victorieuse aux produits anglais ; mais ce serait une erreur de s'imaginer que les résultats ainsi acquis pourraient être consolidés et garantis contre tout risque à venir si, à son tour, le gouvernement n'intervenait pour assurer à ses nationaux la protection à laquelle ils ont droit. Or, cette protection il ne peut l'exercer efficacement que par une

marine de guerre, suffisamment puissante pour imposer le respect et subvenir à tous les besoins, ce qui ne paraît point être le cas de l'Allemagne pour le moment. En soi l'idée de Guillaume II est donc juste ; mais les électeurs et les contribuables, surchargés d'impôts, ne sont point tout à fait du même avis et surtout ils sont poursuivis de la crainte que, dans ce domaine, comme dans celui de l'armée, l'appétit ne vienne en mangeant au gouvernement et que celui-ci ne se lance dans une extravagante course au clocher pour rivaliser avec l'Angleterre.

Aussi tous les efforts de la presse officieuse tendent-ils à faire revenir l'opinion sur ces impressions fâcheuses et, parmi les arguments qu'elle emploie, il en est parfois de bien singuliers. S'il est question, en Allemagne, de l'éventualité d'une guerre, dit la *Gazette de Cologne*, c'est immédiatement à la France que l'on pense. Ce serait une erreur, toutefois, ajoute-t-elle, de s'imaginer que la victoire ou la défaite se fixeraient dans les Vosges : c'est sur mer et non sur terre que se déciderait l'issue de la lutte :

“ Les Français savent, aussi bien que nous, en effet, que notre existence, pareille à celle de tous les peuples dont les produits nationaux ne suffisent point à satisfaire les besoins, dépend de notre commerce et, particulièrement, de notre importation. En cas de guerre, celle-ci se trouverait même augmentée dans des proportions énormes. Et qu'on ne dise pas que le blocus de nos ports est impossible. Assurément, la ligne qui va de Emden à la côte du Nord du Slesvig n'est guère longue ; mais elle doit nous faire comprendre la gravité du danger auquel nous nous exposerions si nous l'abandonnions aux entreprises d'un ennemi qui nous serait supérieur sur mer. ”

L'argument est d'autant plus imprévu que la France est moins visée que l'Angleterre par les efforts de Guillaume II lorsqu'il tâche de faire de l'Allemagne une puissance navale avec laquelle il faille compter ; mais on ne perd rien à exploiter les inquiétudes et les passions qui prévalent, auprès des Allemands, en fait de politique extérieure. C'est ce à quoi s'emploie volontiers, on le voit, la *Gazette de Cologne*, après avoir docilement montré, par l'exemple des Spartiates, au temps du roi Agis, des Romains à l'époque où Annibal est venu menacer Rome, et des Hollandais lorsqu'ils eurent à lutter contre les Espagnols, que la seule et principale garantie de la puissance d'un peuple est dans l'établissement d'une forte marine de guerre.

Ces hautes leçons de stratégie militaire seront-elles efficaces et ramèneront-elles au plan élaboré par l'amiral Tirpitz une opinion singulièrement récalcitrante jusqu'ici ? On ne peut l'augurer avec quelque certitude, bien que le gouvernement impérial soit disposé à payer au plus haut prix les concessions qu'on lui ferait à cet égard. Un refus comporterait, d'ailleurs, de si graves conséquences, au point de vue de la politique intérieure, qu'il ne serait pas impossible que l'on vît à cet égard se répéter la tragi-comédie jouée, il y a quelques années, à propos du budget de l'armée.

—————:o:—————

ROBERT L'ANGE

On était au lendemain de cette sanglante bataille des plaines d'Abraham où, pour la seconde fois, le drapeau fleurdelisé avait lutté contre le léopard vainqueur. L'Angleterre, furieuse de la résistance héroïque qu'offraient nos braves et patriotiques ancêtres, avait voulu arracher des bords fleuris du gigantesque St-Laurent, les colons qui l'avaient rougi de leur sang.

Chaque jour des vaisseaux anglais, remplis de nobles déportés, laissaient Québec en destination des côtes du vieux monde. Ces guerriers vaincus mais toujours superbes, réprimant leur honte d'obéir à un vainqueur tyrannique, se soumettaient chrétiennement après avoir dit un dernier adieu au vieux manoir qu'ils avaient défendu si noblement.

Un de ces vaisseaux-prisons, commandé par le Capt. W..., renfermait dans sa cale un prisonnier politique qui répondait au nom de Robert l'Ange. Sa taille était moyenne mais ses mouvements nerveux dénotaient une force plus qu'ordinaire, quoiqu'il ne l'eût jamais fait voir.

Le Capt. W... avait à son bord un fidèle serviteur nègre qui passait pour un fier batailleur ; soit par taquinerie ou pour toute autre cause, le capitaine qui avait beaucoup d'attachement pour ce nègre, l'avait surnommé " Petit Blanc ".

Un jour que les prisonniers étaient montés sur le pont pour respirer l'air frais de la mer, les matelots plaisantèrent assez fortement Robert l'Ange sur sa prétendue force physique ; celui ci, froissé dans son amour propre, leur répondit froidement qu'il se sentait de taille à se mesurer avec " Petit Blanc ". Sur ces mots il se retira dans la cale avec ses compagnons et n'y pensa plus.

Cependant des matelots avaient saisi avec empressement le mot de défi échappé à Robert et avaient déjà fixé entre eux un jour pour la rencontre des adversaires. Plusieurs parisiens se firent en faveur de " Petit Blanc ", car de cette conquête on avait naturellement nourri un sentiment de rancune contre les soldats français. Ces bruits étranges étant parvenus aux oreilles d'un vieillard ami de Robert, il embrassa chaudement la cause de ce dernier, mais plutôt pour défendre un patriote que dans l'espoir de gagner un pari, car il comptait peu sur la force de Robert dans l'état de souffrance physique et morale où ce dernier se trouvait alors.

Quand il vit qu'il ne pourrait régler le différent, il alla trouver le capitaine et lui dit : " Capitaine, si vous oubliez assez les convenances pour permettre à deux de vos semblables de se battre sur votre bord, au moins ayez assez d'humanité pour donner aux combattants ce que vous appelez vous autres, Anglais, le *fair-play*. L'un est traité comme le fils d'un mylord, et l'autre mourant presque de faim, se consume dans un sombre et humide cachot. Donnez au moins à ce dernier un bon repas avant l'heure du combat."

Le capitaine, rougissant de dépit, ne put néanmoins refuser ce qui lui parut si naturel, et il ordonna sur le champ que l'on donnât des soins au prisonnier.

Le vieillard, presque joyeux, alla aussitôt en avertir L'Ange en lui annonçant l'heure du combat.

— Quoi ! dit L'Ange avec surprise ces fous-là pensent-ils encore à cela ?

— Oui, et tu vas te battre, interrompit le vieillard comme s'il eut craint un refus.

— Oui, certes, et je leur ferai voir ce que peut mon bras contre les Anglais, répondit L'Ange avec des éclairs dans les yeux : je ne veux pas manger... je me battrais comme cela.

— Non, prends quelque chose, cela te remontera le moral ; songe que tu dois prendre tes précautions car tu défends notre honneur.

— C'est bien, je mangerai... et puis il y aura toujours cela de pris sur la cargaison. Sur ces mots il sourit bonnement et retourna parmi les prisonniers où il engagea une partie de cartes.

Ce jour-là le vaisseau présentait un aspect inaccoutumé. Sur le pont on avait élevé des sièges en forme d'amphithéâtres pour faire asseoir les nobles ladies qui devaient assister au combat.

La mer était calme ; une faible brise venant du sud-ouest tempérait à souhait les rayons du soleil.

Au bout d'un instant le nègre, tout rayonnant, se promenait au beau milieu du pont, recevant les encouragements des matelots et répondant au sourire des ladies par un salut amical.

Le capitaine fit alors demander à Robert l'Ange s'il était prêt. Ce dernier ayant pris un bon repas monta lentement sur le pont et s'avança à la rencontre de Petit Blanc qui lui tendit la main en disant : " Sois fier de presser cette main qui a abattu tant de Français." Un interprète traduisit en français ces mots insolents à Robert l'Ange.

Aussitôt le visage pâle de celui ci s'empourpra de colère et ses noirs sourcils se froncèrent d'une manière terrible. Il saisit par un brusque mouvement la large main de Petit Blanc dans la sienne, et immobile en apparence il le regarda fixement les yeux dans les yeux pendant qu'il proférait ces paroles menaçantes : " A partir de ce jour elle n'en abattra plus." Tout à coup on vit le nègre chanceler et il s'abattit lourdement sur le pont aux pieds de Robert l'Ange. On s'empressa avidement autour du batailleur nègre évanoui, ne donnant plus signe de vie.

Robert en lui pressant la main comme dans un étoupe la lui avait broyée entièrement. On lui fit respirer des sels et bientôt, l'air frais de la mer aidant, il remua faiblement ses

lèvres pâlies, pendant que le vainqueur, attendant le moment de se reprendre, se promenait tranquillement non loin de là, les mains dans les poches de sa redingote.

Quelques instants après il s'avança poliment et demanda au capitaine si son serviteur était prêt à recommencer. Le capitaine, embarrassé, demanda néanmoins à son Petit Blanc s'il était remis : "J'en ai assez", lui fut-il répondu faiblement, pendant que deux yeux blancs se tournaient tout humides de larmes vers l'humble prisonnier de la cale.

J. H. DAIGNAULT.

St-Félix, Man., 29 octobre, 1897.

A LA BELLE FRANCE

PATRIE DE NOS ANCÊTRES

A ce moment où la France, encouragée par son alliance avec la Russie se reprend à espérer revoir ses beaux jours de grandeur, de prospérité et de gloire d'autrefois, nous avons cru que nos lecteurs ne nous en voudraient pas de leur donner à lire, à l'exclusion d'autres matières, une ode que le grand pape Léon XIII a composée en mémoire du très heureux événement qui amena la nation des Francs, à la suite de son roi Clovis, à se consacrer au Christ. L'ode a été composée en latin. La belle traduction que nous en publions a été faite par M. l'abbé Gingras, de Château Richer.

VIVE LE CHRIST QUI AIME LES FRANCS

Le maître qui régit et les cieux et la terre,
Et qui tient dans sa main tous les gouvernements,
C'est Dieu, dont la justice, incorruptible, austère,
Dispense gloire au faible, aux forts les châtements.

Clovis allait plier sous les armes teutonnes.
Il lève vers le ciel ses yeux remplis d'espoir :
" Toi qui d'un léger souffle effeuilles les couronnes,
" Jésus ! toi que Clotilde invoque sans te voir :

" Toi qui bénis, l'honneur et sa vaillance ;
" Toi qui, dans le danger, peux sauver chaque roi :
" Au cœur de mes soldats rallume l'espérance,
" Jésus ! Sois-moi propice,—et je me donne à toi !"

L'effroi s'évanouit. Les courages s'enflamment,
D'héroïques frissons courent dans tous les rangs,
O terreur ! les Teutons, à demi morts, s'exclament :
" Fuyons ! Ce sont toujours, ce sont encore les Francs !"

Clovis, déploie au vent ta superbe bannière.
Clovis, respire enfin, tu peux te reposer :
Comme un oiseau du ciel, sur ta tente guerrière
L'aigle de la victoire est venu se poser.

Maintenant, il reste à couronner la fête :
Vole à Reims où t'attend le pontife Rémi,

Fier Sicambre, va-t'en courber ta noble tête
 Sous le joug de Jésus, roi des Francs, ton ami !

Est-ce un rêve ! Je vois une auguste fontaine
 Jaillir près d'un autel ombragé de drapeaux.
 Du sang vermeil d'un Dieu cette fontaine est pleine,
 Et Clovis y descend, suivi de ses héros.

Et de cette fontaine—ou plutôt de ce fleuve,
 Sort un peuple brillant, vibrant, régénéré ;
 Sort une nation à la fois vieille et neuve,
 Qu'applaudira bientôt l'univers étonné.

C'est la France ! Et de loin, Rome, reine du monde,
 Par-dessus les forêts lui tend ses larges bras ;
 Lui donne à flots déjà sa tendresse profonde,
 Et salue en ces Francs ses fils et ses soldats !

Oui ! c'est bien mon enfant. Oui ! c'est ma fille aînée.
 Oui ! rien qu'à voir son front taillé si largement
 Rien qu'à voir des rayons sa tête couronnée,
 Rien qu'à sentir son cœur battre si noblement :

Je reconnais d'ici qu'il coule dans ses veines
 Cette vertu d'en haut qui fait les peuples forts,
 Et si jamais, plus tard, je gémiss dans les chaînes.
 Je vois ses bataillons bondir avec transport.

France ? Je vois briller ton invincible épopée
 Le droit sacré toujours en toi trouve un appui.
 Je vois dans ton histoire une longue épopée :
 Pour tout peuple opprimé toujours ton glaive a lui.

C'est ta mère d'abord, c'est ta mère l'Eglise.
 Pepin lui taille un fief, patrimoine divin.
 Astolphe osera-t-il tenter une folle entreprise ?
 Son sang cruel teindra le sabre de Pepin.

En mariant sa gloire à la gloire de Rome,
 Des Alpes franchissant les éclatants sommets,
 Tout ce grand peuple franc incarné dans un homme,
 Donne au Pape un séjour qu'il consacre à jamais.

Noble France ! que j'aime à contempler tes gloires.
 A voir à l'horizon défilier tes héros !
 Comme un sillon de feu tu sèmes tes victoires,
 Et l'Orient vingt fois connu tes généraux ?

Là bas, c'est Godefroy,—sous qui le Turc s'incline,
 Qui délivre un tombeau ou dort notre Dieu.
 Ici, c'est Jeanne d'Arc, immortelle héroïne,
 Qui sauve la patrie et meurt bravant le feu !

L'hydre du calvinisme a menacé le trône.
 L'infâme ? elle a voulu souiller le nom français ?
 Mais il faut à la France un soleil qui rayonne :
 Chez ce peuple, l'erreur n'eût jamais de succès.

Il aime le soleil de la foi catholique

Qui donne à son génie un essor merveilleux,
Artiste sans rival, ce peuple sympathique
Touche du pied la terre et du regard les cieux.

France, reviens à Reims, là, ravive ta flamme.
Viens revoir les rayons de ton royal berceau.
Viens au hords de la Vesle (1) et retrempe ton âme,
Et devant ton passé, redis : 'Comme il est beau !'

Les sectes de l'erreur, comme autant de sirènes
Chantent pour captiver ton oreille et ton cœur
Sois sourde à leurs chansons, et que jamais les haines
Ne viennent affaiblir ton bras toujours vainqueur.

C'est par toi qu'ici-bas Dieu fit tant de merveilles.
Tu fus l'ami du Christ, le Christ fut ton ami.
A ses blasphémateurs ferme tes deux oreilles :
Le Franc, soldat de Dieu, n'est pas Franc à demi !

Alors tu reprendras ton vol d'aigle, ô ma France !
En te voyant passer les rois applaudiront.
Tu feras resplendir ta gloire et ta puissance
Des bords de l'Armorique aux confins du Japon.

Tu porteras partout le Christ et sa lumière.
La France fleurira partout sous le ciel bleu.
Chacun voudra marcher sous ta fière bannière.
Car tout peuple dira : C'est le drapeau de Dieu.

Peuple franc ! c'est la Foi qui fit grande la France.
Reviens donc à ton Christ, reviens avec ardeur.
Rallume le flambeau d'une sainte espérance :
Ton étoile déjà remonte avec splendeur !

LÉON XIII.

:O:

COURRIER DU MOIS

Est-ce que déjà, la campagne électorale va s'ouvrir en France? Je vois dans les annonces de *l'Illustration* qu' "un député demande un secrétaire pouvant disposer d'une voiture automobile". Voilà qui est bien fin-de-siècle : la tournée électorale à grande vitesse !

Si les candidats vont en "automine" rendre visite aux électeurs, ceux-ci ne pourront mieux faire que d'aller voter à bicyclette.

Je souhaite en tous cas, qu'ils ne nomment pas des députés aussi loquaces que ce M. Lecher, membre du Parlement autrichien, qui a parlé pendant douze heures consécutives.

—Et on dira que les femmes sont bavardes ! s'écriait une jolie dame en apprenant ce débordement d'éloquence.

* ±

On a rappelé, qu'il y eut jadis parmi les membres du congrès des Etats-Unis, à

(1) Cette rivière traverse Reims, ville qui fut pour la France le berceau de la Foi.

Washington, un rude joueur de la parole qui se faisait fort d'occuper la tribune pendant une séance de six heures sans cesser de discourir. Les députés irlandais s'inspirèrent de son exemple peut être lorsqu'en 1881, à la Chambre des communes d'Angleterre, ils inaugurèrent le système de l'obstruction". Il est vrai que leur but n'était point de faire montre de leur éloquence : ils voulaient ainsi s'opposer au vote du projet de loi qui restreignait encore les libertés de l'Irlande.

A ce moment, la clôture des discussions n'existait pas dans le parlement britannique. Ce moyen de mettre fin aux débats qui s'éternisent sans utilité avait jusque-là répugné aux Anglais, comme portant atteinte à la liberté de la parole. Régulièrement, une discussion n'était close que lorsque personne ne se présentait plus pour parler pour ou contre la question. Cette impossibilité pour le président ou pour la chambre d'empêcher qu'une entrave fût mise à la marche des travaux parlementaires permit aux députés irlandais, en se succédant, de reculer l'heure du vote, avec l'espoir de triompher de leurs adversaires par la lassitude.

Voici quelle fut leur tactique : ils se relayaient tour à tour, chacun recommençant le discours que le précédent orateur venait de prononcer et parlant trois ou quatre heures de suite. Il y eut une séance de vingt-deux heures ; une autre, ouverte le lundi, dura le mardi tout entier et ne se termina que le mercredi. Et les députés irlandais ne paraissaient nullement fatigués.

* * *

Il fallut une sorte de coup d'Etat parlementaire pour mettre fin à la situation : le Président, à la suite d'une séance qui avait duré quarante deux heures, s'octroya à lui-même—puisque le règlement ne le lui donnait pas—le droit de clôturer la discussion.

Depuis, cette pratique a été régularisée : un règlement fut voté autorisant le Président à mettre la clôture aux voix dans des circonstances déterminées.

Le système de "l'obstruction" avait vécu !

Il faut dire qu'à la Chambre des communes d'Angleterre on avait moins à souffrir des longues séances que cela n'existe dans les autres parlements. En effet, certaines parties du bâtiment où siège la Chambre sont aménagées comme les grands clubs de Londres. On y boit, on y dîne, on y fume. Vers l'heure du dîner, la salle des séances est presque vide : c'est ce moment qu'attendent les orateurs timides pour parler.

Le colonel Nolon n'aurait pu figurer parmi ces derniers. Il est resté célèbre pour la longueur de ses discours. Un jour, lord North, l'entendant demander la parole et connaissant l'ampleur de son éloquence, dit à son collègue le plus voisin :

—Bon ! je suis sûr qu'il va nous raconter l'histoire de la marine anglaise depuis vos origines jusqu'aux temps modernes ; laissez moi dormir jusqu'à ce qu'il aborde notre époque.

Le collègue suivit fidèlement cette recommandation.

—Où en sommes-nous ? demanda vivement lord North.

—A la bataille de la Hogue !

—Oh ! mon cher ami, vous m'avez réveillé un siècle trop tôt !

* * *

On peut avoir un réveil autrement désagréable. C'est le cas des habitants du bassin minier de la Grand'Combe, dans le Gard. L'autre matin, on leur apprit que la montagne dite : "du Gouffre" s'était remise en marche.

On sait que cet étrange phénomène géologique se produisit l'an dernier. La montagne glissait sur le banc d'argile qui lui sert de base. Mais, depuis, elle avait paru rester tranquille.

Or, voici que, de nouveau, la montagne s'ébranle avec de sinistres craquements ; sous le mystérieux travail accompli, elle s'est coupée en deux.

Il est à espérer, en tout cas, que les précautions ont été prises pour qu'il n'y ait point de victimes. Dans les mines voisines du Gouffre, beaucoup d'ouvriers sont occupés. Il ne faut pas que là se renouvelle ce qui eut lieu aux carrières de Chancelade.

Les carrières de Chancelade sont situées à sept kilomètres de Périgueux. C'est le 26 octobre 1885 qu'une catastrophe s'y produisit. La montagne qui surplombe les carrières s'ébranla tout-à-coup, puis s'écrouta sur une surface d'environ cinq cents mètres carrés.

Le village d'Empeyroux, comprenant une vingtaine de maisons, disparut, et plusieurs habitants furent ensevelis sous les décombres. Heureusement, la catastrophe eut lieu un dimanche, sans quoi les 150 ouvriers habituellement employés auraient tous péri; six seulement étaient dans les galeries des carrières. Ces six malheureux ne purent être sauvés.

On a gardé le souvenir des efforts tentés pour arriver à l'endroit où l'on croyait qu'ils se trouvaient. Le père de l'un d'eux, Percelier, s'aventura dans une galerie, à environ soixante mètres : il ne reparut plus. Pendant près de cinq semaines, à travers la roche, on procéda au forage d'un puits qui atteignit quarante mètres. Des mineurs, des soldats, des sauveteurs de bonne volonté furent employés aux travaux. Tout resta inutile.

On évalua la partie de la montagne qui s'était mise en mouvement à 1,500,000 mètres cubes, représentant un poids de 3 milliards de kilos. Des crevasses s'étaient produites après le premier éboulement, et c'est par elles qu'on put constater visiblement le déplacement continu de cette masse colossale. En effet, le soir de l'accident on franchissait très facilement l'ouverture de ces crevasses ; dès le lendemain, cette ouverture avait plus de quatre mètres de largeur.

* * *

Le mouvement de translation des montagnes peut être dû à diverses causes. Des savants les ont étudiées. Ils ont péremptoirement démontré que toutes les masses rocheuses subissent un mouvement horizontal de translation, et que ce déplacement atteint très souvent plusieurs kilomètres.

Un géologue suisse, M. Hans Schardt, a fait des observations très curieuses dans son pays ; d'après lui, les montagnes du Chablais, celles qui couvrent la Suisse septentrionale, ainsi que les monts de Bavière, constitueraient les preuves palpables du mouvement en avant qui s'est produit peu à peu et ne formeraient, en somme, qu'un ensemble de montagnes se déplaçant constamment d'elles-mêmes.

La Suisse offre, d'ailleurs, plus d'un exemple récent de catastrophes causées par le déplacement d'énormes masses rocheuses. Près de Zug, il y a quelques années, l'éboulement d'une montagne détruisit tout un village. En 1806, déjà, le Rossberg s'était écoulé, et le village de Goldau, entouré de riches cultures qui lui avaient valu son nom (Vallée-d'Or), fut enseveli sous les décombres.

Le mouvement est la loi de la Nature. On a vu des montagnes entières s'ébouler et combiner des lacs. En France, près de Cransac, tout un village, un jour, se mit en marche.

A la suite de la construction des bâtiments d'un nouveau puits aux mines de Cransac, li se produisit, du fait de la surcharge, d'un ébranlement ou de toute autre cause, un mouvement dans une couche argileuse qui se communiqua peu à peu à un village situé au-dessus, sur la montagne de Laverne. On comprend l'inquiétude des habitants, au nombre d'une centaine. Elle était bien naturelle. Quand on est las des fatigues de la journée, on aime à retrouver son toit paisible. Quelle désagréable surprise de voir sa maison disparaître, sans lutte possible contre l'inexorable force de la Nature !

* * *

Mais le déplacement de la montagne du Gouffre n'a pas intéressé le public cette fois. On a eu tant à s'occuper avec cette horrible affaire Vache,—plus de vingt assassinnats !—et la lamentable série des erreurs judiciaires ! Puis, voici qu'on reparle de Dreyfus, le traître déporté à l'Ile-du-Diable.

On parle de son innocence. Comme si les officiers chargés de le juger l'avaient condamné sans preuves ! A qui fera-t-on croire cela ?

Les amis de ce misérable—s'il lui en reste !—seraient mieux inspirés en laissant l'oubli jeter son linceul sur lui.

Et, en ces jours de fin d'année, puissent de moins tristes choses accaparer l'attention publique !

* *

Depuis quelque temps déjà, les marchands de gui ont fait leur apparition. On est resté fidèle à la coutume d'acheter cette plante. Il n'est guère de demeure où elle ne figure de la Noël au Jour-de-l'An. Passe-t-elle encore pour une panacée, comme au temps des Gaulois, qui en ornaient les murs des temples et des habitations, qui en portaient au cou en guise d'amulettes ? Non, certes ; mais les usages anciens sont longs à s'effacer, et nous gardons un peu la tradition du légendaire : " Au gui, l'an neuf ! " C'était le cri qu'on poussait autrefois le premier jour de l'an, à cause de la coutume gauloise de distribuer le gui ce jour-là, — le gui vénéré, le gui qui devait porter bonheur.

Ce cri, il s'était perpétué surtout en Bretagne. A la veille du Jour-de-l'An, les pauvres allaient quêtant des dons, en répétant : " Au gui l'an neuf ! " De là le nom " d'aguignettes " donné aux étrennes dans plusieurs de nos provinces.

Mais, jadis, on ne recherchait que le gui du chêne. Nous sommes moins difficiles. Le gui du pommier, celui du peuplier, tout nous est bon.

Dans les branches dénudées, au haut des arbres, cette plante parasite apparaît en touffes compactes, avec ses grosses boules d'un vert foncé. Et ce n'est pas une petite opération que de la cueillir. Sur le peuplier, il faut l'aller chercher à quinze ou vingt mètres.

Les bois des environs de Paris en fournissent d'amples provisions. C'est là que l'on recueille tous ses marchands que l'on rencontre dans les rues, portant des touffes aux deux bouts d'une longue branche posée sur leur épaule. Pour ces pauvres gens, il y a dans cette vente du gui, une ressource qui leur permettra de trouver moins d'amertume aux derniers jours de l'année.

* *

L'Angleterre fait également une grande consommation de gui. A la Noël, chaque maison à Londres est emplie de cette verdure de fin d'année. On lui donne le nom de " *mistletoe* ".

Et il y a un usage charmant. C'est le droit qui est accordé à tout homme d'embrasser les jeunes filles lorsqu'elles passent sous les touffes de gui qu'on suspend un peu partout. Voilà qui est au moins étrange en ce pays d'Angleterre où on se montre si pudique, où la plus petite privauté galante soulève le fameux : " *Shocking !* "

La Noël est la grande fête anglaise. Dans le salon, à la place du lustre, on fait pendre une touffe de gui, mêlée de houx, et on danse sous cette verdure tutélaire. Et chaque fois qu'un couple arrive au-dessous de la touffe, le danseur donne un baiser à sa danseuse.

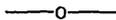
Mais on ne s'en tient pas là. On multiplie les occasions de renouveler ces embrassades. C'est à qui trouvera le plus adroit subterfuge pour amener une jeune fille sous une branche suspendue. Quelques uns poussent même la malice jusqu'à dissimuler un rameau de gui dans leur manche, et, le tirant à l'improviste, ils l'étendent au-dessus de la tête de la " *miss* " qui est l'objet de leur sympathie ; la jeune fille est ainsi à leur discrétion, et rien ne pourrait l'autoriser à refuser le baiser qui lui est demandé.

D'autres plantes qui ont le privilège de demeurer vertes en hiver sont également recherchées en ces jours de fêtes de fin d'année. Au premier plan, il faut placer le sapin, qui, pour la joie des enfants, se couvre de petites bougies multicolores et de jouets de toute sorte. Il y a aussi le houx qui ne se fane que difficilement et qui offre une verdure qu'on croirait recouverte d'un luisant vernis. Le houx fait d'année en année une concurrence de plus en plus redoutable au gui. Citons encore le fusain d'Europe, le lierre en fruit et l' " *aucuba* " en feuilles.

Ces verdures d'hiver sont très-recherchées. Elles égalaient les appartements, elles aident à leur décoration. Et en achetant à un des petits marchands de la rue une touffe de gui ou une branche de houx aux jolis fruits rouges, on permet à ce malheureux d'avoir du pain pour lui et les siens. Il y a là un motif de plus pour souhaiter que ces plantes d'hiver restent à la mode et pour répéter : " Au gui l'an neuf ! "

JACQUES LEFRANC.

LA CARPE DU NOTAIRE



Quoiqu'il date de plus de quatre cents ans, le château de Rosseval est admirablement conservé. La Jacquerie, les guerres de religion, les destructions ordonnées par Richelieu, la révolution de 1793, l'ont laissé intact. N'était la patine du temps qui a bruni ses vieilles murailles, on le croirait sorti récemment du sol. Il a vraiment grand air et humilie nos plus belles habitations modernes, avec ses quatre grosses tours crénelées, à chacun des angles du principal corps de logis et sa haute toiture aiguë que traversent de longues, de nombreuses et longues cheminées de pierre. Assis sur le roc, construit tout entier du granit le plus dur, il paraît devoir résister aux injures des siècles. La main seule de l'homme en aurait raison, à la condition encore de s'appliquer et de s'acharner.

Ce qui caractérise le mieux le vieux manoir et le différencie de ses pareils, ce sont les douves larges, profondes, remplies d'eau en tout temps qui lui servent de ceinture. Grâce à ces fossés, même de nos jours, on aurait de la peine à pénétrer dans le château autrement que par le pont-levis abaissé. Mme la marquise de Rosseval tient beaucoup à ses douves. Elle imite en cela son père qui refusa, en 1848, de les vider de leur eau, de les combler et de les planter de pommes de terre, malgré les injonctions de trois ou quatre cents paysans armés de fourches.

La marquise n'est guère moins fière de la population qui habite les douves. Elle se compose de nombreuses carpes célèbres dans toute la contrée. Plusieurs, assure-t-on, sont centenaires et atteignent un mètre de longueur. Celles qui pèsent dix, quinze, vingt livres ne se comptent pas. Il faut les voir bailler et sauter, par un jour de beau soleil ! On prétend qu'elles viennent manger dans la main de la marquise certaine pâte, dont la châtelaine a le secret. Une chose est sûre, c'est qu'elles ne sont ni farouches, ni même timides. Les témoins les plus nombreux et les plus bruyants ne les empêchent pas de paraître à fleur d'eau et d'exécuter à chaque instant ce qu'on appelle le saut de carpe.

On ne sera pas étonné qu'il en soit de la sorte, lorsqu'on saura que de mémoire de pêcheur, pas un filet, pas un hameçon n'est venu troubler la sécurité des habitants des douves. On dirait que ce sont eux qui ont donné lieu au proverbe : heureux comme le poisson dans l'eau. Non seulement la chatelaine a fait défense absolue de toucher à ses carpes, mais elle n'y touche elle-même dans aucune circonstance et pour aucune raison. Mgr l'archevêque de X... étant venu lui demander à dîner, à l'improviste, certain vendredi, se vit offrir une simple omelette. La marquise si hospitalière pourtant ne songea pas aux poissons dont regorgeaient ses fossés, et nul au château, ne s'avisait de l'y faire songer.

C'était une manie, il faut l'avouer, et plusieurs ne se gênaient pas pour le dire à voix plus ou moins haute. De ce nombre était l'honorable R. Reymond, le notaire de Mme de Rosseval. Il ne franchissait jamais le pont-levis pour se rendre au château traiter quelque affaire, sans jeter un regard de convoitise sur ces magnifiques cyprinoides (c'est le nom savant des carpes et celui que le notaire leur donnait). Etre un pêcheur passionné, adorer le poisson d'eau en général, et les carpes en particulier, habiter à deux kilomètres de pièces d'eau où elles se trouvent en abondance, et ne pouvoir, même à prix d'or, obtenir la permission de lancer une simple ligne, c'était dur !

Lorsqu'il était entre intimes, le notaire avouait que s'il n'avait pas sur le droit de propriété des principes aussi fermes, les douves du château de Rosseval lui donneraient des doutes et l'induiraient en tentation. Certainement la propriété est le droit d'user et d'abuser, *jus utendi et abutendi* ; mais la marquise abusait par trop. Est-ce pour mourir de vieillesse ou pour être pêchées et mangées par les humains que les carpes ont été créées.

Ce n'était que du poisson de ses fossés que Mme de Rosseval était avare ; de tout le reste, du produit de ses terres et de l'argent de sa bourse, elle se montrait généreuse. Une de ses habitudes était de donner chaque année, le 1er septembre, un grand dîner à son confesseur, son médecin, son notaire, son avocat et son architecte. Elle invitait aussi ses deux fils et sa fille ainsi que les plus âgés de ses petits-enfants. Ce repas se

composait de trois services et durait trois grandes heures. La cave, une des meilleures qui fût à cinquante lieues à la ronde, était largement mise à contribution. La marquise qui ne mangeait qu'une aile de poulet et ne buvait que de l'eau, faisait grise mine à ceux de ses convives qui n'usaient pas de tous les plats et de tous les flacons.

Quoique aimable pour tous les invités, la marquise réservait ses plus fines et ses plus délicates attentions pour son confesseur placé à sa droite, et son notaire assis à sa gauche. Tous trouvaient exquis et plantureux le dîner ; M. Reymond pensait à part lui qu'il y manquait quelque chose.

Eh quoi donc ?

Une des belles carpes qui se jouaient dans les douves, parbleu !

Une dinde truffée à son prix ; mais une carpe de vingt livres accommodée à la Chambord est au moins aussi bonne, surtout si on y met des truffes

Après le dîner, on se rendait au salon, et la châtelaine obligeait tout le monde à coucher au château. Elle ne laissait partir ses convives que le lendemain, et à la suite d'un déjeuner qui ne le cédait guère au dîner de la veille.

Les moralistes ont raison de dire qu'il faut surveiller ses passions. En recevant son invitation au dîner amical et traditionnel, M. Reymond conçut un projet qui aurait bien surpris et scandalisé sa nombreuse clientèle. N'en disons pas plus long pour le moment. Le lecteur ne sera que trop tôt instruit

Le dîner avait eu lieu ; les invités s'étaient retirés dans les chambres mises à leur disposition ; presque tous dormaient ; Mme de Rosseval atteinte d'une légère migraine avait ouvert doucement une des croisées de sa chambre, située au premier étage du château et ayant vue sur les douves. Il faisait une de ces nuits tièdes et sereines qui invitent à la rêverie plus qu'au sommeil. La marquise allait pourtant gagner son lit lorsqu'il lui sembla voir, en face d'elle, et à la hauteur de son rayon visuel, une grosse carpe. Evidemment elle rêvait. Les carpes ne font pas des bonds de vingt pieds de haut, et il y avait au moins vingt pieds de la fenêtre à la naissance de la douve.

Non ! elle ne rêvait pas. C'était bien une carpe de dix à douze livres qu'elle voyait monter lentement. Elle eut bientôt dépassé la croisée. La marquise restée dans l'embrasure de la fenêtre, avança alors doucement la tête à l'extérieur, et suivit la carpe dans son ascension. Que devint elle ! Quelles ne furent pas sa surprise et son indignation, lorsque à la clarté suffisante de la lune, elle vit une main sortir de la croisée du second étage, appartenant à la chambre située au-dessus de la sienne. Cette main attria une cordelette au bout de laquelle la carpe était attachée.... puis la châtelaine ne vit plus rien.

Le reste n'était pas difficile à deviner. Mme de Rosseval comprit que la cordelette était une corde terminée par un hameçon et un appât, et descendue du second étage jusque dans la douve.

Et dire que c'était son notaire qui avait commis le vol ! car c'était bien un vol avec les circonstances aggravantes de la nuit, d'un lieu habité, et de la violation de l'hospitalité reçue.

Mme la marquise aurait voulu douter ; mais impossible ! C'était bien M. Reymond, le notaire, qui occupait la chambre située au-dessus de la sienne. Elle se rémémora alors certaines paroles singulières, certains regards jetés sur les douves. Le malheureux n'avait pas pu vaincre son amour pour la pêche et pour le poisson d'eau douce. La châtelaine était trop maîtresse d'elle-même et trop polie pour laisser paraître en public du honteux secret qu'elle avait surpris. Le déjeuner se passa comme si les douves n'avaient pas été violées. Le notaire pût croire qu'il n'aurait à rendre compte qu'au Souverain Juge du larcin qu'il avait commis.

A peine fût-il arrivé chez lui, M. Reymond entra dans la chambre de sa femme, portant, non sans précautions, entre ses mains, un objet de quelque volume, enveloppé dans un linge et soigneusement ficelé.

— Devine ce que je t'apporte, dit-il.

— Je ne sais pas.

— Je crois bien ! C'est une carpe venant des fossés du château. Elle doit peser près de douze livres. Ils ne s'en pêchent pas six dans un an dans toutes les rivières de l'arrondissement qui soient aussi belles ! Il faudrait s'adresser à Paris si on voulait en avoir une semblable pour un dîner.

— C'est madame la marquise qui t'en a fait cadeau ?

- Pas précisément.
 —Elle te l'a vendue alors ?
 —Pas précisément. Je l'ai prise la nuit, sans sa permission, à l'aide d'une corde garnie d'un hameçon, que j'ai laissé tomber de ma fenêtre dans les douves.
 —Oh ! Louis !
 —Eh bien ! quoi ? la belle affaire ! Ne dirait-on pas que j'ai commis un crime ! Ce n'est pas même un délit. Une simple plaisanterie, voilà tout ! J'estime trente francs cette carpe. J'en serai quitte pour diminuer de quarante les honoraires qui me sont dûs par Mme de Rosseval.
 —Cependant...
 —Fais-moi grâce de tes réflexions et porte ce poisson à la cuisine.
 La notairesse n'avait plus qu'à obéir.
 Malgré ses scrupules, elle était curieuse de voir cette belle pièce. Elle coupa la ficelle, enleva le linge et aperçut une belle poule toute rôtie.
 Tableau !
 Pendant que le notaire déjeunait, un domestique adroit était entré, sur l'ordre de sa maîtresse, dans la chambre, et avait opéré la substitution.

JEAN GRANGE.

—————:O:—————

- A une école fréquentée par des enfants de saltimbanques :
 —Que fait ton père ? demande un inspecteur primaire à un des bambins.
 —M'sieu, il est homme serpent.
 —Et le tien ? demande t-il à un autre.
 —M'sieu, papa est femme à barbe !

- Un pâtissier regarde son apprenti garnir les "éclairs."
 Le gamin bourre de crème les gâteaux entr'ouverts, les referme et, finalement, les lèche délicatement afin d'enlever le surplus.
 —Ah ! ça, lui dit son patron, est-ce que tu crois que c'est propre, ce que tu fais là ?
 —Mais... m'sieu, répond le moutard interdit, ma langue n'est pas sale !

- Au Cercle :
 —Où avez-vous passé les vacances de Pâques ?
 —A la campagne, en tête-à-tête avec ma femme.
 —Ç'a été long ?
 —Je vous crois !... Je passais toutes mes journées à avancer la pendule !

- Le financier Z... riche à millions, disait, hier, à un de nos confrères qui a plus d'esprit que de fortune :
 —Quand j'ai commencé les affaires, monsieur, je n'avais rien.
 —Mais, alors, ceux avec qui vous les avez faites possédaient quelque chose ?

- Dans un théâtre lyrique :
 —Cette chanteuse a fait de grands progrès depuis que nous l'avons vue, ne trouvez-vous pas ?...
 —Oui, c'est vrai... Autrefois, quand on la rappelait, elle rechantait... Maintenant, elle se contente de sourire et de saluer...

DECEMBRE 1897

L'ESPION

PREMIÈRE PARTIE

LES MULLER

CHAPITRE PREMIER

La Maison-Blanche

..... Ce moulin est à moi
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.

En quittant Lauterbourg, et avant de grossir de ses eaux bleues les eaux vertes et limpides du Rhin, la Lauter actionnait, au moment où commence notre récit, les meules de nombreux moulins égrenés tout le long de son cours sinueux, encaissé entre deux rives bordées de hauts et fiers peupliers d'Italie, mirant leur rigide immobilité dans les eaux claires de la petite rivière.

La meunerie était, en effet, il y a un demi-siècle, la principale industrie de cette chère province d'Alsace, si brutalement arrachée depuis à la mère-patrie.

Aussi s'étonnait-on généralement, dans la contrée, que le propriétaire de la Maison-Blanche n'eût pas songé à joindre, à son exploitation agricole, cette industrie que semblait commander la proximité de la rivière.

C'est dans l'une des boucles que forme la Lauter, qui semble se refuser à l'absorption qui l'attend quelques kilomètres plus bas, qu'était assise la métairie de la Maison-Blanche, propriété de la famille Muller depuis des temps immémoriaux.

Campée dans ce site ravissant, aux confins de cette merveilleuse plaine qui s'étend des Vosges au Rhin comme un immense tapis de verdure, moucheté de vignes et de houblonnières et sillonné des passementeries d'argent de nombreux petits ruisseaux, la métairie dissimulait les blanches constructions d'où elle tirait son nom derrière d'épais rideaux d'arbres et semblait enfouie dans la verdure et la fraîcheur. Ce cadre riant convenait bien, au surplus aux paisibles existences qu'abritait la Maison-Blanche, s'harmonisait parfaitement avec le bonheur, modeste sans doute et quelque peu monotone, mais sans mélange, qui régnait en la prospère métairie.

Quand, en 1845, à la mort du dernier de ses ascendants, Jean Muller en était devenu le légitime propriétaire, la Maison-Blanche n'était qu'une *bricole* dont les écuries ne renfermaient que quatre chevaux et les étables une demi-douzaine de *laitières*.

Avec le petit pécule qu'avait apporté dans le ménage Mme Muller, le patron se préoccupa immédiatement d'arrondir son domaine et de donner plus d'importance à son exploitation.

Entreprenant et prudent tout à la fois, ennemi de la routine et travailleur infatigable, bon et sévère avec tous, joignant à ces qualités des connaissances agricoles très étendues, M. Muller ne tarda guère à voir prospérer l'héritage de ses pères, grâce aussi, il faut le dire, à l'ordre et à l'économie qui présidaient à l'administration intérieure de la maison, placée tout naturellement sous la haute main de Mme Muller.

Aussi fut-ce une joie sans mélange, après dix-huit ans de ménage, en 1840, qui

accueillit la naissance de l'enfant tant désiré, un garçon qui fut appelé Sylvain, du nom de son grand-père.

Après quelques hésitations, Mme Muller consentit à mettre en nourrice le nouveau-né, et le petit Sylvain fut envoyé à Lauterbourg, dans la famille Warner, de vieux amis des Muller.

Des rendements supérieurs aux évaluations les plus optimistes récompensèrent les efforts et le savoir du courageux métayer ; bientôt l'ancienne construction fut exclusivement réservée aux besoins de l'exploitation, écuries, étables, bergeries, granges, greniers, et une maison d'habitation coquette, mais sans luxe, s'éleva bientôt parallèlement à la Lauter, à une centaine de pas de celle-ci.

Dans la distribution de cette nouvelle construction, M. Muller réserva plusieurs pièces pour les enfants ; en effet, l'état de son épouse faisait prévoir qu'elle lui donnerait prochainement un nouvel héritier.

— Nous avons un beau garçon, disait M. Muller en se frottant joyeusement les mains ; il nous faudrait maintenant une gentille fille dont l'amusant babil jetterait quelque gaieté dans notre vie un peu uniforme.

Oui, le père souhaitait une fille ; son espérance fut déçue ; mais ce nouveau garçon n'en fut pas moins le bienvenu.

Le petit Frédéric fut envoyé à Lauterbourg auprès de son frère, qui déjà alignait des soldats de plomb aussi haut que lui, et prenait un plaisir extrême à les culbuter d'un souffle les uns sur les autres.

Quelques années s'écoulèrent dans un redoublement d'activité.

Chaque fois que M. Muller venait voir ses enfants, une fois par semaine au moins, le père nourricier Warner ne manquait jamais de lui dire :

— Vous savez, votre aîné, faudra l'engager quand il aura l'âge ; il ne rêve que soldats et batailles, ce moutard-là !

Le père souriait, fier, à juste titre, de sa progéniture.

— Sans compter que, s'il tient ce qu'il promet, ça fera un rude gars !

En effet, le jeune Sylvain, à huit ans, paraissait déjà un petit homme, tant il était vigoureusement décollé. Il s'était constitué le protecteur de son Déric, qu'il chérissait.

Aussi, quoiqu'il fût d'humeur peu querelleuse, était il rare qu'il rentrât à la maison sans quelque *atout*, comme disait Warner. Malheur aux enfants qui cherchaient noise au petit Déric ! Quel que fût leur âge, Sylvain tombait dessus à bras raccourcis, et dame ! ses petits poings cognaien dur. Aussi recevait il quelque horion qui lui valait une correction du père Warner.

Enfin, les vœux de M. Muller furent comblés.

Un dimanche matin de mars 1852, le propriétaire de la Maison-Blanche arriva à Lauterbourg, tout rayonnant, et, serrant avec effusion les mains du père nourricier :

— Ça y est, Warner, fit-il avec émotion.

— Quoi donc qu'y est, fit le bonhomme, ne comprenant rien à cette joie débordante.

— J'ai une fille, une petite fille, mignonne, un ange !

— Diable ! encore ! ne put s'empêcher de dire Warner.

— Mais vous m'en voyez tout heureux et ma femme est ravie !

— Je pense bien, Monsieur Muller ; je voulais dire seulement qu'à cinquante-sept ans, — car nous sommes du même âge, si je ne me trompe, — c'est quelquefois si inattendu...

— Du tout, nous sommes enchantés.

Et, prenant affectueusement son aîné dans ses bras :

— Dis donc, Sylvain, tu as une petite sœur.

— Ah ! je veux la voir ! fit l'enfant, qui venait d'accomplir sa douzième année et partageait la joie de son père.

— Tu la verras, car je viens te chercher et ta sœur va être élevée à la Maison-Blanche. Tu resteras une quinzaine de jours avec nous, et puis...

— Et puis ? demanda le petit bonhomme inquiet.

— Je te mènerai à Strasbourg ; tu es en âge d'entrer au collège.

Le jeune garçon fit une moue non équivoque.

— Oh ! nous irons te voir souvent, très souvent ! compléta le père.

—Bien, papa, fit l'enfant soumis, ne laissant rien paraître de ses cuisants regrets, mais Déric viendra me voir, lui aussi.

—Sans doute, sans doute, nous l'emmènerons. Tu l'aimes donc bien, Sylvain, ton petit frère ?

—Oh ! oui, papa, et lui aussi, va, il m'aime bien. Ah ! mais, ajouta-t-il s'assombrissant subitement, qui est-ce qui va le défendre, maintenant, à l'école ?

—Moi, fit le père nourricier souriant ; tranquillise-toi, mon petit Sylvain, je le mènerai à l'école et j'irai le chercher.

Fier de ses neuf ans, Frédéric intervint.

—Je suis fort, va, maintenant, grand frère.

Mais le grand frère ne semblait pas très rassuré et hochait la tête d'un air de doute ; quant au père, il admirait, ravi, cet amour fraternel ; ah ! oui, ce seraient de fiers lurons que ces gentils marmots !

La séparation fut cruelle.

Sylvain prenait son petit frère dans ses bras déjà robustes, l'enlevant de terre comme il eût fait d'un de ses soldats de plomb, et l'embrassait à pleine bouche en versant d'abondantes larmes.

Enfin, il fallut bien se quitter.

Pendant que son père vérifiait l'attelage avec le soin minutieux qu'il apportait en toutes ses occupations, Sylvain s'approcha de Warner :

—Eh bien ! adieu, papa Warner, fit-il en l'embrassant.

—Au revoir, mon enfant, dit le brave homme, très ému, car il considérait un peu comme siens ces deux garçons.

—Dites donc, lui glissa tout bas Sylvain, si le grand Hermann bat encore Frédéric, vous me l'écrirez, n'est-ce pas, je viendrai le rosser.

Et ses petits poings se crispaient.

—Oui, oui, fit le père Warner riant malgré lui ; mais, sois tranquille, mon petit Sylvain, personne ne battra ton frère.

Après quelques poignées de mains échangées, la voiture s'ébranla et jusqu'à ce qu'elle disparût, les deux enfants s'envoyèrent de la main de touchants adieux.

* *

Après une quinzaine de jours passés à la Maison-Blanche, Sylvain fut envoyé au collège à Strasbourg.

Une nourrice fut donnée à la petite Céline, le père Muller voulant qu'elle fût élevée sous ses yeux, et bientôt la petite dernière, ainsi que l'avait prévu le chef de la famille, devint la joie du ménage quand elle commença à gazouiller ses premiers mots, à risquer ses premiers pas.

La jeune fille grandit au milieu de cette douce quiétude que procure une modeste aisance, laborieusement mais honnêtement acquise.

Le présent était assuré : les trois enfants seraient convenablement élevés et éduqués ; mais le prévoyant métayer ne tarda pas à envisager l'avenir avec une certaine inquiétude.

A maintes reprises, il fit part de ses appréhensions à sa compagne, brave et digne femme qui ne voyait que par les yeux de son mari.

—Que veux-tu, mon mari, ils feront comme nous, ils travailleront ; que crains-tu ? La Maison-Blanche est toujours allée en prospérant ; elle ne périra pas entre leurs mains, et ils pourront y vivre tous trois à l'aise.

—Sans doute, sans doute, répondit le père Muller.

Mais il pensait à part lui, que ses enfants se marieraient ; qu'advierait-il alors ? Il faudrait partager, la Maison-Blanche passerait peut-être en des mains étrangères, et cela, il ne le voulait pas. Oh non ! depuis longtemps les Muller avaient vécu là et y étaient morts ; se défaire de la métairie lui eût semblé une profanation à la mémoire des ancêtres.

De ce jour, il redoubla d'activité, levé tôt, couché tard, surveillant alternativement, avec un soin jaloux, les labours et les enseignements, la fauche et la fenaison, les moissons et leur rentrée

Infatigable, on le rencontrait partout et par tous les temps.

Quand, dans les jours brumeux d'automne, le soc de la charrue éventrait le sol fati-

gué, et que, derrière le laboureur, le valet de ferme appliquait sur la plaie fumante le fumier chaud et fécondateur, le père Muller était là, surveillant d'un ceil parfois attendri cette restitution de forces vives pour les enfantements de la prochaine moisson, prodiguant les conseils toujours sages et toujours suivis.

Que de fois aussi il prenait le tablier du semeur, montant et descendant les sillons qui se perdaient dans la brume violacée par le flux humide sorti des entrailles lacérées, de la couche arabe, le geste large et mécanique, pour se déraidir les bras.

Mais aussi, quels enchantements quand la terre reconnaissante le payait de ses soins !

Quelle admiration il éprouvait quand, bravant l'implacable soleil de juillet, il contemplait amoureux ces immenses plaines de blé que le souffle de brise faisait frissonner en un rutilant ondoïement et qui semblaient une mer calme, roulant paresseusement ses lames d'or vers l'horizon d'azur immaculé !

Et c'était presque avec regret, le brave homme, qu'il voyait arracher à cette terre qu'il aimait sa parure ou plutôt sa progéniture ; qu'il entendait grésiller l'épi sur la faux étincelante.

Et les écuries ! que de fois il les visitait le soir, alors que tout le monde dormait déjà, une lanterne à la main, s'assurant que les râteliers étaient bien garnis et la litière suffisante.

Parfois même, il se levait la nuit, ayant cru entendre les chevaux se battre.

— S'ils allaient se blesser !

— Mon ami, tu te tueras à faire ce métier, tu en perds tout repos ; ce n'est pas raisonnable, grondait doucement Mme Muller.

— Bast ! je ne me fatigue pas autant que tu pourrais croire.

Le père Muller n'était pas devenu avare, non certes, et tous les indigents de la contrée en eussent témoigné. Mais il lui semblait qu'il devait ces soins de tous les instants à l'héritage paternel, que la moindre négligence eût été coupable, sinon criminelle.

Quelques années de cette vie active passèrent sans amener de changements notable à la Maison-Blanche, et nous devons à l'intérêt de notre récit de passer rapidement sur elles.

Un jour que, tout pensif, le maître s'était longuement promené sur les rives de la Lauter, il rentra à la ferme radieux.

— Dis donc, fit-il à sa femme, je crois que j'ai une bonne idée.

— Ah ! cela ne m'étonne nullement.

— Oui, une idée géniale.

— Il n'y a pas d'indiscrétion ? demanda Mme Muller souriante.

— Tu vas voir. Je ne suis qu'un sot de n'avoir pas encore songé à cela. Nous avons la rivière là, sous la main. Elle ne demande qu'à être utilisée, cette chère petite Lauter.

— Je ne comprends pas, fit Mme Muller, brave et excellente paysanne, précieuse ménagère, mais qui n'eût rien inventé.

— Laisse-moi donc achever. Pourquoi ne lui ferions-nous pas tourner une meule qui broierait non seulement le grain de la Maison-Blanche, mais encore, moyennant une honnête rémunération celui de tous nos voisins ? Et dire que je n'avais pas encore pensé à cette force motrice que j'avais sous la main, alors que tous nos co-riverains l'ont déjà utilisée.

Mme Muller approuva complètement les projets de son mari, ce qui, du reste, était son habitude, car elle avait en lui la plus absolue confiance.

Quand une idée avait germé dans le cerveau du père Muller, il ne tardait guère à la mettre à exécution, si elle était réalisable.

Or, celle-ci, outre l'extrême facilité de sa réalisation, était doublement avantageuse : non seulement elle augmenterait sensiblement les revenus de la famille, mais elle permettrait aux deux fils de s'adonner, l'un à la meunerie, l'autre à l'agriculture, ce qui cadrerait admirablement avec les projets d'avenir de M. Muller, qui avaient pour but constant l'union de la famille.

Les ressources étant maigres, on ne pouvait faire grand.

Il fut donc décidé que le moulin serait tout de bois construit, et bientôt les quatre énormes piliers de chêne qui devaient supporter l'édifice furent plantés en pleine Lauter.

Sylvain, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans quitta, le collège, où depuis trois ans Frédéric l'avait rejoint, et apporta à son père l'aide de ses bras vigoureux.

On ne croyait pas alors qu'une solide instruction, une parfaite éducation fussent incompatibles avec les travaux manuels. On a fait du chemin, depuis.

L'année suivante, le moulin terminé dominait la Lauter de sa construction un peu massive, mais solide, reliée à la rive par une passerelle mobile, pivotant à volonté.

Pendant deux ans, l'aîné des fils Muller, qui avait décidé opté pour la meunerie, dut travailler comme un mercenaire chez les meuniers voisins et, son rude apprentissage terminé, reentra à la Maison-Blanche où son expérience ne put être mise à contribution : il lui fallait partir au régiment.

Oh ! ce fut sans déplaisir, et même il refusa l'offre que lui fit son père de lui acheter un homme. Il tint à faire son service militaire ; non seulement il obéissait à de patriotiques considérations, mais encore il se fût reproché d'imposer aux siens le lourd sacrifice qu'eût été le rachat.

La meule resta donc inactive, malgré Frédéric qui vint combler à la maison l'immense vide laissé par Sylvain, et qui s'appliqua à se substituer peu à peu à son père dans la direction de l'exploitation agricole ; quand à la jeune Céline, qui venait d'atteindre ses neuf ans, ce fut son tour de quitter le domicile paternel ; un jour, son père la conduisit au pensionnat de demoiselles de Lauterbourg.

* * *

Depuis, bien sûr, le père Muller avait pensé à consolider les constructions volantes du moulin édifié sur sa nâte, à transformer en maçonnerie ces cloisons de bois, mais toujours quelque incident fâcheux ou douloureux était venu contrecarrer ses desseins.

D'abord, le départ pour l'armée de son aîné ; trois ans après, c'était le tour de Frédéric d'endosser l'uniforme.

Enfin, suprême douleur, il ne devait pas tarder à être violemment séparé de sa chère épouse.

...Le père Muller ne s'était pas trompé quand il avait dit, en parlant de ses garçons, que ce seraient de fiers gaillards, aussi solidement trempés au moral qu'au physique.

Quand, successivement, ils quittèrent le toit paternel pour prendre le fusil, ils partirent sans une larme, évidemment navrés de cette cruelle séparation, mais heureux de servir la patrie, et, comme nous l'avons dit, de laisser à la disposition des *vieux* le petit pécule que les eût dispensés.

Alors que beaucoup de conscrits, le lendemain de leur incorporation, écrivaient à leurs parents des lettres désespérées, voici celle qu'on avait reçue de Sylvain à la Maison-Blanche.

“ Mon cher père, ma bonne mère,

“ Je suis arrivé à bon port et sans avaries.

“ Si vous me voyiez aujourd'hui cambré dans ma tunique, le képi sur l'oreille, comme un ancien, vous ne voudriez plus reconnaître votre meunier d'il y a huit jours.

“ Oui, nous sommes habillés et armés. Comprenez-vous bien ce qu'il y a d'émotion contenue dans ces deux mots : habillé et armé. Habillé, c'est-à-dire reconnu digne, moralement et physiquement, de porter le glorieux uniforme des défenseurs de la patrie.

“ Tout à l'heure, les anciens contemplaient avec un certain dédain la bande de *bleus*, dont les vestons et les blouses, les chapeaux et les casquettes détonnaient singulièrement dans le cadre tout militaire de la caserne. Aujourd'hui, plus d'autre distinction que celle du matricule.”

Suivait un assez long récit d'une revue de détail, récit agrémenté de saillies toutes militaires, et où la bonne humeur éclatait à chaque ligne, prouvant l'excellent état d'esprit du jeune soldat.

Quand ce fut le tour de Frédéric, il n'en alla pas tout à fait de même.

Une de ses lettres était navrante ; il se plaignait amèrement d'avoir été puni injustement de salle de police.

“ Quel crime ai-je donc commis ? Telle fut la question que je me posai quand,

enfermé dans la salle noire et puante, étendu sur ma maigre paillasse, j'entendis tirer sur moi les gros verrous de ma prison.

“ Je ne voudrais pas vous attrister, mon bon père et ma chère maman, et, après vous avoir avoué que toute la nuit je fus assailli d'idées noires, que toutes les rancœurs du métier me revinrent à la fois, je dois vous dire que, remis en liberté, une réaction favorable se produisit.

Ces plaintes disparurent peu à peu des missives du jeune Muller qui, bientôt même, furent remplies de patriotique lyrisme :

“ Hier on a présenté le drapeau aux *bleus* de mon régiment. Ah ! si nous n'avions au cœur l'amour inné de la patrie, comme il éclaterait en ces solennels moments.

“ Nous étions rangés en carré dans la grande cour de la caserne, en tenue de parade, quand retentirent les commandements :

“—Portez vos armes !—Présentez vos armes !

“ Clairs et musique entonnèrent le “ Salut au Drapeau, ” les officiers inclinèrent leurs sabres, et le glorieux emblème fit son entrée dans le carré, avec son escorte d'honneur, quatre sous officiers aux livrets immaculés.

“ Ah ! Avec quelle joie on se précipiterait dans la mêlée, pour te frayer un passage à la baïonnette ! ”

La lettre continuait sur ce ton : les vieux Muller constatèrent avec plaisir cette amélioration notable du moral du jeune soldat.

Par une froide et grise journée de décembre 1866, les deux frères reçurent, à leurs corps respectifs, chacun une lettre pressante les suppliant de demander un congé et d'accourir à la Maison-Blanche dans le plus bref délai : leur mère était à l'agonie...

...Le landeman, deux soldats de ligne se jetaient en voiture à Lauterbourg et, enveloppant le cheval d'un vigoureux coup de fouet, filaient en hâte sur la Maison-Blanche, au risque de verser dans les fossés remplis de neige.

Puis les deux jeunes gens arrêtaient brusquement le cheval devant la Maison-Blanche, dont la masse morne se détachait lugubrement sur la plaine uniforme et silencieuse.

Le père Muller accourut, les traits ravagés :

—Ma mère ? questionnèrent anxieusement les deux frères.

—Morte !... répondit le vieillard d'une voix creuse, en leur tendant les bras.

CHAPITRE II

CÉLINE.

Quant la pneumonie aiguë dont elle était atteinte cloua Mme Muller sur le lit qu'elle ne devait quitter que pour se rendre à sa dernière demeure, elle réclama instamment la présence de sa fille.

Céline, qu'on n'instruisit pas tout d'abord des raisons pour lesquelles elle était mandée à la Maison-Blanche, ne se sépara pas sans regret des nombreuses petites amies que lui avait conciliées son caractère affable, et plus spécialement de Sophie Browild, son aînée de quelques années, avec laquelle elle était très liée.

Les familles Muller et Browild étaient d'ailleurs dans les meilleurs termes et avaient des rapports constants.

En route, elle essaya de questionner le charretier faisant fonctions de cocher. Mais celui-ci avait reçu pour consigne de ne pas inquiéter la jeune fille, et aux pressantes questions de sa jeune maîtresse se borna à répondre :

—Vous comprenez, Mademoiselle, vous voilà en âge de rendre des services là-bas ; vos parents sont vieux...

Hélas ! elle n'arriva à la métairie que pour recevoir les derniers baisers de la malade.

—Veille bien sur elle, dit faiblement Mme Muller à son mari, elle est si mignonne, la pauvre petite.

Telles furent ses dernières paroles.

Céline, qui venait d'entrer dans sa quinzième année, était alors une blonde enfant, dont les airs langoureux, les yeux noirs et brillants cerclés de bistre, dénotaient cette constitution débile, qui est généralement l'apanage des enfants *nés trop tard*.

Quelques jours après que les derniers devoirs furent rendus à Mme Muller, Sylvain obtint facilement un congé de six mois renouvelable ; il ne devait plus retourner à son régiment.

Quant à Frédéric, il rejoignit son corps, son court congé expiré.

Bientôt les vannes qui contenaient la Lauter se soulevèrent, l'eau bondit sur l'immense roue à larges palettes, et trémies et blutoirs préparèrent et complétèrent le travail de la meule, mise enfin en mouvement.

Le moulin ne chôma guère, grâce à l'estime générale dont jouissaient les Muller dans la contrée, et suffit à alimenter l'infatigable activité de Sylvain.

Le père Muller se faisait vieux, comme l'avait dit le charretier, et s'était re'aché depuis quelque temps de son incessante surveillance, s'en reposant, pour la direction de l'exploitation agricole, sur l'intelligence et le dévouement de son premier commis, de son factotum : Wilhelm Chumacher.

Il y avait trois ans à peine lors du départ de Frédéric pour l'armée, que Wilhelm s'était présenté à la Maison-Blanche et avait offert ses services à M. Muller.

Sa mise, celle d'un employé misérable, son physique mièvre et ses allures un peu efféminées n'avaient pas, tout d'abord, inspiré au patron une absolue confiance.

— Mon ami, avait-il dit, vous ne me semblez guère bâti pour les rudes travaux de la terre, et je doute que vous puissiez vous accoutumer à ce genre de labeur.

— J'ai du courage, Monsieur, avait assez crânement répondu l'étranger, et je m'habituerai rapidement au travail qui me permettra de vivre honnêtement.

— Est-ce que vous avez quelques connaissances en agriculture ?

— Théoriquement, beaucoup, Monsieur ; mais en pratique...

Il expliqua longuement et verbeusement qu'il avait fait de très sérieuses études, et qu'à la suite de rev'ers qu'il ne précisa pas, il s'était vu dans la nécessité de quitter son pays et de traverser le Rhin, fuyant un pays témoin de sa prospérité pour chercher, à l'abri de la raillerie, un travail honorable.

— Ah ! diable ! vous êtes Badois ? fit le père Muller en fronçant les sourcils.

Il n'aimait pas beaucoup les étrangers et préférait faire travailler ses compatriotes.

— Monsieur, avait ajouté Wilhelm en voyant le mauvais effet produit par sa nationalité, je suis en effet Badois ; mais j'ai quitté mon pays sans esprit de retour. Je veux m'établir définitivement en France, et même j'ai l'intention bien arrêtée de me faire naturaliser Français dès que cela me sera possible.

— Mais vos parents ? Avez-vous donc également renoncé à les voir ?

— Je n'en ai plus, Monsieur. Depuis deux ans est mort le dernier de mes ascendants, le seul parent que je connusse.

— Ah ! c'est différent ! Pauvre enfant ! ajouta M. Muller avec pitié.

L'Allemand avait gagné son procès, il avait ému le patron.

Le lendemain, il endossait une blouse bleue et battait au fléau.

Un dimanche qu'il avait fait une promenade à travers les terres de la métairie, comme s'il eût voulu se rendre compte de la valeur du domaine :

— Monsieur Muller, dit-il en rentrant au patron, les Grandes-Marnières seront d'un piètre rapport cette année.

— Bah ! et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Cette terre est épuisée, elle aurait besoin de repos et le blé ne saurait y réussir.

— Comment savez-vous cela ? fit le patron un peu surpris.

— Je l'ai minutieusement analysée.

Vraie ou fausse, cette affirmation produisit son effet.

— Vous êtes donc chimiste ? fit le métayer avec admiration.

— Je suis un peu de tout ce que l'on veut, répartit Wilhelm avec une modestie bien jouée.

Une autre fois, c'était un terrain qu'il fallait drainer ; l'eau y séjournait à la suite des pluies, et nuisait considérablement à la production. C'était un champ dont la couche arable était trop mince et qu'on abîmait en le labourant trop profondément. Et les bons conseils se succédaient aux bons conseils.

Le père Muller était enchanté de son acquisition ; comme il disait, c'était un puits de science que ce garçon-là et susceptible de rendre les plus grands services.

Et, comme à ces connaissances très étendues, Wilhelm joignait de nombreuses qualités, qu'il était sobre, — quoique Allemand, — assidu et dévoué, le patron ne tarda

pas à lui accorder toute sa confiance, si bien que, lorsque survint la mort de Mme Muller, Wilhelm Chumacher était le véritable chef de l'exploitation ; à peine le patron contrôlait-il la direction de son subordonné.

La rentrée de Sylvain, qui se consacra exclusivement au moulin, ne nuisit en rien à la situation du Badois, dont l'influence ne tarda guère à se faire durement sentir sur tout le personnel de la métairie.

Autant il était humble avec ses maîtres, autant avec ses inférieurs il fut autoritaire et cassant.

Habitués à la bienveillante autorité de M. Muller et de ses fils, les ouvriers ne tardèrent pas à vouer à l'Allemand une haine sourde qui se traduisit par toutes sortes d'avaries qu'ils lui firent subir, sans que celui-ci, fort heureusement, pût s'en prendre à qui que ce fût, car il eût impitoyablement sévi.

Mais il n'en devenait que plus acariâtre, plus exigeant.

Bientôt admis à la table des maîtres, il vécut leur vie et pénétra tout doucement dans leur intimité ; même il en arriva à se considérer comme étant un peu de la famille. Certaines circonstances lui firent croire qu'il en serait bien en réalité.

Céline s'était efforcée de remplacer sa mère dans la gestion intérieure de la maison.

C'était elle, maintenant, qui réglait les comptes, tenait les livres et donnait les ordres au personnel féminin. Elle eut, tout naturellement, de fréquents rapports avec Wilhelm ; même, peu à peu, celui-ci sembla rechercher les occasions de l'entretenir, profitant toujours de l'absence des maîtres.

Une certaine familiarité respectueuse de la part du jeune homme, et toute d'amitié chez la jeune fille.

Il n'était guère possible d'approcher Céline sans éprouver immédiatement de l'affection pour cet être gracieux et doux, pour cette pâle orpheline au regard tendre, bienveillant avec tous.

Wilhelm n'échappa pas à cette séduction.

Tout d'abord, il éprouva pour l'enfant une amitié sincère, une profonde sympathie, et il se laissa aller à cette affection sans mesurer la distance qui le séparait d'elle.

Confiant et naïve, la jeune fille ne sut pas éviter les mailles du filet dont l'enveloppea Wilhelm, et, sans arrière-pensée, sans calcul, répondit à l'amour vrai ou feint de l'Allemand.

Fatalement, le rusé serpent devait avoir raison de la timide colombe.

Du jour où Wilhelm fut convaincu que Céline était amoureuse, il ne lui laissa pas de répit, la harcèla sans cesse ; il ne se contenta plus de leurs rapides entretiens à la maison ; chaque fois qu'elle sortit, la jeune fille le trouva sur son chemin.

Inconsciemment, le père Muller favorisa les amours des deux jeunes gens en tolérant, tant était grande sa confiance en Wilhelm, que sa fille prit le bras du Badois pour ces excursions matinales à travers champs qu'elle affectionnait.

Elle était tellement seule, la pauvre enfant, qu'elle fut bien heureuse d'avoir un ami dans lequel elle eût toute confiance.

De temps à autre, Sophie Browild, sa camarade de pensionnat, venait passer quelques jours à la Maison-Blanche ; mais son amie partie, sa solitude ne lui semblait que plus pesante, son cœur vide réclamait une affection.

Aux rencontres accidentelles succédèrent des rendez-vous qu'imposa Wilhelm.

Céline ne crut pas devoir les refuser, et souvent les bords de la Lauter, que la jeune fille semblait prendre pour témoins de la chasteté de ces entretiens, furent parcourus par les jeunes gens en de longues promenades sentimentales, et durent entendre les serments échangés

Pourtant, l'âme inquiète de l'ignorance de ses parents, quoique sa conscience ne lui reprochât rien, Céline éprouva le besoin de faire des confidences, d'épancher son cœur dans le sein de son amie.

Un jour que Sophie était en villégiature à la Maison-Blanche, Céline l'entraîna dans sa chambre et lui fit part de son secret.

Quoiqu'elle eût remarqué la transformation que subissait son amie, Sophie ne l'eût pas crue si violemment éprise, et ne ménagea pas les conseils et les reproches.

— Tu n'a pas eu confiance en moi, Céline, c'est mal ; si au début tu m'avais fait ces confidences, peut-être t'aurais-je évité bien des désagréments que je redoute pour toi.

Jamais ton père ne consentira à cette union. M. Chumacher n'est pas le mari qui te convient.

—Que lui reproches-tu ? demanda Céline inquiète.

—Je le crois faux et hypocrite, en outre très ambitieux.

—Donne-lui tous les autres défauts, ma chère, fit Céline un peu piquée. Du reste, tu n'es pas forcée de l'aimer.

—Heureusement, car je ne pourrais jamais me décider à épouser un Allemand.

Et son appréciation donnée, Sophie rompit brusquement cet entretien gênant :

—Et Frédéric ? a-t-on de ses nouvelles ?

—Il a écrit hier ; il attend ses galons de sergent pour venir nous les montrer.

—Il se porte bien ? Parle-t-il un peu de moi ?

—Oh ! très longuement même. Je pourrais être un peu jalouse, car tu nous dérobés deux pages de chacune de ses lettres.

—Ce cher Frédéric !... Encore six mois, six longs mois...

—Et vous serez heureux, compléta Céline avec une pointe d'amertume.

Restée seule, Céline examina les reproches adressés à son fiancé par son amie. Lui, feindre l'amour dans un but de lucre, lui, faux, hypocrite ! Allons donc ! Sophie le détestait, voilà tout, et cela sans raison, peut être par pur esprit d'opposition. Mais devait-elle badiner en aussi grave circonstance ?

—Pourquoi ne m'aimerait-il pas ? Pourquoi supposer que cet amour n'est qu'un jeu infâme, qu'il n'est inséparable que par des considérations toutes matérielles ? Ne suis-je pas belle ? Suis-je donc inapte à inspirer un amour vrai ?

Il avait fallu toute l'adresse insinuante de Chumacher pour vaincre, dans l'état d'esprit où se trouvait la jeune fille, toutes les préventions que devait naturellement soulever son exotique personne.

J'avertirai Wilhelm, se disait-elle ; il ne peut se fâcher et doit bien savoir lui-même tout ce qu'il y a de répréhensible dans notre conduite. Il parlera à mon père, et alors nous pourrons nous aimer au grand jour, nous n'aurons plus à nous dissimuler comme des malfaiteurs.

Cette décision prise, elle résolut de la communiquer à Wilhelm à la première occasion. Si ce pouvait être de suite ?

Elle se mit à la fenêtre et inspecta les environs.

Mais Wilhelm, qui souvent flânait sous cette fenêtre, était en ce moment en discussion avec Sylvain, une discussion qui semblait fort animée.

La jeune fille écouta, redoutant tout dissentiment entre son frère et Wilhelm.

—Que m'apprend-on, monsieur Chumacher ? vous avez donné ses huit jours à ce brave homme de Lucas, le premier charretier !

—Oui, monsieur Sylvain, je l'ai congédié aujourd'hui même.

—Pour quelle raison, s'il vous plaît ? Je serais curieux...

—Il m'a insulté tantôt, monsieur, et très grossièrement.

—Oh ! oh ! Vous m'étonnez bien. Lucas est un vieux serviteur, un bon charretier, et jamais je ne lui ai entendu prononcer une parole malséante.

—Enfin, monsieur Sylvain, vous me permettrez de vous dire que moi qui ai reçu l'injure, qui l'ai entendue, je suis meilleur juge que vous en cette question.

—Hum ! fit le meunier un peu piqué, vous êtes peut-être un peu chatouilleux, Wilhelm, un peu... autoritaire.

—Mêlez-vous de ce qui vous regarde, fit l'Allemand s'emportant subitement ; je n'ai d'ordres et d'observations à recevoir que de monsieur votre père ; occupez-vous de votre moulin et laissez moi la paix !

Céline eut peur en voyant l'éclair qui passa dans les yeux de son frère.

Le Badois lui même recula de quelques pas, effrayé.

Mais le vigoureux garçon s'était promptement remis et ce fut presque d'une voix calme que, laissant tomber sa lourde main sur l'épaule de l'Allemand :

—Wilhelm, ne me parlez jamais sur ce ton, parce que... je ne répondrais pas de moi, voyez-vous...

—Que feriez-vous ? fit Wilhelm, s'efforçant d'être ironique.

—Malheureux ! fit le meunier en le secouant comme il eût fait d'un enfant, tu ne sais donc pas que je te briserais comme un fétu de paille !...

Chumacher n'en demanda pas davantage ; il avait senti la dure poigne de Sylvain

lui meurtrir l'épaule, et commençait à redouter que le fils Muller ne l'envoyât faire une pleine eau dans la Lauter.

Il rentra précipitamment à la ferme et alla trouver le charretier qu'il avait congédié pour un motif des plus futiles : Lucas ne l'avait pas salué, de là une altercation un peu vive.

Il sentait le besoin, pour asseoir son autorité, de donner un exemple qui le fit craindre ; pour cette fois, il avait été mal inspiré.

— Lucas, dit-il au charretier, pour cette fois je vous pardonne, mais n'y revenez plus.

— Bien, bien, fit simplement celui-ci on verra...

Il avait aperçu son jeune maître discutant avec Chumacher ; il avait deviné la scène et savait bien qui avait produit ce subit revirement dans l'attitude du commis.

Aussi, quand Sylvain passa auprès de lui, souriant comme si de rien n'était :

— Merci bien, M. Sylvain.

— De quoi donc ? fit négligemment le meunier.

— C'est bon, je m'entends, répartit le vieux serviteur.

Mais cette scène n'avait pas été sans inquiéter profondément Céline.

— Ah ! il ne faut pas attendre qu'ils se détestent, pensa-t-elle, il faut brusquer le mouvement.

Elle fut ramenée à la réalité par une vive conversation entre son père et son amie, éclatant au-dessous d'elle en joyeuses fusées, en rires argentins et perlés.

Dans l'escalier, on l'appelait.

— Céline !

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? fit-elle en ouvrant la porte.

— Descends vite, bonne nouvelle !

Les nouvelles, bonnes ou mauvaises, étaient choses rares à la Maison-Blanche. Aussi, s'empressa-t-elle de descendre.

— Tiens, fit son amie en agitant un papier bleu, une dépêche de Frédéric.

Céline s'empara de la dépêche et lut rapidement ces quelques :

“ Ai obtenu permission quinze jours. Arriverai demain.

“ FRÉDÉRIC.”

— Oh ! quel bonheur ! s'écria-t-elle, ce cher petit frère !

Elle avait pris l'habitude de l'appeler ainsi, par opposition à l'appellation de grand frère qui désignait Sylvain.

Quant à Sophie, elle ne se tenait plus de joie ; elle embrassait tout le monde, le père Muller, Sylvain, Céline. Elle eût presque volontiers embrassé Wilhelm, qui, seul, ne prenait pas sa part de la joie générale.

— Tu l'aimes bien, ton fiancé, hein, fillette ? fit le père Muller ému.

— Vous le demandez ? fit-elle, avec des intonations qui eussent convaincu saint Thomas.

Céline adressait à Wilhelm des regards qui semblaient dire : “ Que ne pouvons-nous faire le même aveu ? ”

Mais celui-ci feignait de ne pas comprendre. Il était sombre et semblait rouler dans son cerveau les plus noirs projets.

— Eh bien ! à demain, fit enfin Sophie quand vint l'heure du départ ; oh ! que cette nuit va me sembler longue ! Qui va me reconduire ? Qui veut être mon cocher pour ce soir ?

Et elle riait, pendant que son regard interrogeait alternativement Sylvain et Wilhelm, qui plusieurs fois s'était gracieusement offert. Toujours elle avait refusé, sous un prétexte quelconque, car elle nourrissait contre lui une secrète inimitié qui avait sa source dans une antipathie naturelle.

— M. Chumacher a l'air maussade, ajouta-t-elle, et comme je suis tout à la joie...

— Et mais, fit vivement Sylvain, vous savez bien que je ne demande pas mieux ; le temps de passer un veston et de m'apprêter un peu.

— Soit, mais dépêchez-vous ; ne faites pas trop de toilette, ajouta-t-elle avec une petite moue adorable ; si vous alliez me compromettre...

Un quart-d'heure après, ils roulaient sur le chemin de Lauterbourg.

— Quelle drôle de tête avait M. Wilhelm, ce soir ! quelle mouche l'a piqué ?

— Nous avons eu une petite altercation, répondit simplement Sylvain.

La jeune fille n'en demanda pas davantage, sachant bien que le jeune homme, n'ayant pas jugé à propos de donner plus de détails, elle n'en tirerait plus rien.

Quant à Wilhelm, le repas du soir achevé, il sortit prendre l'air, il étouffait.

— Ah ! ça, murmura-t-il ragour, tout le monde se moque de moi ici... Ris, petite folle, sois joyeuse, conseillère écervelée. J'aurai mon tour, quand ton beau Frédéric...

— Il ne m'a rien fait celui là ; mais pourquoi quitte-t-il le régiment ? Débarrassons-nous de qui nous gêne. La fin justifie les moyens, ajouta-t-il cyniquement.

CHAPITRE III

L'ATTENTAT

L'arrivée de son frère offrait une diversion aux préoccupations de Céline.

Absolument décidée à ne plus accepter de rendez-vous de Wilhelm, elle accueillit avec joie cet intermède de quinze jours qui lui permettrait de rechercher les moyens de mettre fin à cette situation gênante, d'aboutir à une prompt solution qui donnât satisfaction et à son amour et à ses légitimes scrupules.

— Frédéric m'y aidera, pensa-t-elle en s'endormant, il m'aime tant ; il n'a pas le moindre grief contre Wilhelm et sermonnera mon père et Sylvain.

Elle s'endormit sur ces consolantes pensées.

Pour Chumacher, la nuit fut plus agitée et il ne sommeilla que fort tard.

De sinistres projets hantaient ce cerveau d'ambitieux.

Du jour où il acquit à la ferme une autorité presque sans contrôle, le Badois fit des rêves malsains ; grâce à lui, à lui seul, pensait-il, la Maison-Blanche était devenue une des grosses exploitations de la contrée.

Quoique son emploi fût largement rémunéré, il se demanda quel profit il en avait tiré : aucun.

N'était-ce pas un peu sa chose, pourtant, cette propriété ?

Céline lui parut un merveilleux instrument placé sous sa main pour l'édification de sa fortune. Marié à la jeune fille, il devenait légitimement co-proprétaire de la Maison-Blanche. Sylvain ayant le moulin, le partage était simple et tout indiqué. Oui, mais il y avait l'autre, le soldat, le gêneur, qui allait venir réclamer sa place dans quelques mois !

— Et alors, gronda-t-il, comme très probablement je ne serai pas encore le gendre de M. Muller, on me jettera dehors en me remerciant de ma précieuse collaboration. Peut-être m'offrira-t-on une place aux écuries !

Il eut un rire caerveux et méphistophélique :

— Non, cela ne sera pas.... Mais le temps presse.

— Eh bien ! fit-il tout à coup en se levant brusquement et avec un geste terrible, fatalité je te défie ! Je ne serai plus ton esclave, tu seras mon instrument.

Qui l'eût vu en ce moment eût été effrayé ; les cheveux en désordre, les yeux farouches sortis de l'orbite, la bouche tordue et écumante, il était horrible.

Enfin accablé par cette longue surexcitation, brisé par cette tension des nerfs, il se coucha et put s'endormir.

En rêve, il se vit l'époux de Céline et seul maître de la Maison-Blanche, mais ses mains étaient rougies de tâches indélébiles...

* * *

Le lendemain, dès l'aube, la Maison-Blanche présentait l'aspect le plus animé.

Quoique tout le personnel eût reçu congé en l'honneur de l'arrivée du jeune Muller, chacun allait et venait, qui, aux écuries, pour procéder à leur toilette quotidienne, qui aux cuisines où chaudrons et casseroles carillonnaient gaïement.

Dans la cour attendait la tapissière, attelée d'un solide et fringant cheval noir, frappant impatiemment le pavé de son sabot ferré.

Enfin, les maîtres parurent dans leur toilette du dimanche.

Malgré les soixante-quinze hivers qui avaient neigé sur sa tête vénérable, le père Muller monta assez lestement dans la carriole, où le suivit Céline, aidée par Sylvain.

Quant à celui-ci, sautant sur le siège et rassemblant les rênes :

—Allons, en route ! fit-il simplement.

Et, sans autre encouragement, le cheval partit.

Au moment de franchir le seuil, Céline se retourna. Elle vit Wilhelm à sa fenêtre et lui adressa un geste imperceptible auquel celui-ci répondit par un sourire forcé.

Une demi-heure après, la voiture entra dans Lauterbourg et s'arrêtait à la porte des Browild.

Après de nombreuses poignées de main échangées, Sophie prit place auprès de Céline et la tapissière reprit sa course vers la gare, où entra en même temps qu'eux le train attendu

Un caporal de ligne sautait légèrement à terre et venait tomber dans leurs bras.

Frédéric Muller avait alors vingt-six ans, et son physique, comme son tempérament, rappelaient en même temps son aîné et sa sœur.

De Sylvain, il avait la vigoureuse charpente et la brusque franchise ; mais de même que sa taille était moins élevée, ses épaules moins larges, son teint de châtain tenait le juste milieu entre le brun Sylvain et la blonde Céline.

Lavater eût deviné l'intelligence dans son front peu haut, mais large et bombé, dans ses yeux noirs, vifs et profonds. Le nez droit, à la narine frémissante, avait de la race ; la lèvre supérieure, un peu sensuelle en son léger retroussis, était ombragée d'une fine moustache brune.

La douceur empreinte sur tous ses traits ne nuisait en rien à leur martialité : Frédéric Muller était un beau soldat, et serait certainement, le cas échéant, un brave soldat.

Le képi crânement incliné sur l'oreille, mais sans forfanterie, la taille cambrée, bien prise dans sa tunique d'ordonnance, il fit l'admiration du père Muller.

—Eh bien ! fiston, fit-il joyeusement, te voilà un fier soldat.

—Dame ! je suis de la classe, répondit le jeune homme en adressant à sa fiancée un significatif regard.

—Dites donc, Frédéric, fit celle-ci, en désignant ses galons de laine, encore !

—Ah ! ce n'est pas ma faute ! Je suis depuis longtemps proposé pour le grade de sergent, mais... pas de place ! Tout le monde rengage.

—J'espère bien que tu ne feras pas comme tout le monde, dit Céline.

—Oh ! pour cela, non, sois sans crainte, ma chère petite sœur.

—Fi ! le vilain hypocrite, fit en riant la blonde jeune fille, on croirait que c'est moi seule qu'il veut rassurer.

—Depuis que tu ne couches plus à la salle de police, tu n'as donc pas pris goût au métier ? interrogea Sylvain moitié sérieux.

—Oh ! le méchant ! se récria Sophie en lui donnant une tape amicale.

—Allons, allons, en voiture, intervint le papa Muller. Vous aurez le temps de jaser pendant quinze jours.

—Ce sera si vite passé, fit tristement la brune Sophie.

—Oui, mais la prochaine fois, ce sera définitif, dit le soldat.

—Encore cent soixante-quinze jours !

Enfin la voiture s'ébranla de nouveau, et après une courte halte chez le père Browild, on convint que Sophie passerait ces quinze jours à la Maison-Blanche.

Quand la famille au grand complet arriva à la ferme, elle trouva servi un plantureux déjeuner.

Comme pour le retour de l'enfant prodigue on avait tué le veau gras, mis les petits plats dans les grands, suivant l'expression consacrée.

Wilhelm crut devoir venir saluer son jeune maître.

—Votre serviteur, monsieur Frédéric. Votre santé est bonne ?

Frédéric le regarda quelque temps avec hésitation.

—Merci, mon ami, fit-il sans le reconnaître.

Puis, quand il fut près de son frère :

—Dis donc, Sylvain, qu'est-ce que celui là ?

—Comment, tu ne le connais pas ? Mais il est ici depuis ton départ pour l'armée. C'est Wilhelm Chumacher, l'intendant, le factotum de papa.

—Ah ! c'est vrai ; eh bien ! il ne me revient pas ; ses paroles sonnent faux et ses allures embarrassées me déplaisent. Mais peu importe, n'est-ce pas ?

Sylvain fit un geste témoignant de son indifférence, et les deux jeunes hommes se dirigèrent vers la table où chacun prenait sa place.

Le repas fut gai, assaisonné des bons mots de chacun, et se prolongea fort avant dans l'après-midi, de sorte qu'au lieu de la promenade projetée, on s'abandonna aux charmes du *far niente* : ils avaient tant de choses à se dire, ces jeunes gens.

Pourtant une certaine gêne paralysait les langues, contenait l'expansion : la présence d'un étranger. Comment ne comprenait-il pas qu'il était de trop ?

Le père Muller en prit son parti :

— Wilhelm, dit-il, vous seriez bien aimable de faire un tour aux écuries, de vous assurer que les râteliers sont bien garnis, et la pâture également répartie.

— J'y pensais précisément, M. Muller, répondit Chumacher, et j'allais vous demander l'autorisation de quitter la salle.

La vérité, c'est qu'il rageait, s'étonnant presque, intérieurement, qu'on ne le prit pas pour confidant de toutes les joies que pouvait éprouver la famille Muller.

A peine était-il sorti :

— Il est bien encombrant, père, votre intendant, fit Frédéric impatienté.

— Et parfois insolent, complète Sylvain, au souvenir de son altercation de la veille avec le Badois.

— Heu ! fit le père Muller, c'est un garçon très intelligent et très travailleur.

— Et tout dévoué à la maison qui lui est en grande partie redevable de sa prospérité, ajouta Céline avec feu.

Les deux frères, un peu interloqués, regardèrent en même temps leur sœur, puis échangèrent un coup d'œil.

Le regard de Frédéric signifiait clairement :

— Veille au grain !

— Sois tranquille, répondait celui de l'ainé.

Sylvain pensait, à part lui, que sa sœur faisait bon marché de sa collaboration.

Céline venait de se trahir : elle avait mis trop de feu dans son compliment.

— Enfin, dit Sophie, puisqu'il a eu le bon esprit de nous débarrasser...

Elle fut interrompue par le regard courroucé de son amie.

— Parlons un peu de nous, acheva Sophie.

Alors Frédéric, à la grande satisfaction de tous, fit un tableau coloré de la vie du soldat à Paris qui présentait ce double attrait pour son auditoire : qu'il parlait de sa propre existence, c'est à dire d'un être qui leur était également cher à tous, a des titres différents, et de la grande ville, la capitale, la mystique de tous ces braves campagnards.

Comme tout le monde s'était levé tôt, qu'en outre Frédéric était très fatigué de son long trajet en chemin de fer, on parla de bonne heure de gagner le gîte.

La chambre réservée au jeune Muller, en temps ordinaire, fut occupée par Sophie et on installa au soldat un lit dans le moulin.

Le lendemain était un dimanche : Frédéric proposa aux jeunes filles une excursion à travers champs qui fut acceptée avec enthousiasme ; pendant ce temps, Sylvain mettait tout en ordre au moulin et le père Muller vaquerait à ses occupations habituelles.

A peine étaient-ils à quelque distance de la ferme folâtrant comme de jeunes et inconscients étourneaux, que Céline proposa de s'asseoir un moment sur le gazon.

— Tu es déjà fatiguée ? interrogea son frère étonné.

— Non, mais je voudrais te parler.

— Mon Dieu ! comme tu prends des airs graves. Allons, soit, asseyons-nous.

— Je ne suis pas de trop ? demanda Sophie.

— Non, lui répondit son amie, puisque tu connais déjà le sujet de l'entretien que je vais avoir avec Frédéric.

Puis, s'adressant à celui-ci :

— Tu as été bien dur, hier, pour M. Chumacher, et j'en ai bien souffert.

— Comment cela ? fit le jeune homme inquiet, je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre.

Et, en quelques mots, elle le mit au courant de la situation, lui avoua cet amour partagé, ignoré de son père et de son aîné, lui jura qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que Wilhelm, quoi qu'il pût advenir, et le supplia de consulter son père, de préparer le terrain à une explication.

Le soldat resta muet quelque temps, stupéfait de cette révélation si inattendue.

—Je ne veux pas, ma chère petite sœur, dit-il enfin, te renouveler les observations que t'a faites, me dis-tu, Mlle Sophie, quoique je sois absolument de son avis. Je ne connais pas M. Chumacher, et j'aurais mauvaise grâce à me déclarer d'ores et déjà antipathique à ce monsieur.

Tu me dis beaucoup de bien de lui, mais tu es amoureuse, et partant aveugle. Quand l'occasion s'en présentera, j'en parlerai à Sylvain, et s'il approuve tes projets nous nous en ouvrirons de concert à notre père.

Le soir, après le dîner, le soldat et sa fiancée partirent pour Lauterbourg, où l'on dansait.

Céline refusa de les accompagner.

Est-ce que Wilhelm pensait au plaisir, lui ? Non, et même il paraissait assez morose pour que le simple aspect de sa physionomie parût lui reprocher toute distraction qu'elle pourrait prendre.

De plus, elle éprouvait une secrète rancune à coudoyer cet amour sans contrainte, cette liaison sans dissimulation.

Non qu'elle fût jalouse du bonheur des deux jeunes gens ; elle était incapable d'éprouver pareil sentiment ; mais, malgré elle, s'établissait dans son esprit un parallèle dont elle roi gissait maintenant.

Profitant d'un moment où ils étaient seuls, elle glissa à Wilhelm :

—J'ai parlé à Frédéric.

—Ah ! et que dit-il ?

—Comme il ne vous connaît pas, il ne peut évidemment se faire le champion de notre amour ; mais il m'a promis d'en parler à Sylvain.

—Ah ! la belle avance ! l'interrompt Chumacher, gouailleur.

Sylvain rentrait en ce moment ; Wilhelm déclara qu'il allait se coucher et souhaita une bonne nuit à tous.

Mais au lieu de gagner sa chambre, il sortit de la ferme et prit en se promenant le chemin de Lauterbourg, qu'avaient suivi quelques heures auparavant Frédéric et sa fiancée. Quant au jeune Muller, heureux au possible, après avoir dansé toute la soirée, et avoir renouvelé connaissance avec ses camarades d'antan, il reconduisit Sophie chez son père.

Il lui avait bien offert de rentrer avec lui à la Maison Blanche, mais la jeune fille avait reculé devant les trois kilomètres à faire pédestrement.

—A demain, avait elle dit, ce sera un jeu pour moi de me rendre chez vous, mais ce soir, je suis loin d'être ingambe. Nous n'en avons pas manqué une, savez-vous ?

—A demain donc, fit le jeune homme, la quittant à regret.

Dès qu'il fut sorti de Lauterbourg, il ralentit le pas. Depuis si longtemps il était sevré de grand air, que ses poumons se dilataient agréablement, aspirant la fraîche brise du soir.

Il n'était plus guère qu'à un kilomètre de la métairie, quand il crut entendre marcher derrière lui.

Il se retourna brusquement, mais ne vit rien.

—C'est singulier, pensa-t-il, il m'avait pourtant bien semblé...

Il venait de s'engager dans un chemin creux aboutissant aux dépendances de la Maison Blanche, quand de nouveau il crut entendre le bruit de pas étouffés, il vit distinctement une ombre se profiler sur le talus escarpé du chemin.

Le jeune homme s'arrêta ; cette fois il ne s'était pas trompé, on devait le suivre :

—Qui va là ?

Alors, en quelques bonds, le brave garçon franchit l'escarpement et put scruter toute la plaine environnante. Il lui sembla bien voir, à quelques deux cents mètres, une ombre disparaissant sous les grands peupliers qui jalonnaient le lit de la Lauter, mais il n'eût pu affirmer qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

—Est-ce que j'aurais peur, se demanda-t-il souriant de la supposition, et mon imagination créerait elle des fantômes ? Les loups-garous et revenants hanteraient-ils le domaine de la Maison-Blanche ?

Puis, la conviction lui revenant qu'il avait bien vu et entendu :

—Que pouvait me vouloir ce vilain oiseau de nuit ?

Les attaques nocturnes ayant le vol pour mobile étaient chose inconue dans toute l'Alsace. C'était donc bien à sa personne qu'on en voulait, Frédéric en resta persuadé.

—Sophie aurait-elle inconsciemment encouragé quelque prétendant que gênerait mon retour ? se demanda-t-il après avoir fait les plus invraisemblables suppositions. Je lui en parlerai.

Et le jeune homme rentra au moulin sans autre incident.

S'il avait eu quelque défiance, il eût remarqué que, malgré l'heure avancée, une lumière brillait dans la chambre de Chumacher.

Le lendemain, il conta son aventure.

—J'ai supposé que j'avais quelque rival, conclut-il en riant.

Sophie elle-même éclata de rire.

—N'importe, fit le père Muller ; à l'avenir prends tes précautions ; cette rencontre à pareille heure ne me dit rien qui vaille ; quand tu iras à Lauterbourg, mets mes pistolets dans tes poches.

—Bast ! dit Frédéric, je me munirai d'une bonne trique, ce sera bien suffisant.

L'inévitable Chumacher entendit, impassible ces propos ; même il insista auprès de de son jeune maître pour qu'il suivit les conseils prudents de son père.

La semaine s'écoula sans que rien vint troubler la joie de la famille, toujours en promenades ou en visites.

S'étant trouvé seul avec son frère, Frédéric lui avait demandé :

—Dis donc, Sylvain, quel homme est-ce exactement que ce M. Chumacher ?

—Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Mon Dieu ! parce qu'on est toujours bien aise de connaître ceux qui sont investis de la confiance et honorés de l'amitié de vos proches.

—Eh bien ! c'est un Allemand.

—Je sais, je sais, mais encore... comme morale ?

—Un Allemand, te dis-je, un indéchiffable Allemand.

—C'est tout ce que tu peux m'en dire ?

—Absolument tout, à moins que tu ne tiennes à ce que j'ajoute que je ne peux pas plus sentir celui-là que tous ses compatriotes. Mais, voyons, tu me caches quelque chose, Frédéric. Quel est le but de cette inquisition ?

—J'ai promis le secret, je ne puis rien te dire ; mais tu comprendras, sous peu de temps, pourquoi je t'ai posé ces questions qui, aujourd'hui, peuvent te paraître odieuses ; permets-moi de ne rien ajouter pour le moment.

—Eh bien ! soit, j'attendrai. Tu vas à Lauterbourg demain ?

—Oui, je l'ai promis à Sophie.

—Je t'accompagnerai.

—Si c'est à cause de l'histoire de dimanche, Sylvain, que tu me fais cette proposition, je te remercie ; mais sois tranquille, je me charge de rosser d'importance le mauvais plaisant, s'il s'avisait de me barrer le chemin.

—N'importe, j'irai.

—Comme tu voudras.

* * *

Le lendemain, jour de Pâques fleuries, la famille des Muller au complet partit dès le matin pour Lauterbourg, où elle devait passer la journée chez les Browild et rendre visite à quelques amis, le père Warner entre autres, avec lequel elle avait conservé les meilleures relations, et dont elle soulageait l'infortune.

—Cette fois, chape occasion, tu me sers à merveille, pensa Wilhelm Chumacher. Lâche que je suis. Mais ose donc, misérable ! Tes scrupules font voir trop de délicatesse, comme dit leur fabuliste. Il n'est plus temps de reculer : dans cette voie, il faut aller de l'avant quand même. Et puis... la fin justifie les moyens ; ce n'est pas moi qui ai inventé cette maxime d'une morale un peu facile.

Chumacher avait changé ses batteries. Il avait tout d'abord pensé au mariage ; ensuite, par quelque moyen que ce fût, il se débarrasserait du gêneur. Le misérable était prêt à tout : un crime n'était pas pour le faire reculer. Les circonstances avaient renversé cet ordre de chose.

« Frédéric disparu, avait calculé le Badois, étant donné l'âge du père Muller, il s'occupera immédiatement de donner un maître à la Maison-Blanche. Ce maître sera tout naturellement son gendre, et il faut pour cela que ce futur gendre soit, de longue date, familiarisé avec l'administration, la direction de la métairie ; il est donc tout indi

qué. Oui, mais prends garde, Wilhelm Chumacher, il est de toute nécessité que le soupçon ne puisse planer sur toi.

— Le mari de Céline Muller ne doit pas être plus soupçonné que la femme de César. Je ne fus qu'un sot, dimanche ; non seulement le courage m'a manqué, mais je ne dois pas me placer en face de ma victime, le hasard doit tout faire, il doit être seul coupable ; qu'il meure à la suite d'un accident, soit, mais un crime, allons donc, ce serait maladroit."

Après déjeuner, il s'assura que chacun dormait, profitant du répit dominical, ou se disposait à gagner la ville.

— Allons, se dit-il, le moment est venu de franchir le Rubicon ; nous nagerons ensuite en plein Pactole, ajouta-t-il avec un rire satanique.

Il sortit de la ferme et scruta minutieusement les environs. Ne voyant ni n'entendant rien, il s'approcha de la Lauter, qu'il sonda du regard ; puis, attachant une pierre à l'extrémité d'une corde qu'il tira de sa poche, il la lança à l'eau et la laissa glisser au fond. Après l'avoir retirée et attentivement examinée :

— Trois bons mètres d'eau, dit-il, c'est bien suffisant !

Alors il alla droit à la passerelle reliant la terre ferme au moulin et la passa rapidement en revue.

Le mécanisme en était des plus simples :

La passerelle mobile reposait sur deux portants jouant par un système de charnières, autour d'un énorme poteau fixé au bord de la rive, où elle était solidement cadencée, et les douze pieds d'eau qui séparaient alors le moulin de la terre constituaient la meilleure sauvegarde qu'il fût possible d'imaginer.

Mais, depuis huit jours que Frédéric couchait au moulin, la passerelle était accotée à la lourde construction de façon permanente.

Des traverses étaient vissées dans les portants, et des planches étaient simplement posées sur ces traverses.

C'était primitif, mais suffisant.

Wilhelm analysa cette construction d'un coup d'œil connaisseur et revint à la ferme.

Là, il se munit de quelques outils, un énorme tournevis, un ciseau à froid et un marteau, et retourna à la passerelle, dont il attaqua aussitôt une traverse. Peu à peu, les grosses vis sortirent de leur alvéole. Le Badois se garda bien de les extraire complètement, mais s'arrangea de façon que la traverse ne reposât plus que sur l'extrémité des vis.

Puis, par une pesée des mains qui fit fléchir le bois, il s'assura que le poids d'un homme le ferait aisément céder.

A genoux, suant à grosses gouttes, le misérable osait à peine se relever :

— Si l'on me voyait ! se dit-il tremblant.

Et, tout frissonnant, il regagna la rive en rampant sur les mains et les genoux.

— Maintenant, Ferragus-Chumacher, à la grâce du diable !

Et, après un regard circulaire jeté sur la plaine muette, il gagna sa chambre avec précaution et ne la quitta que lorsqu'il fut certain d'être vu par quelqu'un.

En effet, la cuisinière traversait en ce moment la cour.

— Vous avez donc bien dormi, M. Wilhelm ? fit-elle en le voyant s'étirer et bâiller comme un homme qui a longuement reposé et vient de s'éveiller.

— Mais oui, ma bonne Catherine, depuis midi je n'ai fait qu'un somme.

Et il rentra à la salle commune où il resta à lire jusqu'au dîner.

Ces précautions lui constituaient, pensait-il, un alibi suffisant.

Vers dix heures, les maîtres rentrèrent, sauf Frédéric, l'enragé danseur.

— Rien de nouveau, Wilhelm ? interrogea le père Muller.

— Absolument rien monsieur, répondit celui-ci avec un calme parfait.

— Bien, vous pouvez aller vous reposer si bon vous semble.

— Oh ! répartit Wilhelm en se levant, je ne suis pas trop pressé, j'ai dormi toute la journée.

Pourtant, jugeant que sa présence était pour le moins inutile, il gagna sa chambre, ouvrit la fenêtre donnant sur la rivière, s'assit dans l'embrasure et attendit.

Son attente fut longue et pénible : une sueur froide perlait à son front livide, tandis que ses oreilles bourdonnaient étrangement.

Enfin, vers minuit et demi, il lui sembla entendre le bruit d'une conversation dans

le lointain ; peu à peu, les voix se rapprochèrent, et il put distinguer le timbre clair de Frédéric alternant avec les éclats frais et argentins de sa fiancée.

Refermant doucement la fenêtre, il en écarta les rideaux, et ses yeux se fixèrent obstinément sur la passerelle, cherchant à percer l'obscurité et à suivre, dans tous ses détails, le drame qu'il avait si machiavéliquement préparé et dont le dénouement ne pouvait longtemps se faire attendre...

*
* *
*

C'était bien, en effet, Frédéric Muller et Sophie Browild.

Après avoir joyeusement diné avec leurs deux familles réunies, les jeunes gens partirent, devisant gaiement jusqu'à la ferme. A leur approche, le terre-neuve vigilant fit entendre quelques appels que Frédéric fit cesser d'un mot.

—Allons, tais toi, Porthos, tu ne reconnais donc plus les amis ?

Le jeune homme accompagna sa fiancée jusqu'à l'escalier conduisant à sa chambre.

—Bonne nuit ! fit-il en la quittant.

—Bonsoir, beau chevalier ! repartit la rieuse jeune fille ; regagnez votre château fort.

Comme s'il eût eu la prescience du piège tendu, le terre-neuve tenta de s'opposer à la sortie de son maître.

Croyant qu'il réclamait quelque caresse, le jeune homme le flatta, puis, énervé de l'insistance du chien à lui barrer le chemin et de ses plaintifs aboiements, il le repoussa brutalement.

—Allons ! va te coucher, insipide Cerbère ; mais qu'est-ce qu'il a donc ! ajouta-t-il, on croirait qu'il veut me dévorer.

Malmené, le chien regagna sa niche en grognant, en *hurlant à la mort*.

La porte refermée, Frédéric Muller se dirigea vers le moulin, en sifflant gaiement la marche de son régiment.

Dans le ciel couraient de gros nuages noirs, masquant la lune qui mettait une frange d'or vif à leurs contours hachés bizarrement.

Un grand calme, en lequel se percevait distinctement le vol lourd de quelques oiseaux nocturnes, entourait toutes choses.

Avant de s'engager sur la passerelle, le soldat regarda quelque temps rouler la Lauter, ne se doutant guère que, dans l'embrasure d'une fenêtre noyée dans l'ombre épaisse, deux yeux attentifs guettaient tous ses mouvements.

Enfin, il avança sur le léger pont volant...

Un cri strident déchira le profond silence de la nuit, suivi du bruit sourd d'un corps tombant à l'eau ; quelques rides à la surface, un mince bouillonnement, puis la petite rivière reprit son impassible tranquillité, son incessant et doux murmure...

...Dans la nuit calme, le cri d'alarme avait retenti comme un appel de clairon.

Sophie Browild, avant de se mettre au lit, eut l'idée de jeter par la fenêtre un dernier bonsoir à son bien-aimé. Elle le vit s'engager sur le pont et disparaître soudain comme si une trappe se fût ouverte sous ses pas, pendant qu'un cri terrible arrivait jusqu'à elle.

—Au secours ! au secours ! cria-t-elle, en jetant un vêtement sur ses épaules.

En un clin d'œil tout le monde fut sur pied.

—Que se passe-t-il donc ? fit Sylvain apparaissant le premier, à peine vêtu, une énorme trique à la main.

—Votre frère... Frédéric... vient de tomber dans la Lauter... devant le moulin...

Sylvain n'en entendit pas davantage, et, bondissant comme un fauve, s'élança dans la direction indiquée.

Wilhelm apparut à son tour : mais au lieu de se vêtir comme tout le monde, il avait prestement jeté son veston et son gilet sur une chaise, quitté ses chaussures et passé une chemise de nuit.

Le père Muller, sa fille et tout le personnel de la ferme et du moulin accouraient en même temps.

—J'ai entendu un cri du côté de la plaine...

—Vous avez bien mal entendu, M. Chumacher, l'interrompit Sophie en entraînant tout le monde, ce cri partait du moulin.

—Frédéric ! mon pauvre Frédéric ! crièrent en éclatant en larmes le père Muller et sa fille.

Ils étaient encore à cinquante pas du moulin quand ils virent un homme, au bord de la rivière, joindre les mains au dessus de sa tête et plonger hardiment dans le gouffre homicide.

—Sylvain !.. Sylvain !... Sylvain !... cria le père Muller ; mon Dieu ! s'il allait y rester !..

Mais le brave garçon avait déjà disparu, et, quand tout le monde éploré arriva sur les rives de la petite rivière, on put le voir, nageant d'une main, soutenant de l'autre une masse inerte, faire de vigoureux efforts pour gagner le bord.

D'un bond, le père Muller se trouva dans la petite barque toujours amarrée en cet endroit et, en quelques coups d'aviron, rejoignit son fils qu'il aida à se hisser dans l'esquif avec son précieux fardeau.

—Vite du feu ! s'écria Sylvain avant même d'aborder.

Dix personnes coururent à la ferme pendant que la barque accostait.

Chargeant son frère sur ses robustes épaules, Sylvain s'élança vers la Maison-Blanche.

Un grand feu de brindilles pétillait déjà dans lâtre.

Le corps inerte de Frédéric fut approché de la flamme et vigoureusement frictionné avec des couvertures de laine chauffées.

Avec ce dévouement qui formait le fond de son caractère, le courageux Sylvain ne prit même pas le temps d'échanger contre des vêtements secs les siens ruisselants d'eau, et prodigua ses soins à son frère avec une telle ardeur que bientôt, et peu à peu, le sang circula sous l'épiderme.

—Il vit ! s'écria joyeusement le père Muller, qui tâtait anxieusement le pouls.

Un cri rauque et à demi étouffé lui répondit.

Mais celui qui l'avait poussé corrigea aussitôt le désastreux effet produit.

—Ah ! fit Chumacher avec pitié, pauvre M. Frédéric, comme j'ai eu peur pour lui !

—Merci, mon ami, fit le père Muller en essuyant une larme d'attendrissement.

Après une demi-heure de bons soins, les couleurs reparurent, chassant la livide pâleur qui couvrait les traits de Frédéric, et le jeune homme ouvrit les yeux.

—Mon pauvre enfant, fit son père en l'embrassant, comment te trouves-tu ?

—Mais, bien, père, fit difficilement le soldat ; que diable m'est-il donc arrivé ?

Et ses yeux hagards interrogeaient, stupides, tous ceux qui l'environnaient.

Puis, la mémoire lui revenant :

—Ah ! oui... je me souviens maintenant... la passerelle... la Lauter...

Céline tenait sur son bras la tête de son frère qu'elle baignait d'abondantes larmes.

Quant à Sophie, blême et frémissante, elle attendait anxieusement que son fiancé reprit ses sens, l'œil sec, mais l'angoisse au cœur.

Enfin, le jeune homme, qui n'avait subi qu'un commencement d'asphyxie, fut couché dans un lit moelleux et chaudement couvert. Sylvain déclara qu'il passerait la nuit auprès de son frère ; malgré toutes les supplications, le brave garçon refusa de céder cette place à qui que ce fût et n'accepta même aucune assistance.

Ses soins ne furent pas longtemps utiles, du reste, car, le lendemain même, Frédéric fut sur pied ; de cette chute qui devait être mortelle, il ne lui restait qu'un léger malaise.

Toute la famille se rendit à la passerelle, cause présumée de l'accident ; comment avait-elle pu s'effondrer sous le poids d'un homme, alors que de grosses charges n'avaient pu la faire fléchir

Après un examen sommaire, Sylvain déclara qu'il n'y comprenait rien.

—Le bois était bien un peu vermoulu, dit-il, mais pas au point de s'arracher des vis sous une pression insignifiante.

—Enfin, dit le père Muller, il faut croire qu'il en était ainsi.

—C'est inexplicable, ajouta Sylvain.

—Dès aujourd'hui, le forgeron y passera ; plus de bois, déclara le père.

Sylvain, qui allait s'éloigner, revint sur ses pas et examina de nouveau.

—Ah ! ah ! fit-il soudain.

Et achevant de détacher une des vis, il la présenta à son père.

—Eh bien, quoi ? fit le vieux métayer qui ne comprenait pas.

—Examinez la rainure de la vis, père.

Tout le monde se rapprocha ; la vis présentait une tête demi sphérique couverte de rouille ; mais la rainure brillait, mise à vif par le ciseau ou le tourne-vis.

—Tiens, tiens ! fit le vieillard, voilà qui est singulier !

Les autres vis présentaient la même particularité.

—Et tu conclus ? demanda Frédéric à son frère.

—Oh ! ce que vous avez déjà pensé tous, fit simplement l'aîné ; que tu as été victime d'un crime, d'un accident préparé et voulu.

Personne ne fit d'objection ; la déduction était irréfutable.

Chacun se livra aux conjectures les plus invraisemblables, mais nul ne toucha juste.

Ces natures droites et généreuses se refusaient à débrouiller cet écheveau, à remonter le courant de perfidies et d'infâmes calculs qu'avait dû descendre le misérable auteur de l'attentat.

Seul peut-être, Chumacher ne fut pas soupçonné.

“Cherche à qui le crime profite”, dit la logique du juge.

A qui le crime pouvait profiter ? Nul ne le devina.

Pour leurs conscience, simples en leur droiture, l'éducation était insoluble, elle fourmillait d'inconnus, des inconnus qui s'appellent trahison, ambition, cynisme et lâcheté.

Le père Muller et son aîné pensèrent qu'avant son départ pour l'armée, Frédéric avait pu offenser gravement quelque serviteur qui se vengeait ; le jeune homme se demanda à nouveau s'il n'avait pas quelque rival inconnu ; les deux jeunes filles se perdirent en de folles suppositions.

Chumacher, consulté, se rangea de l'avis du père Muller !...

Pourtant, par acquit de conscience, Sylvain s'enquit adroitement de l'emploi que Wilhelm avait fait de son temps pendant la précédente journée ; mais les précautions prises par l'Allemand déroutèrent ce qui n'était chez le fils Muller qu'un soupçon vague et sans fondement. Peut être le meunier fût il arrivé à un autre résultat s'il avait consulté les sentiments intimes de ses subordonnés.

CHAPITRE IV

INQUIÉTUDES

Jamais un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes,
N'a garanti le lendemain.

Quand il fut bien convaincu qu'il avait miraculeusement échappé à une tentative criminelle, Frédéric s'en montra plus affecté qu'il n'eût voulu le paraître.

L'idée qu'un rival seul avait pu attenter à sa vie prit chez lui de la consistance ; ce qui n'était qu'un vague soupçon devint une absolue conviction.

Si l'amour rend aveugle, la jalousie, qui est bien parfois une manifestation de l'amour, fait voir les choses au microscope.

“ Oh ! j'en aurai le cœur net ! se dit le pauvre garçon, que le doute mordait cruellement au cœur. Les absents ont tort ! et je me suis absenté pendant six années. J'ai évidemment eu tort. Servir la patrie ! Qu'est-ce que cela peut bien faire à une femme, que vous serviez la patrie, même alors que les serments échangés vous permettent d'espérer qu'elle attendra.

Mais Frédéric ne pouvait rester sous l'impression de ces douloureuses pensées ; une explication lui parut nécessaire et il résolut de l'avoir sans retard.

—Il est une qualité que je ne puis refuser à Sophie, se dit il, la franchise. Il faut qu'elle m'ouvre son cœur, que je sache ce que je dois craindre ou espérer.

Pour se livrer à l'aïse à ses amères réflexions, le jeune homme était sorti de la Maison-Blanche et était allé s'asseoir sous la charmille de tilleuls aboutissant à la grande porte de la ferme

—Tiens, mais, j'y pense, fit-il en reprenant le chemin de la métairie, je possède une pierre de touche infaillible : la question de mon rengagement.

Dès qu'elle le vit rentrer, Sophie, qui aidait Céline aux soins de la maison, vint à sa rencontre, et lui sauta joyeusement au cou :

- Eh bien ? dit-elle, comment va notre cher malade ?
- Oh ! je suis absolument remis et en aussi bonne santé que vous paraissez l'être.
- Comme vous avez l'air triste ! Qu'avez-vous donc, Frédéric ?
- Rien... vous vous trompez, fit-il embarrassé, je n'ai rien.
- C'est à-dire que vous essayez de me tromper. Voyons, dites moi ce qui peut bien vous chagriner. Ne dois-je pas m'accoutumer à partager vos peines ?
- Voilà une bonne parole ; je vous remercie, Sophie, j'en avais besoin. La jeune fille le regarda, inquiète.
- Vous voyez bien, Frédéric, vous me cachez quelque chose ; c'est mal. Ils étaient sortis maintenant et pouvaient parler librement.
- Non, non, fit enfin le jeune homme, je vais tout vous dire. Tenez, tout à l'heure, je m'étais assis là et je réfléchissais. Vous savez que je vais être incessamment nommé sergent ?
- Je le sais, fit froidement Sophie ; où voulez-vous en venir ?
- A ceci. La vie du régiment est très supportable pour les sous-officiers et le rengagement ne va pas sans de nombreux avantages.
- Continuez, dit la jeune fille, qui craignait de comprendre.
- Dans ces conditions, reprit Frédéric, je me demandais si je ne ferais pas bien... Il hésita, mais sa fiancée reprit très crânement :
- De rengager, n'est-ce pas ?
- Le jeune homme fit de la tête un signe affirmatif.
- Vous conviendrez, n'est-ce pas, Sophie, que ma présence ici est pour le moins inutile, peut-être même serait-elle importune.
- Une vive douleur poigna le cœur de la jeune fille ; mais puisque Frédéric ne mettait pas dans la balance leur amour réciproque, il ne lui appartenait pas d'en parler. Aussi, surmontant sa souffrance, ce fut d'une voix calme que la fière Sophie ajouta :
- Mieux que qui que ce soit, Frédéric, vous devez savoir où est votre avenir, où vous trouverez le bonheur. Vous êtes seul juge, je n'ai pas à vous conseiller.
- Le jeune homme lui quitta brusquement le bras, et c'est d'une voix courroucée :
- Sophie ! s'écria-t-il, vous venez de justifier tous mes soupçons ?
- Quels soupçons, s'il vous plaît ? Allons, de grâce, ne prenez pas ces airs tragiques et expliquez-vous.
- Vous me raillez, je crois. En vérité, cela me manquait.
- Je vous en supplie, Frédéric, reprenez votre sang froid. De quoi m'accusez-vous ?
- Je n'accuse pas, je constate que mon rengagement vous laisserait parfaitement indifférente.
- Ai-je dit cela ? Je me demande ce qui peut vous autoriser à me prêter ce sentiment.
- Vous n'avez pas protesté, cela suffit. De là à conclure que vous aviez des visées autres, il n'y avait pas loin, n'est-ce ! Et alors... ma chute dans la Lauter s'expliquait...
- Oh ! Frédéric, vous avez joué une comédie indigne de vous, protesta la brune jeune fille en fondant en larmes ; comment ! c'est là où vous vouliez en venir en agitant cette question de votre rengagement ? Croyiez-vous donc que je vous rappellerais nos serments et notre amour alors que vous en faisiez si bon marché ? Mais je ne veux pas essayer de me disculper ; ma présence ici suffirait, il me semble, à détruire vos soupçons.
- C'était vrai, mais il n'avait pas pensé à cela.
- Si je me suis trompé, fit Frédéric après un silence coupé par les sanglots de sa fiancée, je me le reprocherai toute ma vie, et je vous demande humblement pardon.
- Dieu m'est témoin, ma chère bien aimée, que pour vous je donnerais mon sang goutte à goutte. Oubliez mes dernières paroles, je vous en supplie ; je veux vous croire, je veux espérer, je veux vivre pour vous seule et pour notre mutuel bonheur.
- Ce passager nuage fut vite dissipé ; les serments d'éternel amour furent renouvelés e., la main dans la main, ils rentrèrent dans la Maison-Blanche.
- Allons ! les tourtereaux, fit le père Muller en les apercevant, vous vous attardez à roucouler, et tout le monde est déjà à table ; on n'attend que vous.
- A peine s'étaient-ils assis qu'un facteur entra, porteur d'un télégramme.
- Monsieur Frédéric Muller ? demanda-t-il, son képi à la main.

—C'est moi, fit le soldat en se levant et prenant le pli.

La dépêche ne contenait que ces quelques mots que le jeune homme lut à voix haute :

“ Ordre au caporal Frédéric Muller de rejoindre son corps dans le plus bref délai.
“ *Le Colonel, etc.*”

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le père Muller, subitement assombri, tu as encore quelques jours de permission.

—Oui ; mais, comme vous voyez, on m'interdit d'en profiter.

—Alors, vous partirez demain ? interrogea anxieusement Sophie.

—Non pas ! riposta vivement le jeune homme.

—Ah ! à la bonne heure ; après demain ?...

—Je pars ce soir, interrompit froidement Frédéric. Si on me rappelle, c'est qu'on juge que ma présence doit être utile ; je ne dois pas différer mon départ.

—Tu as raison, fit simplement Sylvain.

—Mais encore, dit à son tour Céline, aurait-on dû donner les raisons de ce brusque rappel.

—Frédéric est soldat, il n'a pas à discuter les ordres qu'il reçoit de ses chefs.

Sylvain était le devoir personnifié ; son appréciation ainsi donnée, personne ne fit plus d'objection.

...Le soir même, à minuit, le caporal Frédéric Muller prenait le train qui le ramenait à Paris, laissant les siens sous le coup de vagues inquiétudes

—Est ce que ça chaufferait ? se demandait-il en se laissant aller à la somnolence que berçaient un peu rudement les tressauts du wagon et les monstrueux ronflements de la locomotive.

Le lendemain, dans l'après-midi, il arpentait l'asphalte parisien, dévalait le boulevard Magenta, qui lui sembla plus animé que de coutume, et se présentait au Prince-Eugène, où était casernée une partie du régiment auquel il appartenait.

Il y avait aussi, dans la caserne, il crut remarquer une agitation extraordinaire.

Dans la grande cour nue, des groupes d'officiers se promenaient, discutant.

—Ah ! ça, qu'y a-t-il donc ? se demandait-il en grimpant l'escalier de sa compagnie.

Pour se faire porter *rentrant*, il frappa à la porte du bureau du sergent-major.

—Ah ! ah ! vous voilà déjà, caporal Muller ; vous avez bien fait de vous hâter, mon garçon, il va y avoir du *chambard*, paraît-il.

Ne voulant pas questionner son supérieur, il rentra dans sa chambre, et fut étonné de voir ses camarades les bras nus jusqu'aux coudes, astiquant furtivement les outils et ustensiles de campagne.

—Tiens, v'là le caporal ! fit le premier qui l'aperçut.

—Comment va ? questionnèrent tous les hommes en lui tendant la main.

—Déjà ! le permissionnaire, fit son camarade de lit. As-tu au moins apporté le litre traditionnel ?

—Naturellement, dit Frédéric qui, après avoir distribué nombre de poignées de mains, tira de sa musette un litre de Kirsh

—Allons, les quarts de l'escouade à la parade, cria un ancien, et numérotez-vous par la gauche.

—Y manque personne à l'appel, fit celui qui versait après avoir compté les gobelets.

—A la quatrième du quatre !

—A vos rangs ! fixe ! cria une voix.

Le chef de bataillon traversait la chambre. Les hommes se levèrent, tête nue, les mains dans le rang.

L'officier supérieur jeta un coup d'œil sur les buveurs.

—Repos ! commanda-t-il. Buvez à la France, mes enfants, et à vos futurs succès !...

* * *

Silencieuse, muette, la famille Muller était resté clouée sur le quai d'embarquement, regardant s'éloigner le train qui emportait le soldat.

Quand les deux lanternes rouges, hachant la brume épaisse de leurs raies de feu, comme les yeux scintillants d'un fauve monstre, disparurent dans le lointain d'une courbe, un soupir s'échappa des poitrines oppressées.

Sophie et Céline pleuraient.

—En voiture ! dit enfin le père Muller ; rentres-tu avec nous, petite ? demanda-t-il à Sophie.

—Non, papa Muller ; la Maison-Blanche me paraît trop vide, trop triste... sans lui. Je vous demande pardon, ajouta-t-elle en s'adressant à tous, je suis bien égoïste.

—Pourquoi es-tu si triste ? lui demanda Céline, dès qu'il furent installés dans la carriole. Frédéric ne doit-il pas revenir prochainement et pour toujours ? Ne vous marierez-vous pas ? Enfin n'avez-vous pas passé une dizaine de jours ensemble, vous aimant sans contrainte et vous le disant ? Ah ! crois-moi ! Sophie, ils sont heureux ceux qui aiment, se savent aimés et peuvent proclamer leur amour réciproque à la face de tous sans avoir à en rougir ?

—Pauvre petite sœur ! c'est vrai, j'oubliais combien tu es malheureuse. Mon bonheur serait en effet sans mélange sans ce brusque départ, si aujourd'hui même nous n'avions eu Frédéric et moi, une petite scène causée par un malentendu.

J'ai dissipé le malentendu, mais j'aurais voulu rassurer Frédéric plus complètement, qu'il partit joyeux et plein d'espoir, je crains qu'il n'ait pour voyager de mauvais compagnons : la tristesse et le doute.

—Si tu crains qu'il n'ait emporté au cœur quelque blessure, que ne lui écris-tu ?

—Ainsi ferai-je, dit Sophie en se levant et embrassant toute la famille Muller, car la voiture venait de s'arrêter devant sa porte.

Quand elle fut rentrée et que le cheval eut repris son allure :

—Eh bien ! Sylvain, fit le père Muller, qu'est ce que tu penses de la dépêche ?

—Mon Dieu ! père, c'est précisément la question que j'allais vous poser. Je me perds en conjectures. Peut-être, là bas, craignent ils du bruit, quelque émeute. Je reviendrai dimanche à Lauterbourg ; sans doute y apprendrai je quelque chose.

Jusqu'à la Maison-Blanche personne ne dit plus mot.

Les hommes réfléchissaient, se demandant quel événement avait pu motiver ce brusque rappel. Quand à Céline qui, depuis l'arrivée de son frère, n'avait pu s'entretenir avec Wilhelm, sa résolution était prise. Elle avait vu de trop près les douces joies de l'amour partagé et approuvé par tous ; elles les avait comparées à ses satisfactions secrètes, clandestines ; elle avait eu la nette perception de ce qui peut être et de ce qui ne doit pas être.

Aussi, quand le samedi suivant, elle se trouva seule avec Chumacher :

—Wilhelm, lui dit elle, j'aurais à vous parler longuement peut-être. Demain, comme chaque dimanche, je ferai sur les rives de la Lauter ma promenade accoutumée.

—Je vous y verrai, répondit simplement Wilhelm, non sans une certaine froideur.

Si la gracile Alsacienne eût pu avoir l'intuition des terribles événements qui se préparaient, de la grave partie qui allait se jouer, sans doute elle n'eût pas choisi ce moment pour parler hyménée.

Bientôt, comme autrefois sur les cimes gauloises s'allumaient des feux d'appel aux armes, un cri terrible, plein d'espoir et de menace, allait partir de la capitale et gagner la province comme une traînée de poudre :

Point de quartier ! morbleu ! la guerre est déclarée...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

L'INVASION

CHAPITRE PREMIER

LES FIANCÉS

L'amour est un beau champ, toujours semé de fleurs,
Mais qu'éternellement on arrose de pleurs.
GILBERT.

Ce fut par une superbe matinée de mai, une de ces matinées printanières où le soleil semble impatient de jaillir de l'Orient pour lécher sur les prés les larges traînées blanches laissées par la nocturne bise en ses dernières convulsions, que les deux jeunes gens se trouvèrent presque en même temps sur les bords de la Lauter, et, dans un silence qui témoignait de leur naturel embarras, se mirent à cheminer lentement et côte à côte, suivant les sinuosités de la petite rivière.

Emerveillée par l'incomparable panorama qui se déroulait sous ses yeux, hésitant visiblement à aborder un sujet pénible, la jeune fille s'abandonnait entièrement à son admiration, s'arrêtait de temps à autre et laissait échapper quelque exclamation que ne semblait goûter que médiocrement son compagnon, le placide Wilhelm.

Celui-ci présentait-il le sujet de l'explication, de l'entretien qu'avait réclamé sa fiancée et ce sujet lui était-il désagréable ? On eût pu le croire tant il mettait peu de hâte à questionner. Toute la nuit il y avait pensé. Que pouvait-elle lui vouloir de si pressant ? Pendant une quinzaine de jours, elle l'avait beaucoup négligé, comme tenu à l'écart. Eprouvait-elle le besoin de se justifier, de se faire pardonner et d'entendre les chaleureuses protestations d'amour qu'il avait coutume de lui prodiguer ?

Mais non, il y avait certainement autre chose que révélait la mystérieuse gravité de la jeune fille, et c'était cette autre chose qu'il appréhendait, craignant que ces quinze jours passés loin de lui et dans une intimité de chaque instant avec son frère et son amie Sophie ne lui eussent fait tort dans l'esprit de Céline, car il soupçonnait particulièrement la fiancée de Frédéric de ne nourrir à son endroit, à lui Chumacher, que des sentiments peu tendres.

La blonde Alsacienne oserait-elle le soupçonner d'un crime, presque d'un fratricide ?

Allons donc ! elle serait la dernière à lui faire cette injure, et nul n'y avait songé.

Quand enfin, par delà le Rhin aux eaux vertes, le soleil bondit dans l'espace, et, comme un fauve à la flamboyante crinière se secouant à son réveil, inonda la vallée de ses rayons obliques, la jeune fille ne put retenir ce cri :

— Que c'est beau ! Ne trouvez-vous pas, Wilhelm ? ajouta-t-elle, remarquant la parfaite indifférence de son compagnon.

— Je trouve que vous avez l'admiration facile, ma chère Céline ; serait-ce pour me faire admirer le soleil que vous avez exigé ce rendez-vous matinal ?

La jeune fille sentit l'ironie et, piquée :

— Le spectacle vaudrait bien le dérangement, je suppose ; mais, rassurez-vous ; je vous connais des goûts trop prosaïques...

— Vous êtes sévère pour vous-même, interrompit le jeune homme en esquissant un sourire, car vous n'ignorez pas mon goût pour votre personne. Et si je ne partage pas vos poétiques enthousiasmes, c'est que je réserve toute mon admiration pour un autre sujet.

Et, ce disant, il adressait à la blonde Alsacienne un significatif regard.

— Vous le dites, fit celle-ci incrédule.

— Et je ne demande qu'à le prouver. Comment donc vous convaincre que mes lèvres ne sauraient mentir et que je suis à vous corps et âme ?

— Mon Dieu ! il me semble que je devrais être convaincue tout naturellement et sans effort, non plus de votre côté que du mien. Depuis si longtemps nous nous connaissons !

— Est-ce un reproche, chère Céline, ou l'expression d'un regret ?

—Ni l'un ni l'autre, mon ami. Je voulais seulement dire que, depuis quatre ans que, pour ainsi dire, nous vivons la même vie, respirons le même air ; depuis si longtemps que vous me répétez chaque jour que vous m'aimez à en perdre la raison, et que la vie, sans moi, vous deviendrait insupportable, je n'ai jamais senti cet élan, cette chaleur qui persuadent, cette franchise simple et sans phrase qui met le cœur à nu.

—S'il en est ainsi, chère Céline, fit froidement Wilhelm. c'est que...

Il hésita, non que le mensonge lui répugnât, mais craignant que l'argument ne lui fût retourné.

—Eh bien ! achevez. C'est que...

—C'est que vous ne m'aimez pas.

—Oh ! vous savez bien le contraire, répartit-elle sur un ton d'affectueux reproche. Quand la première fois vous me fîtes l'aveu de ce violent amour que vous prétendez ressentir pour moi...

—Oh ! méchante, interrompit-il.

—Vous ai-je caché que j'y répondais ? Ai-je hésité à vous ouvrir mon cœur ? J'ai eu tort, paraît-il. On m'a affirmé, depuis, que j'eusse dû refouler ces sentiments au plus profond de mon être et n'en rien laisser paraître.

—Oh ! comme je reconnais bien là les conseils de votre chère amie de Lauterbourg, Mlle Sophie Browild, qui devrait bien commencer par se surveiller elle-même.

—Je sais que vous ne l'aimez guère et n'en voudrais point entendre dire du mal ; n'en parlons donc pas.

—Soit, j'aime mieux cela.

—Vous m'aviez fait oublier le but de cet entretien ; il me faut y revenir, au risque de confirmer, d'affermir l'opinion que vous émettiez tout à l'heure à propos de mes sentiments à votre égard

—Vous m'effrayez ma chère bien aimée.

—Vous avez absolument tort, comme vous l'allez voir. Je voulais simplement vous dire que cet entretien sera le dernier. Entendons-nous, fit-elle en remarquant la pâleur qui, subitement, couvrit le visage de Wilhelm. Nous nous verrons encore, et de nombreuses fois j'espère, mais jamais en cachette de mon père et de mon frère. En un mot, je veux que, sans tarder, vous instruisiez mon père de nos desseins.

Une vive contrariété se peignit sur les traits du Badois.

—Voulez-vous que nous nous asseyions là, tout près de cette Lauter que vous aimez tant ? fit-il gravement ; nous serions mieux pour causer.

—Comme il vous plaira, mon ami, dit elle enjouée.

Et, sans hésitation, la jeune fille s'assit au bord de la rivière, sur un petit tertre couvert d'un frais et dru gazon, dans lequel le soleil faisait miroiter les perles d'argent d'une fine rosée.

Wilhelm prit place à ses côtés et la contempla quelque temps sans mot dire.

Ah ! c'est que c'était une bien jolie fille que Céline Muller et son coquet costume d'Alsacienne endimanchée ne contribuait pas peu à rehausser les charmes que la nature lui avait prodigués !

De son corselet de velours noir, charmant contraste de sa peau blanche et satinée, émergeait la fine chemise de batiste, que soulevait régulièrement la poitrine, soigneusement dissimulée, mais qui, suivant les promesses de la gorge nue, devait avoir du marbre et la blancheur et la fermeté.

Des courtes manches de la chemisette, le bras sortait, rond et potelé, montrant de fines attaches et une irréprochable main aux doigts fuselés.

La jupe courte laissait voir un pied que n'eût pas désavoué Cendrillon, de féerique mémoire.

Voilà ce qu'eût tout d'abord remarqué l'artiste.

Mais ce qui surtout provoquait l'admiration des profanes, ce que savourait en ce moment Wilhelm, c'était le charme intense, l'ineffable grâce que reflétait sa physionomie, naïve et fine tout à la fois, tour à tour mutine et réfléchi ; c'était la rectitude des lignes de ce visage un peu pâle, qu'éclairaient deux yeux d'un noir velouté, frangés de longs cils soyeux ; c'était une luxuriante chevelure tombant en cascades d'or sur les épaules, pendant que les quelques mèches folles frissonnaient sur le front lacté.

Le nez droit, aux ailes mobiles, la bouche petite et spirituelle, laissant voir dans un sourire une double rangée de dents mignonnes comme celles d'un enfant, et transpa-

rentes tant elles étaient blanches, complétaient ce parfait et harmonieux ensemble, et faisaient de Céline Muller la plus adorable créature que pût chanter un poète et concevoir un peintre.

Que de fois Wilhelm lui avait détaillé les enchantements de sa personne, en des compliments sincères peut-être, mais où n'ardait pas, comme elle le disait elle-même, cette flamme communicative, cette intensité d'expression sans lesquelles tout compliment semble une banalité.

Était ce tempérament, où cet amour n'était-il qu'un froid et égoïste calcul ? Nul n'eut pu le dire, et moins que tout autre la jeune Céline Muller, pour cette double raison qu'elle était amoureuse et ignorait le cœur humain en général.

C'était, au demeurant, un assez joli cavalier que Wilhelm Chumacher, et presque digne, physiquement, de l'amour qu'il inspirait.

Sa physionomie avait bien quelque chose de cette fadeur inhérente aux blonds, fadeur qu'accentuait le vague de ses yeux bleus, mais que rachetait la correction de ses traits, un peu efféminés malgré la moustache blonde retroussée en éventail.

Et qui l'eût vu dans cette tenue du dimanche, la taille cambrée bien prise dans un veston de bonne coupe, se fût certainement demandé pourquoi ce gentleman compagnard s'était adonné aux rudes labeurs de la terre, pour lesquelles ne semblaient guère faites ses mains blanches et soignées ; à la suite de quels revers ce bellâtre faisait un métier qui réclame des épaules larges et trapues, des mains calleuses, à la poigne solide...

* * *

Pendant que le jeune homme se livrait à sa muette contemplation, Céline se recueillait, cherchait comment elle aborderait le grave sujet qui, croyait-elle, réclamait une prompte solution.

A ses pieds coulait la petite rivière, dont l'incessant et doux murmure parlait à son cœur de romantique, tant elle avait souvent

Dans le langage humain traduit ses vagues sons.

Les frais effluves que dégageait l'eau claire, baignant délicieusement son visage, le coloraient d'un incarnat inaccoutumé et qui lui seyait à ravir.

Dans les vertes cimes des fiers peupliers italiens qui jalonnaient le cours de la petite rivière, le soleil se jouait capricieusement, couronnant leurs frondaisons d'émeraude d'un rutillement de chrysolithes, cependant que leur feuillage, frissonnant sous la caresse de la brise, joignant sa mélodie mélancolique aux vagissements du ruisseau, à la symphonie que chante la nature à son réveil, indéfinissable et suave harmonie qu'adresse au ciel la terre reconnaissante.

— Eh bien ! Wilhelm ? fit entendre la jeune fille.

— Je vous écoute, ma chère amie, et ne voulait pas troubler vos méditations.

— Je vous demande pardon, je vous avais un peu oublié, mon ami.

— Pour cette fois, je n'ai pas à vous pardonner, car j'ai presque partagé votre extase. Tout convie au bonheur, ce matin. Et si je ne craignais de passer à vos yeux pour un adulateur voulant flatter une manie, je serais lyrique ; j'ajouterais qu'après ces froides et grises journées d'hiver, ce réjouissant soleil fait couler dans les veines un sang plus chaud, plus généreux, de même qu'il actionne et vivifie la sève féconde de tous les végétaux. Je dirais...

— Oh ! quelle verve ! interrompit-elle un peu narquoise ; et qu'il est dommage que je me voie dans la nécessité de vous interrompre ! mais je n'ai plus que quelques instants et je n'ai fait qu'esquisser le sujet qui a motivé notre matinal entretien.

Puis, plus grave, et plongeant son loyal regard dans le bleu vague des yeux de son fiancé :

— Wilhelm, continua t-elle, qui a des intentions pures ne doit pas se cacher, et le caractère clandestin de nos entrevues ne saurait me convenir, car il constitue non seulement une grave injure à ma famille...

— Je crois entendre votre très chère Sophie, fit Wilhelm gouailleur.

— Il était entendu que nous ne parlerions plus de la fiancée de mon frère Frédéric, ma meilleure, ma seule amie ; et vous me forcez, mon cher Wilhelm, à vous faire un

parallèle de leur conduite et de la nôtre. Ont-ils jamais cédé leurs sentiments à leurs familles ? Non, n'est-ce pas ? Leur cour s'est faite au grand jour, avec le consentement tacite des parents, qu'ont ratifié leurs fiançailles.

—Permettez, chère Céline, les situations sont tellement dissemblables que tout rapprochement me paraît impossible. M. Muller, votre père, a une situation de fortune pour le moins équivalente à celle de la famille de la fiancée de votre frère, et aucune considération valable ne saurait être opposée à cette union.

En est-il de même de nous ? Ah ! que de fois j'ai regretté cette aisance qui peut-être vous séparera de moi ! Moi qui n'ai d'autre ambition que de vous rendre heureux, que de fois, dans l'isolement de ma chambrette, n'ai je pas appelé la fortune de tous mes vœux, cette fortune qui me permettrait de prétendre à votre main sans que la malveillance pût y voir un honteux calcul dont vous me savez incapable !

—Pauvre ami, fit la jeune fille, pendant qu'une larme retenue humectait sa paupière. Soyez tranquille et espérez. Ouvrez-vous franchement à mon père de vos projets. Si vous êtes sans fortune, vous avez votre intelligence et vos bras et mon père est fils de ses œuvres, pour ainsi dire, et mieux que tout autre il a pu apprécier la valeur de l'une et des autres.

Quand il saura que votre amour est partagé par moi, il m'aime lui-même beaucoup trop pour s'opposer à la réalisation de mes plus chères espérances.

—Puisiez-vous dire vrai ! Ah ! il y a encore votre frère aîné, M. Sylvain, qui, je crois, ne me porte pas précisément dans son cœur ; notre altercation de ces jours derniers en témoigne hautement.

—Sylvain se conformera à la volonté de mon père... et à la mienne. Oh ! ils présenteront certainement des objections. Mais quand ils sauront que c'est chez moi chose arrêtée et inébranlable, ils... ils se résigneront.

—Comme vous dites cela !... Enfin, la chose faite, je saurai bien leur faire regretter d'avoir mis obstacle à votre bonheur, de l'avoir retardé.

—Ah ! à propos, fit soudain la jeune fille, avez-vous enfin obtenu vos lettres de naturalisation ? Depuis si longtemps vous êtes en instance ; c'est terminé, j'espère.

—Non, répondit Wilhelm, pas encore. Si vous saviez combien la procédure est longue ! mais bientôt, j'aime à le croire...

—Oh ! oui, hâtez-vous.

—Je ne néglige rien, croyez-le bien, pour aboutir à une prompt solution.

—Vous connaissez mon père, Wilhelm, et vous devez savoir qu'il ne consentirait jamais à m'unir à un Badois, quels que soient les services que vous lui ayez rendus.

Un éclair rapide passa dans les yeux de l'Allemand ; mais, se remettant aussitôt :

—Mon Dieu ! comme je suis en instance, rien ne s'opposerait, je pense, à ce que notre mariage précédât de quelque temps l'obtention de ma qualité de Français.

—Oh ! pour cela, non. De toute façon nous ne nous marierons pas avant la fin des moissons, époque qui coïncidera avec celle du retour définitif de Frédéric, et si on pouvait, le jour même, nous marier tous quatre...

—C'est vrai, répondit Wilhelm, votre frère Frédéric va être libéré. Lui non plus, je crois, ne me tient pas en très grande estime, et ne m'a guère témoigné qu'une froideur que je crois calculée.

—Oh ! mon ami, il vous connaît à peine et ne vous a vu que lors de ses très courts congés. Comment pourriez-vous lui être antipathique ? Je suis même persuadée qu'il eût parlé à mon père de nos projets sans le triste accident...

Chumacher ne put réprimer un frisson.

—Qu'avez-vous ? demanda la jeune fille, s'interrompant.

—Rien, ce n'est rien... fit-il avec peine, cette fraîcheur me pénètre désagréablement.

—Heureusement, nous en avons fini.

—Enfin, dit Wilhelm complètement remis, je vois que j'aurai tout le monde contre moi. Vous seule...

—Et c'est assez, interrompit elle confiante.

—Tenez, ma chère Céline, je vais vous faire une proposition. Acceptez-la et je ne douterai plus aucunement de la réussite des projets que nous caressons.

—Voyons, dites.

—Pourquoi ne parleriez-vous pas vous-même à M. Muller, ne lui feriez-vous pas

l'aveu de vos sentiments à mon égard ? De vous, cet aveu serait certainement mieux accueilli.

—Le résultat serait le même, il me semble ; il n'y aurait qu'une incorrection de plus. Je vous avoue que je ne comprends pas très bien vos hésitations, et qu'elles sont bien pour me faire douter de l'ardeur de vos sentiments. Vous craignez, sans aucun doute, de ne pas apporter dans vos déclarations à mon père la même chaleur convaincante que j'y mettrais moi-même.

—Vous êtes cruelle ! Si les apparences sont contre moi, vous me pardonnerez en faveur de l'intention ; je voudrais mettre toutes les chances de notre côté. Si je vais trouver M. Muller pour lui dire que je vous aime éperdûment, il me rira au nez sans vouloir en écouter davantage. Vous comprenez, du reste que je ne saurais arguer de votre amour ; votre père est vindicatif : sa décision une fois prise, le diable ne l'en ferait pas démorde.

—Je le crois, mais... moi ?

—Oh ! vous, vous êtes un ange, et je vous accorde tout pouvoir sur un humain. Eh bien ! ce pouvoir, employez-le à le convaincre avant que ma demande l'ait butté ; la besogne sera plus facile. Comprenez vous, maintenant, chère Céline ?

—Votre logique et votre verve sont irrésistibles. Je vais, de ce pas, parler à mon père ; il doit être debout à cette heure.

Ils s'étaient levés et se dirigeait silencieusement, réfléchis, vers la Maison-Blanche, qui semblait encore plongée dans le sommeil que prolongeait le repos dominical.

Insensible maintenant aux odorantes senteurs que, sous l'action du soleil déjà haut dans le firmament, dégageaient les petites meules de foin fraîchement coupé alignées sur le pré nu : sourde à l'inquiet gazouillis des fauvettes effarouchées sautillant sur les branches voisines du nid où reposait la chère couvée, Céline marchait rapidement, ayant hâte de se décharger de ce secret qui lui pesait désormais.

—A bientôt ! dit-elle, distraite, en tendant la main à Wilhelm ; j'espère, ce soir même, vous donner une réponse favorable.

—Puisse le ciel vous entendre ! répondit le jeune homme en posant respectueusement ses lèvres sur la main qu'on lui tendait. Soyez éloquente, ajouta-t-il.

—Oh ! comptez sur moi et ayez confiance ; à tantôt !

Sur ces paroles consolantes, elle le quitta et entra dans la grande cour de la métairie, où le père Muller, profitant de la présence de tous à la ferme, s'enquêrait auprès de chacun de l'état d'avancement des travaux.

En apercevant sa fille, le robuste vieillard s'interrompit et vint à elle :

—Comment ! déjà levée, fillette ? fit-il en l'embrassant.

—Mais depuis longtemps déjà, père, j'ai fait une promenade très matinale en compagnie de M. Chumacher.

Le front du père se plissa légèrement, et attirant sa fille à lui :

—Ma chère enfant, lui dit-il bas, te voilà une femme à présent, et il ne t'est plus permis d'agir en fillette. Ces excursions au bras de M. Chumacher, toutes naturelles naguère, pourraient provoquer aujourd'hui les plus désagréables commentaires. Il faut y renoncer.

La jeune fille avait-elle à dessein provoqué cette réponse ? Toujours est-il qu'elle fut enchantée du tour que prenait la conversation. Son père venait de lui-même sur le terrain où elle voulait l'amener. Aussi, sans répondre à son observation :

—Père, dit-elle, j'aurais à vous parler.

—Eh bien ! dis, fillette, qu'y a-t-il ? Je t'écoute.

—Oh ! pas ici, père. Voulez-vous que nous rentrions ?

—Diable ! c'est donc bien grave, ce que tu veux me dire ? Soit, rentrons.

—C'est que j'aurais désiré que Sylvain assistât à notre entretien.

—Ah ça ! tu m'inquiètes. Sylvain est parti tout à l'heure pour Lauterbourg. J'avais quelques courses à lui faire faire et, en outre, je voudrais bien savoir exactement de quoi il retourne, le brusque rappel de Frédéric nous ayant inquiétés. Ton frère ne sera donc probablement pas rentré avant le déjeuner. Mais voyons, j'ai hâte de recevoir ces mystérieuses confidences.

Quand ils furent confortablement assis dans le petit salon, meublé simplement mais avec goût, le père prit dans les siennes les mains de son enfant, et, remarquant son trouble :

— Eh bien ! ma Liline, qu'y a-t-il ?

Alors, sans périphrases, sans circonlocutions, tout d'un trait, elle alla droit au but, exposant simplement l'état de son cœur.

Le père écoutait sans interrompre, mais il était devenu presque sombre.

Quand elle eut terminé :

— D'abord, petite, fit-il gravement, ta démarche est pour le moins irrégulière. Ton Wilhelm aurait dû présenter lui-même sa requête, il eût trouvé à qui parler, et j'augure mal de sa façon de procéder. Qui sait s'il n'y a pas là dessous plus d'intérêt que d'amour ?

— Oh ! père ! protesta la jeune fille.

— Oui, oui, je sais ; on aime mieux croire et on croit aisément qu'on est exclusivement aimée pour soi-même. Mais faudra voir, petite, faudra voir !

— Vous reviendrez sur vos injustes préventions, mon père.

— Je le souhaite, ma fille ; alors, comme je te disais, nous verrons.

Elle s'était levée et allait sortir. Son père la rappela.

— Mais dis donc, Linette, est-il au moins naturalisé Français, M. Wilhelm Chumacher le Badois ?

Il y avait tant d'âcreté dans ces dernières paroles, que la jeune fille en fût affligée.

— Vous êtes cruel pour lui, mon bon père. Non, il n'a pu encore obtenir la nationalité française ; ce matin encore, il se lamentait sur la longueur de la procédure à suivre. Mais bientôt, il l'espère, une solution favorable interviendra.

— Céline, souviens toi bien de ceci : tu n'épouserai qu'un Français, moi vivant. Quant au reste, il faut que je parle à Sylvain.

— Vous pouvez ajouter ceci, mon père : c'est que, quoi qu'il puisse advenir, je n'aurai jamais d'autre mari que Wilhelm.

— Bast ! on dit toujours ça, et pour finir...

— Je tiendrai ma parole, mon père, je vous le jure !

— Bien, bien ! Ma chère enfant, ce n'est pas là l'union que j'avais rêvé pour toi, et les procédés indéliçats dont s'est servi M. Chumacher pour s'emparer de ton cœur ne sont pas faits pour le mettre dans mes bonnes grâces. Pourtant tu le sais, je place ton bonheur au-dessus de toute autre considération. Je vais étudier M. Wilhelm de plus près si mes observations lui sont favorables, et quand il sera naturalisé, eh bien ! nous en parlerons, mais avant toute chose, je prendrai conseil de Sylvain, qui a eu avec lui de plus fréquents rapports.

Quand elle eut disparu, le père Muller s'abandonna à ses réflexions.

Les procédés tortueux de Chumacher heurtaient de front sa nature honnête. Comment ! il avait recueilli ce Badois, lui avait fait une certaine situation dans sa maison, et celui-ci le payait de ses bienfaits en jetant le trouble dans la maison, en abusant de l'ignorance et de la naïveté de sa fille bien aimée pour s'en faire subrepticement aimer. Mais il était sûr de l'honnêteté de sa fille, il était certain que, quelle que fût la violence de son amour, elle n'avait jamais consenti la moindre atteinte à l'honneur du nom qu'elle portait.

Tout pouvait donc se réparer. Mais si cet amour était si profondément ancré dans le cœur de la jeune fille qu'on ne pût l'en arracher sans la tuer du même coup oh ! alors, tout plutôt qu'empoisonner l'existence de la pauvre enfant. Mais n'était-ce pas faire aussi sûrement son malheur que la donner à cet intrigant ?

Le bonhomme en était là de ses perplexités quand la cloche de la ferme annonça que le déjeuner était servi.

Le père Muller se leva, se demandant quelle contenance il allait tenir en face de son commis, car depuis longtemps le *factotum* Wilhelm était admis à la table des maîtres.

* * *

Au moment où la cloche de la métairie faisait entendre ses premières vibrations, le galop d'un cheval faisait retentir le pavé de la cour.

Le cavalier sauta lestement à terre et jeta les rênes à un valet qui était accouru et l'avait respectueusement salué d'un : " Bonjour, monsieur Sylvain ! " qui était toute une révélation.

Evidemment ce superbe gaillard était aimé de tout le personnel placé sous ses ordres

—Bonjour, Petit-Pierre, répondit il avec bonté, mais sans affectation. Donne un bon picotin à Caraby, je l'ai un peu surmené.

—Soyez tranquille, monsieur Sylvain, c'est moi qui vais le soigner.

Après cette recommandation, M. Sylvain Muller se dirigea vers l'entrée de la salle, sur le seuil de laquelle l'attendait son père.

Bien mis, mais sans coquetterie, l'aîné des Muller, qui pouvait avoir une trentaine d'années, portait un complet de velours marron à grosses côtes qui dissimulait mal la structure d'un athlète. C'était le contraste parfait de Wilhelm Chumacher : très brun, les cheveux un peu crépus, la moustache noire et fournie, la taille haute, les épaules larges dénotant une vigueur peu commune, les muscles saillant au moindre mouvement, Sylvain Muller n'avait rien du blond germanique, mais réalisait bien plutôt le type d'un robuste officier de cuirassiers français.

Simple et bon malgré ses airs parfois bourrus, capable de tous les dévouements, Sylvain était adoré de tous ceux qui l'approchaient.

—Tu viens en grande vitesse, dit son père en lui prenant la main : tant mieux, car j'aurais deux mots à te dire avant de nous mettre à table.

—Qu'y a-t-il, mon père ? demanda le jeune homme inquiet de l'air contristé du père Muller.

Entraînant son fils à l'écart, le vieillard lui fit rapidement part de l'entretien qu'il avait eu avec sa sœur quelques instants auparavant.

A mesure qu'il parlait, le front de Sylvain s'assombrissait, et quand il eut tout entendu, le jeune homme ne put retenir cette rageuse exclamation :

—Eh bien ! il a de l'aplomb, l'Allemand !

Céline entraînait en ce moment et entendit les paroles de son frère.

Ses joues se colorèrent vivement, mais sans rien laisser paraître, elle vint à Sylvain qui l'embrassa et la pressa dans ses bras vigoureux plus tendrement encore que de coutume, comme si quelque ennemi la menaçait, il voulait la protéger.

—Bonjour, grand frère, dit doucement la blonde enfant. Tu avais l'air fort mécontent quand je suis entrée. Papa t'a sans doute tout raconté.

Sylvain fit de la tête, un signe affirmatif.

—Qu'en dis-tu ?

—Je dis, repartit le frère avec un sourire moqueur et méprisant, je dis que M. Wilhelm Chumacher choisit vraiment bien son temps pour parler mariage.

Il n'en put dire davantage, car les personnels de la ferme et du moulin prenaient place autour de la grande table commune et les maîtres se rendirent dans la pièce voisine où Wilhelm, l'air embarrassé était déjà attablé.

En le voyant, Sylvain sentit qu'il ne pourrait maîtriser longtemps la terrible colère qui grondait en lui, et, pour éviter un éclat, il essaya de la débiter à petite doses.

—Wilhelm, lui dit-il brusquement, à l'avenir j'estime qu'il serait bon que vous prissiez place à l'autre table. Ne me forcez pas à vous en donner les raisons, vous devez les deviner.

L'Allemand pâlit sous l'outrage.

—Ce que je comprends parfaitement, M. Sylvain, c'est que vous voulez me priver de l'honneur qui m'était fait. En un mot, vous me chassez de votre table.

—Vous êtes perspicace, fit Sylvain gouailleur. Au surplus, attribuez à cette mesure telle signification que bon vous semblera, cela m'importe peu.

Muette, Céline sentait gronder l'orage, elle tremblait.

Chumacher se rebiffa.

—Je vous demande pardon, M. Sylvain, mais avant de me soumettre, je voudrais connaître l'avis de celui qui est le maître ici. Cela m'importe, à moi !

Et son regard interrogeait le vieillard, que sollicitaient déjà les yeux suppliants de sa fille.

Ce fut le tour de Sylvain de pâlir de colère.

Aussi, craignant que les choses ne prissent une mauvaise tournure, le père essayait il de pallier la brutale franchise de son fils, sans rien retirer de ce qu'il avait dit.

—Sylvain a raison, au fond, dit-il, seulement il s'explique mal. Nous avons appris qu'on se chamaille à table, de l'autre côté, à chaque repas, et, pour maintenir l'ordre,

nous avons décidé que vous prendriez place dans l'autre salle. Vous conviendrez que ce n'est ni à mon fils, ni à moi, de faire cette besogne, alors que vous seriez ici. On pourra, du reste, vous y installer une petite table à part. Vous voyez, Wilhelm, que cette mesure n'a rien qui vous soit personnellement désagréable.

Puis, pour placer la conversation sur un terrain neutre où la conciliation fût possible :

—Quoi de nouveau à la ville, Sylvain ?

—Rien de bon, père ; il paraît que ça ne va guère avec les Allemands !

Le père ne s'attendait certes pas à semblable réponse, et crut tout d'abord que son fils voulait achever d'épancher sa bile.

—Quoi donc ? fit-il ; que dit-on ?

—On dit, père, que les Allemands nous cherchent une querelle,—une querelle d'Allemand, parbleu !—à propos de je ne sais quelle histoire de succession au trône d'Espagne ou d'ailleurs. On dit tout bas qu'une guerre est imminente.

—Diable ! fit le vieux patriote, c'est bien grave ces bruits-là, mais la dépêche rappelant ton frère les rend malheureusement vraisemblables.

Puis, après quelques moments de réflexion et oubliant la présence de Wilhelm et de sa fille :

—Après tout, dis donc, Sylvain, si les têtes carrées ont besoin d'une brosse, on la leur flanquera, voilà tout.

—Et avec plaisir, crut devoir ajouter Sylvain, furieux au fond de la modération de son père.

Le déjeuner s'acheva presque silencieusement, et Céline gagna sa chambre dès qu'il fut terminé ; quant à Wilhelm, il n'avait pas attendu jusque là pour battre en retraite.

Rentré dans son logis, il se mit à l'arpenter fiévreusement, et des paroles menaçantes s'échappèrent de ses lèvres contractées.

—Ah ! je me vengerai... oui, je me vengerai... quand je serai le maître à la Maison-Blanche... et cela viendra... quand ils seront en face du fait accompli et que...

Il s'arrêta comme épouvanté de ce qu'il allait dire.

—Allons, ajouta-t-il avec un ricanement sinistre, serais-je faible ? Quand j'aurai la fille, un des deux frères sera de trop... L'autre m'a échappé une fois... C'est à recommencer. Oh ! ce Sylvain, avec quelle joie je piétinerais son cadavre ! C'est un adversaire dangereux : ruse et méfiance. Quant à vous, Mlle Céline, futur instrument de ma fortune et de ma vengeance, garde à vous ! Couvrez bien l'honneur sans tache des Muller, car je vais lui donner un furieux assaut !

Puis, les bruits rapportés de la ville par l'aîné des Muller lui traversèrent l'esprit.

—Fadaïses ! prononça-t-il en haussant les épaules.

* *

Ces mauvais bruits étaient cependant le seul objet des préoccupations présentes du père Muller.

Enfoncé dans son fau'euil, le vieux brave homme songeait, comme hanté du sentiment des maux qui allaient fondre sur la patrie.

Sylvain, lui, ne doutait pas qu'en cas de conflit Wilhelm ne prit du service dans l'armée allemande, et il caressait le secret espoir de le tenir, à un moment donné, à bonne portée de son chassepot.

Alors, il pourrait du même coup faire son devoir de Français et rendre un immense service à sa sœur bien aimée ; car il eût considéré comme un irréparable malheur son mariage avec cet homme, ce Badois, qu'il jugeait faux et capable de toutes les trahisons.

Voyant son père assoupi, le jeune homme s'esquiva à son tour et sans bruit.

Pourtant, le vieillard ne dormait pas. Il pensait ; non pas à ce mariage, qu'il avait déjà presque oublié, mais des questions plus graves, à son sens, l'obsédaient.

Est-ce qu'on allait revoir les horreurs de la guerre ?

Lui qui comptait finir tranquillement ses jours entouré de ses enfants, lui faudrait-il vivre dans l'angoissante appréhension, non seulement de voir annihiler les produits d'un demi-siècle d'incessant labeur, mais encore et surtout d'apprendre chaque jour un nouveau deuil ?

Lui qui comptait bien partir le premier et s'était déjà vu brutalement séparé de sa

chère compagne, lui faudrait-il encore voir la mort, la mort aveugle et imbécile, menacer ou frapper impitoyablement des têtes chéries.

Ah ! s'il avait pu s'offrir en holocauste sur l'autel de la Patrie, lui qui avait fait son temps, à la place de ses enfants pleins de vie et de santé, comme il eut avec joie accepté le sacrifice !

Mais non ! à cette femme aux mortelles caresses, à la mort qui plane, insatiable, sur tous les champs de bataille, il faut des victimes jeunes et vigoureuses.

Pauvre Frédéric ! cher Sylvain !

Mais n'importe ! si le canon d'alarme tonnait à la frontière ; si l'existence et l'honneur de la vieille patrie française étaient menacés, périssent le moulin et la ferme, périsse même la famille entière des Muller, mais... vive la France !..

CHAPITRE II

A PARIS

Dès que l'officier supérieur eut disparu, Frédéric s'enquit, auprès de ses camarades, des motifs de la fébrile activité qui régnait dans le casernement et de l'émotion qui agitaient la ville.

—Comment, tu ne sais pas ? demanda son camarade de lit étonné.

—Je ne sais rien de précis. J'ai bien vaguement entendu parler de conflit possible avec nos bons voisins les Allemands, mais voilà tout.

—Elle est bien bonne, celle-là. Dites donc cria Dusseaux, —c'était le nom du camarade de Frédéric, —voilà Muller qui revient d'Alsace et qui demande ce qu'il y a.

Ce fut, dans la chambrée, un éclat de rire général, au milieu du grincement de la brique anglaise sur l'acier des chassepots et des sabres-baïonnettes.

—Affûte toujours ta fourchette, cria quelqu'un on va se mettre à table.

Et ce disant, il brandissait le terrible instrument de la *furia francesa*.

—Accorde ton violon, fit un autre, en passant dans le canon de son fusil un linge huileux, on va danser et il pourrait détonner.

—Mais encore, fit Frédéric impatienté, m'expliquerez-vous ?..

—Tiens, v'là le *double*, demande-lui.

—Muller, fit le sergent-major apparaissant, venez au bureau.

Frédéric suivit son supérieur.

—Voici votre part de vivres de réserve ; vous porterez en outre un pic et la gamelle d'escouade.

—Nous allons donc entrer en campagne, chef ?

—Oui, prochainement, il faut l'espérer ; les Prussiens nous em... bêtent, pour parler comme un sénateur, et on croit que ça va crever.

—Ah ! très bien, fit simplement Frédéric en prenant le riz, le sucre, le café, le sel, le biscuit de mer, la boîte de conserves, l'outil et l'ustensile de cuisine placés devant lui.

—Alors ! cria le sergent-major en le suivant dans la chambrée, faites vos sacs, les enfants ; il faut être prêt à embarquer au premier signal.

...Malgré ces belliqueux préparatifs, cinq ou six semaines s'écoulèrent en des alternatives diverses. Les bruits de guerre prenaient un jour de la consistance pour être démentis le lendemain. Les hommes s'acagnardaient en un énervant *farniente* ; quant à Frédéric, rassuré en partie par une lettre de Sophie, il attendait stoïquement que sonnât l'heure tant attendue.

Enfin, un soir, les effets inutiles en campagne furent versés à l'habillement.

Les sacs furent gonflés de linge, de vivre, de cartouches, et flanqués des godillots de rechange ; la veste et les piquets et toiles de tente furent roulés dessus, et les courroies serrées.

Quand le sien fut bouclé, Frédéric le souleva :

—Nom de nom ! fit-il, ça va joliment nous tirer sur les reins.

—Sans compter le chassepot, le sabre-baïonnette, la musette garnie, la giberne et le pain, fit un autre ; ah ! c'est un fichu compagnon qu'Azor pour tirer les étapes.

—Oh ! là, là ! on s'y fera, va, mon vieux, riposta le jeune homme au vieux grognard qui tentait de l'effrayer. Tu as bien porté le tien jusqu'en Crimée, je transporterai bien le mien à Berlin.

—Sauf arrêt subit, mon garçon, pour cause d'indigestion de pruneau.

—Tu n'en es pas exempt, je suppose, et tes *baraques* ne t'en garantiront pas.

—C'est bon, j'suis pas un bleu, j'ai le cuir coriace.

A ce moment, l'homme de chambre apportait les soupes de l'escouade, ce qui mit fin à la conversation qui tournait à l'aigre-doux.

Chacun prit place autour de la table et, silencieusement, se mit à manger.

—Ma foi, dit Frédéric, je cède ma part, je vais manger à la cantine pour aujourd'hui. Tu m'accompagnes, Dusseaux ?

—Tiens, c'te blague ! je ne veux pas te laisser *faire suisse*.

—Descends aussi, l'ancien ! tu remonteras deux litres pour l'escouade.

—Bravo ! bravo ! crièrent tous les mangeurs.

—Vive le caporal Muller ! compléta le vieux rengagé. Quel dommage que t'aies un nom comme ça, qui sent...

—Est ce que tu vas recommencer ? interrompit Frédéric, s'emportant subitement. Je te défend toute plaisanterie à ce sujet. Tu sais que si mon nom est allemand, je suis aussi bon Français que toi, et je le prouverai. Donc, pas de blague de ce goût-là... je me fâcherais.

—Caporal, fit l'ancien repentant, vous savez bien que nous vous aimons tous...

—C'est bien ! dit Frédéric en refermant la porte et dégingolant l'escalier.

Ils dinèrent aussi joyeusement que le permettait la cuisine de la cantinière.

Quand ils eurent terminé :

—En v'la toujours un que les Prussiens n'auront pas, prononça Dusseaux.

—Un champoreau ? proposa Frédéric.

—Ça va ! quel luxe, mon empereur !

—Deux champoreaux et un cinquième ! commanda Frédéric.

Il put lancer cette fastueuse commande sans que tous les regards se dirigeassent sur lui. Chacun avait *tombé* les parents, en prévision d'une entrée en campagne, et les folles dépenses n'étonnaient pas ces hommes aux goussets garnis de quelques *roues de broquette*. Même, dans la salle enfumée, on buvait sec. Le cantinier et ses garçons étaient sur les dents.

Les bras croisés sur la table, la tête coiffée du képi qui, suivant l'état d'esprit, était rejeté en arrière, en bataille ou sur la nuque, les hommes écoutaient l'orateur du groupe, un ancien toujours. Inutile de dire que la guerre prochaine était l'objet de toutes les conversations.

Peuh ! qu'est-ce que c'était que ça, les Prussiens ? Une belle affaire ? Ça ne serait pas long !

—Tiens, fit Dusseaux à Frédéric en lui montrant un des orateurs, regarde le caporal Thévenin.

—Eh bien ! qu'est-ce qu'il a ?

—Eh bien ! il n'est pas tout à fait ivre, mais ça va y être !

—A quoi vois tu cela ? demanda Frédéric en riant.

—La visière de son képi est sur l'oreille ; quand elle sera sur la nuque, réglé...

Soudain, le clairon fit entendre dans la cour un chant monotone et lent.

—C'est déjà l'appel ! dit Frédéric en se levant après avoir réglé.

—Oui, faut remonter répondre ; on redescendra après, s'il y a lieu.

Dans les chambres, les hommes étaient déjà rangés dans les créneaux des lits.

Frédéric se boutonna prestement, mit le sabre au côté et se coiffa de son shako.

—En place pour l'appel ! commanda-t-il à son escouade.

Un grand silence se fit soudain dans la chambrée, où régnait un air de solennité.

Les képis furent jetés sur les lits, les talons joints, et dans une tenue quelconque, mais correcte, les hommes, muets, attendirent l'appel de leur nom.

Enfin, le sergent de semaine entra, en grande tenue, son carnet à la main.

Le caporal Muller et l'homme de chambre tenant la lampe encadrèrent le sous-officier.

A l'appel de son nom, chacun répondait : " Présent ! "

Ou bien c'était le caporal :

—De service !—A la salle de police !—Couché !

Un homme couché, endormi ou non, ne peut répondre à l'appel du soldat.

Certes, à l'appel du soir, le sergent ne badinait pas ; mais il avait, ce jour-là, un air de gravité exceptionnel, chacun le remarquait.

Sur les manches de la capote du sergent Durand, étincelaient deux baraquas. C'était un vieux routier, un vieux de la vieille, comme disent les soldats. Comme si, pour la première fois, il voyait les hommes de sa compagnie, il étudiait chaque soldat en appelant son nom, cherchant la virilité dans la réponse, la cranerie dans l'attitude, la fierté dans le regard, le cœur vaillant dans la poitrine large.

Quand il eut fini, son œil noir eut un rapide éclair.

— Fameux régiment, que ce 74^e, prononça-t-il.

Silencieusement, il alla à la fenêtre de sa chambre, qu'éclairait chaque matin le soleil levant. Les bras croisés, le vieux soldat sembla scruter les profondeurs de l'Orient, puis son point crispé se tendit menaçant dans l'obscurité envahissante, tandis que ses lèvres murmuraient, railleuses :

— Garde à vous !

*
* *

Après l'appel, Frédéric et Dusseaux redescendirent à la cantine, centre de toutes les nouvelles du quartier. Il y avait de la poudre dans l'air, avait dit son camarade à Frédéric ; il fallait savoir de quoi il retournait exactement. Les mêmes groupes s'étaient reformés, plus nombreux, plus animés. Cette fois, ça y était, prétendait-on, la guerre était déclarée.

Les sceptiques haussaient les épaules, provoquant la fureur belliqueuse des exaltés.

A grand-peine, Frédéric et son compagnon trouvèrent place dans une encoignure.

Un adjudant entra presque aussitôt et entretenit mystérieusement le cantinier.

— Bien, mon adjudant. Les enfants ! cria-t-il, faut régler ; la cantine est consignée.

— Tiens, tiens, dit Frédéric, il paraît qu'il y a du nouveau.

— Quand je te le disais, reprit Dusseaux. Allons, ajouta-t-il philosophiquement, puisqu'y a pas moyen de prendre le coup de l'étrier, allons nous coucher.

— C'est égal, dit Frédéric, je voudrais bien savoir.

— Ah ! t'es trop curieux, mon vieux.

Dans la chambre, déjà quelques hommes ronflaient bruyamment.

A tout hasard, le caporal Müller s'assura que les armes de ses hommes étaient en bon état, et vint s'asseoir sur son lit. Il pensa aux siens, vivant là-bas dans une complète ignorance de ce qui se passait, sans doute dans une quiétude qu'allaient violemment troubler les terribles événements qui se préparaient. Et sa sœur ? qu'allaient devenir les projets si tendrement caressés par elle ? Chumacher était Allemand, qu'allait-il faire ?

— Pauvre petite ! fit-il, tandis qu'une larme perlait sous sa paupière.

Puis, une terrible angoisse lui poigna le cœur, de douloureuses rancunes lui montèrent du cœur à l'esprit ; le doute soupçonneux le mordit cruellement. Et Sophie ?... Si ses soupçons étaient fondés si quelque prétendant postulait à sa main, n'allait-elle pas arguer de ces événements inattendus qui reculaient à une date indéterminée la réalisation de leurs projets d'union pour mentir à ses promesses pour trahir ses serments d'éternel amour ?

— Oh ! non, ce serait trop lâche ! fit-il pourtant. Du reste, sa lettre...

Il en était là de ses réflexions, quand, dans la cour déserte, retentirent, martiales en leur tri-teuse, les notes de l'extinction des feux.

Subitement ramené à la réalité, le caporal se leva, éteignit la lampe et se coucha. Longtemps encore il pensa, incapable de trouver le sommeil.

Enfin, vaincu par les fatigues et les émotions, il s'endormit.

Il ne devait pas, ce soir-là, reposer bien longtemps.

A peine l'horloge de la caserne avait tinté les douze coups de minuit, qu'éclata, vibrante, la sonnerie du clairon. Dans la nuit silencieuse, les notes tombaient lugubres comme l'appel du canon d'alarme.

Pas n'est besoin de l'avoir entendu déjà, cette sonnerie, pour comprendre immédiatement qu'il se passe quelque chose de grave, que quelque danger est dans l'air.

Réveillés en sursaut, les hommes sautèrent précipitamment en bas des lits et s'habillèrent en hâte ; toutes les fenêtres du quartier s'illuminèrent, tandis qu'une stupéfiante clameur roulait de chambre en chambre :

—La générale!...

Les sous-officiers se précipitèrent en chemise :

—Aux armes!

Dans la cour déjà piaffaient, hennissaient les chevaux des officiers, et ceux qu'on attelait aux caissons et aux voitures régimentaires ou aux ambulances.

Le colonel, entouré de l'état major du régiment, donnait ses instructions. Puis, le cercle se disloqua et les officiers se dirigèrent, avec un bruit de sabres heurtés, vers leurs compagnies respectives.

—Allons! sac au dos et dans la cour, la quatrième du quatre! commanda le capitaine.

Frédéric était déjà prêt, pliant sous le faix inaccoutumé.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'avait sonné la générale, que la cour obscure s'emplissait d'un grouillement d'hommes et de chevaux, où se croissaient les commandements des gradés ralliant leurs unités.

Enfin, un calme relatif s'établit, les conversations cessèrent; la foule uniforme oscilla, s'aigüa, estompa et d'une ombre régulière et épaisse les murs blancs de la caserne. Au commandement, les compagnies conversèrent par le flanc, s'amoncelèrent en bataillons en masse au centre de la vaste cour, et bientôt la sombre ligne se rectifia tandis que l'étingèlement de quinze cents baïonnettes la doublait d'un fulgurant enluminement, nimbait d'une flamboyante auréole les trois couleurs claquant au vent.

—Portez vos armes! commanda le colonel. Mes enfants, ajouta-t-il d'une voix émue, la guerre est déclarée à la Prusse. Nous sommes appelés à combattre en première ligne, au poste d'honneur. J'espère, je suis certain que le 74^e de ligne saura faire son devoir et se montrera digne de ceux qui nous ont précédés dans la carrière et ont illustré le régiment auquel nous avons l'honneur d'appartenir.

Un seul cri sortit de quinze cents poitrines comme d'une seule âme!

—Vive la France!

Et, comme un seul homme, le régiment s'ébranla aux sons d'une marche guerrière, malgré l'heure de nuit, quittant cette caserne où si longtemps il avait vécu et que beaucoup de ses hommes ne reverraient plus.

Les fenêtres du boulevard, les balcons se garnirent de curieux, saluant le régiment de leurs enthousiastes encouragements.

—Vive l'armée!

—Vive la France!

—Mort aux Prussiens!

—A Berlin!

jusqu'au moment où la troupe armée s'engouffra dans la gare de l'Est.

*
*
*

Oui, à Berlin! tel fut le cri qui salua le départ de nos héros et de nos soldats.

C'est avec un indescriptible enthousiasme que fut accueillie, par la capitale, la déclaration de guerre.

Les héros de Sébastopol et de Magenta allaient cueillir de nouveaux lauriers, nul n'en doutait.

Quelques sceptiques, de faux patriotes, disait-on alors, des clairvoyants en réalité, se permettaient bien de douter que nous fussions prêts à la guerre, et jetaient leurs notes discordantes dans cet unanime concert; mais ils étaient peu nombreux, on pouvait les compter, et il leur en eût certainement coûté d'exprimer à haute voix leurs patriotiques appréhensions.

Des groupes menaçants se formaient immédiatement autour de quiconque formulait une critique, se permettait de ne pas partager l'enthousiasme général, et une épithète qui, à ce moment, synthétisait toutes les injures et tous les mépris, fêtrissait le tiède trop pacifique: Prussien!

Certes! notre armée méritait bien la confiance sans borne qu'elle inspirait; elle ne démenterait pas de ses glorieuses traditions; elle allait même, dans le malheur, jeter un nouvel éclat sur le vieux renom d'intrepidité du soldat français, porter à l'apogée sa sublime abnégation.

Les cavaliers de Morsbroon, comme ceux de Gravelotte et de Beaumont, les fan-

tassins de Frœschwiller, comme ceux de Wissembourg, de Châteaudun, du Bourget et de Patry, allaient prouver qu'en France l'héroïsme n'a pas de bornes et pousser l'esprit de sacrifice à un point où jamais peut-être n'avaient atteint leurs aînés.

Sont ils coupables, ceux qui avec de tels hommes n'ont pas su vaincre ?

Ces événements sont encore trop près de nous pour être impartialement appréciés. La blessure qu'ils ont ouverte est loin d'être cicatrisée et saigne toujours : laissons à l'histoire le soin de délimiter les responsabilités et n'anticipons pas.

...Quand Frédéric fut installé dans un wagon, il pensa aux siens. Avec son crayon, il écrivit quelques mots à son père sur une feuille arrachée de son carnet.

Cruelle ironie ! Les événements qui, si brusquement, l'avaient arraché à sa famille, l'en rapprochaient maintenant ; mais ne l'éloignaient-ils pas à jamais de sa fiancée ?

Il ne put longtemps songer ainsi ; sa morosité provoquait les commentaires désobligeants de ses compagnons de voyage.

— Dis donc, Muller, ça ne va donc pas ? T'as l'air tout chose !

— Fais comme nous, reprit un autre. Chante, mordious !

— Mon vieux camarade, dit Frédéric d'une voix qui imposa silence aux railleurs, quand les balles siffleront, je chanterai, et toi, tu salueras !

CHAPITRE III

FRANÇAIS OU ALLEMAND ?

A la Maison-Blanche, la vie habituelle avait repris son cours. Sophie Browild n'y faisait plus que de courtes et rares apparitions, apportant à la ferme les rumeurs pessimistes qui circulaient à Lauterbourg et en emportant des nouvelles de l'absent aimé.

Sylvain avait agité, avec son père, la question du renvoi de Wilhelm Chumacher. Mais le vieux temporisait, ajournait toute décision. Wilhelm avait su se rendre nécessaire, et son absence eût jeté un grand trouble dans la conduite de l'exploitation.

De plus, le père redoutait pour sa chère enfant les conséquences possibles d'une brusque séparation. Il avait l'intuition de l'immense amour qui s'était emparé de l'âme neuve de la jeune fille, et quand Sylvain disait :

— Le temps cicatrise les plus profondes blessures.

— Quand elles ne sont pas mortelles, répondait le vieux métayer.

Et quand son fils se montrait incrédule, le père lui représentait la chétivité de sa sœur, son extrême sensibilité.

— Attendons, ajoutait-il généralement. L'atmosphère est saturée de poudre, de graves événements sont dans l'air qui imposeront peut-être une orientation nouvelle à nos projets.

Quant à Céline, elle avait volontairement renoncé à voir Wilhelm en cachette ; l'eût-elle voulu, au surplus, que cela lui eût été impossible grâce à la rigoureuse surveillance qu'exerçait Sylvain.

Si cette surveillance ne gênait en rien la jeune fille, obéissante et résignée, en revanche, elle faisait rager le Badois, et Sylvain ne se doutait guère de la haine qu'amasait contre lui le prétendant, momentanément évincé.

Du jour où il avait quitté la table des maîtres pour s'installer dans la salle où mangeait tout le personnel, il s'était vu en butte aux quolibets, caustiques sous leur apparence inoffensive. Sa colère s'était tournée contre celui qu'il considérait comme l'auteur de tous ses mécomptes, contre l'aîné des Muller, et sa haine avait augmenté d'autant. N'avait-il pas aussi à lui reprocher d'avoir sauvé Frédéric ?

Le désir de la vengeance et l'ambition se disputaient son cœur et son esprit, parfois d'accord, mais plus souvent se combattant.

A quel projet s'arrêterait-il ? Des scrupules, il n'en avait plus et l'avait prouvé.

Seules, des impossibilités matérielles pouvaient donc l'arrêter.

Enfin, sa criminelle imagination, féconde pour le mal, lui avait suggéré une combinaison qui conciliait, lui sembla-t-il, vengeance et ambition. S'il déshonorait la famille Muller ; si, par la ruse ou tout autre moyen, Céline lui appartenait, Sylvain, l'homme d'honneur par excellence, souffrirait mille morts ; il était vengé sans avoir à s'attaquer directement au vigoureux jeune homme. Et, conséquence inévitable, le père Muller lui donnait sa fille sans barguigner.

— Elle m'aime, pensa-t-il ; l'essentiel est de parvenir jusqu'à elle, de me trouver seule avec elle dans sa chambre. Si elle résiste, et elle résistera certainement, en avant la violence ! Si elle appelle, si on vient..., eh bien ! le scandale sera produit, et cela me suffit, à moi. Conclusion : rien à perdre, tout à gagner... y compris un petit voyage par la fenêtre que pourrait bien vouloir me faire faire ce digne M. Sylvain, ajouta-t-il après quelques instants de réflexion. Diable ! c'est qu'il a la main dure et son premier mouvement pourrait bien être mauvais pour moi... Allons, il faudra l'éprouver, ce grand diable, prendre les devants à son approche, faire le saut sans contrainte. Pourtant, je préférerais la capitulation sans résistance. Alors, dans quelque temps, j'irais trouver le papa Muller et lui dirais :

« Monsieur Muller, nous nous aimions et vous avez refusé de nous unir ; ce qui devait fatalement arriver est chose faite, nous nous sommes aimés. Mais je suis un galant homme et je viens généreusement vous offrir la seule réparation possible. »

Dans la journée, il s'assura que le premier étage, où se trouvait la chambre de Céline Muller, pouvait être facilement escaladé. Au surplus, il pouvait prendre une échelle, frapper au carreau de la fenêtre. La jeune fille serait effrayée, mais il la rassurerait en déclarant son nom, et prétextant une communication urgente. Elle ouvrirait certainement, il pénétrerait dans la chambre. Une fois là...

Au siège de Pague, le colonel Chevert eut avec un de ses subordonnés un dialogue auquel il semblait fort ce soliloque, et l'événement justifia les prévisions de l'assiégeant.

Il est vrai que le brave sergent jouait sa vie, alors que Chumacher ne risquait que l'honneur... des autres. Mais cette nuance même militait en faveur de la réussite des plans de Badois.

Au milieu de la nuit suivante, il se leva sans bruit, sans lumière, et s'habilla rapidement. A pas de loup, il descendit l'escalier et s'achemina, à travers la cour, vers le hangar où était remisée l'échelle qu'il avait choisie dans la journée.

— Moi seule et c'est assez, a-t-elle dit un jour. Eh bien, Médée, je serai ton Jason, et à nous la Toison ou plutôt la moisson d'or. La conquête en sera d'autant plus aisée, ajouta-t-il après un oblique regard jeté sur les fenêtres de Sylvain, que le Dragon est profondément endormi.

Sa tranquillité d'esprit était grande ; ces réminiscences classiques au moment de commettre un nouveau crime, plus ignoble peut-être que le premier, le prouvaient surabondamment. Ou bien n'était-ce qu'un jeu pour se tromper lui-même ? Les lâches sont susceptibles de ces fanfaronnades en face d'un danger quelconque.

Mais Wilhelm avait compté sans son hôte, et au moment où il allait quitter le hangar, ombragé de son échelle, le Dragon tant redouté se présenta soudain sous la forme du vigilant Porthos, bondissant à travers la cour, les yeux flamboyants.

Chumacher s'arrêta stupéfait et se débarrassa au plus vite de son fardeau pour faire face à cet ennemi si inattendu :

— Ici, Porthos ! fit-il doucement.

Mais le chien, se mettant en arrêt, donna de la voix à réveiller toute la maison.

La fenêtre de Sylvain s'ouvrit :

— Tonnerre ! gronda-t-il dans la nuit, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Et le brave garçon dévala l'escalier en toute hâte.

Quand il fut arrivé au hangar où les deux adversaires avaient conservé leurs positions :

— Qui est là ? demanda-t-il d'un ton peu rassurant.

— C'est moi, M. Sylvain, moi Wilhelm. Renvoyez donc votre chien qui ne me reconnaît pas et veut me dévorer. Fi ! la vilaine bête !

— Que diable pouvez-vous bien faire ici à pareille heure ? questionna le meunier en caressant le brave Porthos, qui, rassuré, regagna sa niche.

— Comment ? fit Chumacher qui avait eu le temps de se remettre, vous n'avez donc rien entendu ?

— Si fait, répliqua Sylvain devinant que l'Allemand cherchait quelque échappatoire, j'ai parfaitement entendu le chien aboyer, quand vous avez fait du bruit sans doute.

— Oui, mais vous devez bien penser, M. Sylvain, fit tranquillement le Badois, que je n'étais pas descendu à une heure du matin, histoire de faire une promenade au clair de lune.

Il expliqua alors très naturellement qu'un cheval s'était détaché, était sorti de

l'écurie et galopait dans la cour. La chute d'une échelle, renversée par l'animal dans sa course, l'avait éveillé et il était descendu ; après avoir rattaché le cheval, il était venu ranger l'échelle renversée, et c'est alors que le chien était accouru menaçant.

—Il est pour le moins bizarre, fit Sylvain incrédule, que Porihos n'ait pas aboyé alors que Caraby prenait son temps de galop.

Après cette objection, à la quelle Wilhelm ne trouva rien à répondre, les deux hommes regagnèrent leur lit, Wilhelm, rageant, Sylvain maugréant.

—Que pouvait machiner ce coco-là ? se demandait le fils Muller en grim pant l'escalier de sa chambre. Ma foi, il a de singulières allures, ce Chumacher. Serait-il somnambule ?

Puis, après un moment de réflexion :

—Il était complètement habillé... cela me paraît louche...

Le père Muller s'était également levé ; Sylvain le mit au courant en quelques mots.

—C'est un garçon bien précieux, conclut le bonhomme.

—Moi, fit son aîné d'une voix rogue, je trouve que nous sommes trop souvent troublés dans notre sommeil, depuis quelques temps.

Quant à Wilhelm, il faut renoncer à peindre sa fureur. Le chien lui-même se ligua it contre lui et faisait cause commune avec ceux qu'il considérait comme ses ennemis.

—La prochaine fois, maudit Cerbère, je ne t'oublierai pas. Une boulette soigneusement confectionnée aura soin de tes indiscrètes interventions.

On était alors à la mi-juillet, et, les foins rentrés en partie, on se préoccupait, à la Maison Blanche, de la prochaine moisson qui s'annonçait sous les plus favorables auspices.

Déjà, grâce à une température tropicale, l'épi doré se balançait trop lourd pour la faible tige ; les faux se montaient et Sylvain mettait tout en œuvre au moulin, quand une foudroyante nouvelle arriva à la mairie.

Le facteur apporta une lettre de Frédéric. Le jeune homme avait écrit quelque temps auparavant, parlant des appréhensions qui avaient cours dans la capitale. Que s'était-il passé depuis ?

D'une main fébrile, le père Muller fit sauter le cachet.

Céline, qui était présente, put voir le front de son père s'assombrir à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Quand il eut fini, incapable de prononcer une parole, le vieillard s'affaissa, plutôt qu'il ne s'assit, dans un fauteuil, en tendant la lettre à sa fille. Celle-ci s'en empara, redoutant quelque malheur.

La lettre de Frédéric, écrite au crayon sur un chiffon de papier, dans le train qui l'emportait vers la frontière, ne contenait que ces quelques lignes :

“ Mon cher père,

“ Une grosse nouvelle : la guerre est déclarée à la Prusse. Nous sommes en route pour la frontière de l'Est, et peut-être aurai-je sous peu le bonheur de vous voir.

“ Je viens d'être nommé sergent et vais commencer la campagne avec ce grade.

“ Mes camarades et moi, nous nageons dans la joie. Les anciens prétendent que depuis longtemps leurs baïonnettes dansaient dans leurs gaines d'infemales sarabandes, impatientes de se retremper. Pour mon compte personnel, je ne suis pas autrement fâché de recevoir le baptême du feu. A l'instar de nos ancêtres, je ne crains qu'une chose : non que le ciel tombe sur ma tête, mais que la guerre ne soit rapidement terminée et que nous digérons la Prusse après un bon déjeuner à la fourchette.

“ Si vous savez ce qu'est insipide la vie de garnison, vous comprendrez notre joie sans mélange d'aller faire la connaissance des pays d'outre Rhin.

“ Embrassez bien fort pour moi ma bien chère Céline et Sophie, que j'espère voir bientôt, ainsi que mon bien-aimé frère.

“ A bientôt, très cher père, et croyez à l'inaltérable affection de votre tout dévoué fils,

“ FRÉDÉRIC MULLER.”

Comme on le voit, le jeune homme n'avait pas voulu inquiéter sa famille, et il avait écarté ses intimes préoccupations pour affecter une joie sans partage.

Si cette nouvelle avait frappé au cœur le père Muller, elle atterra la jeune fille.

La foudre tombant à ses pieds ne l'eût pas plus stupéfiée.

Ses plus chers projets d'avenir croulaient comme un château de cartes péniblement édifié et qu'anéantit le moindre souffle. Pendant quelque temps elle resta immobile, clouée à la même place, dans un complet état de prostration. Puis l'effroyable réalité se fit jour dans son esprit troublé. Elle vit son frère chéri exposé chaque jour à la mort ; et lui, et Wilhelm, qu'allait-il faire ? L'abandonnerait-il pour prendre les armes contre la France ? Qui savait si les circonstances ne feraient pas de l'un des deux hommes le meurtrier de l'autre ? Oh ! cela ne pouvait pas être, cela ne serait pas !

Réagissant contre la douleur qui menaçait d'annihiler chez elle toute énergie, la jeune fille, sans un mot à son père, s'élança affolée hors de la ferme.

Wilhelm était aux champs ; il fallait l'avertir sans retard.

Dans sa course folle, elle ne vit pas son frère qui venait à sa rencontre ?

— Où cours-tu ainsi, Céline ? demanda Sylvain. Qu'est-il arrivé ?

Sans ralentir sa course, la jeune fille lui jeta au passage ces quelques mots :

— La guerre est déclarée !

Il n'en demanda pas davantage, plus surpris qu'effrayé, et rentra à la Maison-Blanche.

— Eh bien ! père, il y a du nouveau, paraît-il.

— Tiens, fit simplement le père Muller en lui tendant la lettre qu'il venait de parcourir à nouveau, n'en pouvant croire ses yeux.

— Ma foi, fit Sylvain après avoir lu, c'est certainement une mauvaise nouvelle, mais j'avoue ne pas voir là de quoi être consterné.

— Ton frère, malheureux ! Tu n'y penses donc pas ?

— C'est vrai, dit le fils en devenant subitement sombre, Frédéric va courir de grands dangers. Mais ne vous effrayez pas à l'avance, père ; on revient d'une campagne comme de partout ailleurs, et je suis persuadé, comme Frédéric, que celle-ci sera de courte durée.

— Qui sait ? Mais dussé-je être entièrement rassuré sur le compte de ton frère, crois-tu que l'état de Céline ne soit pas pour m'inquiéter ? Que va-t-elle devenir ? Tu l'as vue, elle est complètement affolée.

— Vous pensez que Chumacher va nous quitter ? demanda Sylvain. Tout compte fait, c'est peut-être ce qui pourrait arriver de plus heureux à ma petite sœur.

Le vieux hocha gravement la tête, incrédule, et Sylvain rentra au moulin pour y continuer ses travaux d'aménagement.

...Après avoir parcouru près d'un kilomètre sans reprendre haleine, la jeune Muller trouva enfin Wilhelm qui donnait des ordres pour la rentrée des derniers fourrages.

Dès qu'il l'aperçut, pressentant que, seul, quelque grave événement avait contraint Céline à sortir de sa réserve. Chumacher prit la traverse et la rejoignit sur le chemin.

— Wilhelm, lui cria-t-elle dès qu'il fut assez près pour l'entendre, mon cher Wilhelm, la guerre est déclarée à la Prusse !

Et, s'asseyant sur le revers d'un fossé, elle éclata en sanglots.

Quant au jeune homme, l'œil sec et dur, il la considéra quelque temps, visiblement satisfait de l'amour qu'il avait su inspirer.

— Eh ! que m'importe ! fit-il enfin. Est-ce que je suis Prussien ? Mon pays n'a rien à voir dans les démêlés de la Prusse et de la France.

— Oh ! Wilhelm, vous savez bien le contraire, fit-elle d'un ton de doux reproche. Vous n'ignorez pas plus que moi que tous les pays allemands, le vôtre surtout, marcheront à la remorque de la Prusse. N'essayez donc pas de me tromper et répondez-moi franchement : Qu'allez-vous faire ?

Cette claire question mit le Badois dans un cruel embarras. Quitter la France, n'était-ce pas renoncer à la jeune fille et par conséquent à la ferme, dont il se voyait déjà, dans ses rêves, le maître incontesté ? D'autre part, rester à la ferme et observer la plus stricte neutralité ; cette solution présentait bien quelque danger.

Outre que le rôle de la chauve-souris de la fable eût été difficile à jouer en semblable occurrence, les Français pouvaient avoir le dessous, — il l'espérait bien, du reste, — et alors il se verrait contraint de fuir devant ses compatriotes, poursuivi comme réfractaire. Prendre du service dans l'armée française, cela lui eût, sans aucun doute, concilié les sympathies des Muller ; mais en bon Allemand il détestait d'autant plus la France qu'elle l'avait longtemps hébergé, et il ne se souciait pas d'exposer à son service sa précieuse existence.

Aussi, ces réflexions faites, il essaya de temporiser ; il pouvait attendre, pensait-il, les résultats des premiers combats et se prononcer ensuite.

—Ma chère Céline, dit-il en fin d'une voix embarrassée, je ne suis plus Allemand que de naissance, vous le savez : mais je ne suis pas encore Français, malgré mes démarches répétées. Tout bien pesé, je crois que le seul parti qu'il me reste à prendre dans ces conditions, c'est la neutralité.

Comme mue par un ressort, la jeune fille se leva tout d'une pièce. C'était la dernière réponse à laquelle elle s'attendait. Frémissante, son regard loyal plongea dans les yeux baissés de son fiancé fouillant la pensée.

—Wilhelm, lui cria-t-elle avec des sanglots de douleur et d'indignation dans la gorge, Wilhelm, seriez-vous lâche ?

L'Allemand pâlit et courba piteusement la tête.

Il sentit qu'il avait fait fausse route et que la nature droite et énergique de la jeune Française s'accommoderait difficilement de ses tergiversations, de ses tortueuses ambiguïtés.

—Que me conseillez vous, chère Céline ? balbutia-t-il enfin.

La jeune fille ne pleurait plus, et ce fut d'une voix ferme qu'elle répondit :

—Votre question est singulière. Comment ! c'est à moi, c'est à une femme qu'en pareille circonstance vous demandez quelle est la voie à suivre ? Votre conscience doit vous dicter votre devoir ; obéissez lui, mais retenez bien ceci toutefois : l'homme que j'épouserai devra mériter toute mon estime, et je méprise profondément les traîtres et les lâches. Adieu ! ou au revoir !

—Vous me quittez ainsi, Céline, alors que peut-être nous ne nous reverrons jamais ?

—Faites que je n'aie pas à rougir de vous et peut-être pourrons-nous reprendre un jour le cours de notre existence où nous en étions lors de notre dernier entretien.

Sur ces paroles si consolantes qu'elle se les reprocha ensuite, la jeune fille s'éloigna promptement, craignant de laisser voir à nouveau sa violente émotion.

Wilhelm n'essaya pas de la retenir et resta perplexe.

Qu'avait-elle pu vouloir ? Que faire ? Son parti fut vite pris.

Avec ces natures foncièrement honnêtes, la ligne droite, comme en géométrie, était le plus court chemin pour arriver. Il était sûr des sentiments de sa fiancée ; ils durent plus longtemps que la guerre, si longue qu'il pût la supposer.

Donc, si aux yeux de Muller il avait fait son devoir, il pourrait, la campagne achevée, reprendre sa place et à la Maison-Blanche et dans le cœur de Céline Muller. Décidément, l'issue de la lutte qui allait s'engager ne pouvait lui être défavorable, quelle qu'elle fût.

La France vaincue, il revenait, modeste vainqueur, demander la nationalité française et la main de la jeune Muller.

Si, au contraire, le sort des armes trahissait la patrie allemande, le vieux patriote de la Maison-Blanche exultait, pardonnait au futur gendre qui, somme toute, n'aurait fait que son devoir en servant son pays.

Et puis il connaissait Sylvain ; le vigoureux garçon ne resterait probablement pas inactif pendant qu'on se battrait, il prendrait du service. Et pour peu que le diable le favorisât, lui, Wilhelm Chumacher, il y avait bien des chances pour que l'un des deux fils Muller, sinon tous deux, restât sur le champ de bataille.

Alors, la situation se simplifiait...

—Restons Allemand, conclut-il, et bon Allemand... jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE IV

SÉPARATIONS

On peut braver la mort mais non pas la douleur.
MUSSET.

Cette décision prise, le Badois s'achemina lentement vers la Maison-Blanche, plus perplexe quand même qu'il n'osait se l'avouer. Comment les Muller allaient-ils accueillir l'annonce de son départ ?

Et puis, il y pensait maintenant : si l'un des fils Muller trouvait la mort sur le champ

de bataille, le vieux métayer ne la lui imputerait-il pas à crime, à lui qui se serait trouvé dans le camp ennemi ? Mais, bast ! il aviserait alors et saurait bien se disculper.

A peine entrait-il dans la cour de la ferme que le père Muller l'appela :

— Il y a là un pli pour vous, monsieur Chumacher.

— Bien, merci, monsieur Muller, fit-il en s'emparant d'un pli assez volumineux, dont il fit immédiatement sauter les nombreux cachets.

Après avoir parcouru quelques pièces de ce véritable dossier, l'Allemand pâlit.

Qu'il fit désormais, la nationalité française lui était oc royée.

En effet, depuis qu'il avait jugé que, quoi qu'il pût faire, il n'obtiendrait jamais le consentement du père Muller s'il ne renonçait à sa qualité d'Allemand, Chumacher avait fait les démarches nécessaires pour obtenir la nationalité française : il n'était pas encore, à ce moment, résolu aux moyens extrêmes que nous l'avons vu mettre en œuvre. Et voilà que ces lettres lui arrivaient à un moment où il eût envoyé à tous les diables ses nouveaux compatriotes.

— Trop tard !... murmura-t-il en glissant les malencontreux papiers dans la poche de son veston.

— Vous connaissez la grave nouvelle que nous avons reçue ce matin, M. Wilhelm ? interrogea le vieux Muller, en fixant son regard clair sur l'Allemand

— Oui, oui, je sais, balbutia Chumacher

Et pour esquiver les questions, il sortit précipitamment et grimpa à sa chambre.

L., il s'interrogea de nouveau. Mais son parti était pris irrévocablement. Il ne se demanda pas ce que commandait le devoir, cela ne lui importait que médiocrement, pourvu que les apparences fussent sauvées et qu'il parût obéir aux injonctions de sa conscience.

Aussi jeta-t-il dans l'âtre les papiers qu'il venait de recevoir, ainsi que quelques autres qui ne pouvaient lui être utiles, y mit le feu, s'assura qu'ils se consumaient entièrement et en dispersa les cendres.

Puis, de ses hardes, il fit quelques paquets et, avant de s'en charger, jeta un regard de regret et d'envie, par la fenêtre ouverte, sur le domaine de la Maison-Blanche, sur les arbres fruitiers couverts de leur neigeuse floraison, sur la plaine de céréales où couraient des frissons d'or, sur les vertes prairies où roulait une houle aux vagues émeraudees, sur le coteau où, dans un frissonnement, la feuille démasquait la grappe en plein développement, pleine de promesses pour les futures vendanges, sur la petite Lauter, jetant ses éclairs argentés dans la plaine ensoleillée.

— Je reviendrai..., fit-il d'une voix sombre.

Et, voulant se soustraire à l'attraction du séduisant panorama qui semblait mettre de la coquetterie à déployer ses charmes pour le retourner, il dégringola l'escalier, chargé de son léger trousseau, et se rendit à la salle commune, où le père Muller conversait avec son fils aîné.

— Monsieur Muller, monsieur Sylvain, fit-il de l'air le plus dégagé qu'il put prendre, je viens vous faire mes adieux.

— Ah ! ah ! vous nous quittez, Wilhelm ? dit le vieux un peu surpris.

— Ne vous y attendiez-vous pas, monsieur, alors que vous savez quelle partie va s'engager ?

— Et peut-on savoir où vous allez ? interrogea Sylvain.

— Mais... faire mon devoir, monsieur.

— Chacun l'entend à sa façon, grogna le meunier.

— Je doute que vous puissiez me désapprouver alors que je vais servir mon pays.

— Ce n'est pas une réponse. Quel est votre pays ? fit ironiquement Sylvain.

Le Badois haussa imperceptiblement les épaules ; comme il eût volontiers sauté à la gorge de ce gouaillieur, n'eût été sa poigne de fer !

— Je vais rejoindre le régiment allemand auquel je suis affecté.

— Ah ! fort bien, dit le père Muller en hochant la tête.

— Tous les hommes valides sont convoqués, je le sais, ajouta Wilhelm, et j'estime qu'il y aurait lâcheté de ma part à me soustraire à ce pressant appel.

— Vous avez peut-être raison, reprit le vieux métayer ; mais je croyais que vous aviez sollicité la nationalité française, et je vous regardais déjà comme un patriote.

L'Allemand essaya de deviner l'intention que pouvaient cacher ces paroles ; et ce

que le père Muller connaissait la teneur des papiers reçus une heure auparavant ? ou bien fallait-il y voir une promesse ?

Mais non ; l'attitude ouvertement hostile de Sylvain ne pouvait lui laisser de doute sur ce dernier point. Après tout, il n'était plus temps de reculer, et le vieux étant resté impassible sous le regard inquisiteur de l'Allemand :

— La décision du gouvernement français me sera parvenue trop tard, fit-il à tout hasard.

— Eh bien ! fit le métayer, je vais vous régler.

Après lui avoir remis son dû :

— Monsieur Chumacher, fit-il, je ne sais ce que l'avenir nous réserve, ainsi qu'à nos deux patries ; mais je tiens à vous dire que je vous ai toujours considéré comme un intelligent et dévoué serviteur, et qu'il m'en coûte de me séparer de vous.

Wilhelm s'inclina et sortit, suivi du patrou.

Quand ils eurent rejoint Sylvain, qui attendait sur le seuil :

— M. Muller, fit le Badois, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Et se tournant vers le meunier :

— J'espère que nous nous reverrons, M. Sylvain.

— Je l'espère comme vous, et je le souhaite de tout mon cœur, monsieur, répartit Sylvain, qui interpréta à sa façon les paroles de Wilhelm Chumacher.

Les trois hommes étaient embarrassés.

— Somme toute, pensait le père Muller, on était de braves gens et on aurait pu se serrer cordialement la main une fois encore, ne pas se quitter comme des chiens.

Mais Sylvain le premier fit demi-tour, et son père l'imita.

— Au revoir, Wilhelm, fit-il simplement.

Le jeune homme s'éloigna pour ne se retourner que lorsqu'il fut dehors et lancer, le poing tendu, quelques imprécations à l'hospitalière demeure qu'il quittait...

* * *

Dès qu'il fut dehors, le père Muller et son fils se mirent en devoir de déjeuner.

— Tiens, où est donc Céline ? fit tout à coup le vieux. Je ne l'ai pas vue depuis qu'elle est rentrée. Serait-elle indisposée ?

Immédiatement il avait pensé à elle en voyant s'éloigner Chumacher.

— Je ne crois pas, répondit Sylvain ; elle doit être à sa chambre, je vais l'appeler. À peine avait-il prononcé ces quelques mots qu'un bruit sourd, comme celui que produirait la chute d'un corps, ébranla le plafond au-dessus de leurs têtes.

Le père et le fils se regardèrent effrayés.

— Mon Dieu ! cria le malheureux père, ma pauvre enfant ! qu'est-il arrivé ?

Mais déjà Sylvain avait gravi l'escalier et heurtait à la porte de la chambre de la jeune fille. N'obtenant pas de réponse, il essaya d'ouvrir : la porte était fermée à l'intérieur. Anxieux, le robuste garçon appuya sa large épaule contre la serrure ; et, d'un seul effort, fit sauter le pêne.

Alors il put voir sa sœur, sa sœur bien-aimée pour laquelle il eût donné son sang goutte à goutte, étendue raide et sans mouvement sur sa descente de lit...

Après son entretien avec son fiancé, la jeune fille était rentrée à la métairie et s'était enfermée dans sa chambre, voulant s'abandonner librement à sa douleur et réfléchir aux moyens de pallier, s'il était possible, les conséquences des terribles événements qui venaient l'assaillir et élever une infranchissable barrière entre elle et son bien-aimé. Quelle décision allait-il prendre ? Servirait-il la France ? Porterait-il les armes contre sa patrie d'origine, et, ce cas échéant, pourrait-elle garder son estime à l'homme qui abandonnait son drapeau à l'heure du danger ? Allait-il, au contraire, s'enrôler sous les aigles noires du roi de Prusse et, ce faisant, combattre contre son frère, contre ses frères peut-être, contre ses aînés qu'elle chérissait ? Que Wilhelm se battit contre la France, contre cette patrie qu'elle aimait tant cependant, elle l'admettait et lui eût certainement pardonné.

Mais s'il se trouvait parmi les meurtriers d'un des siens, pourrait-elle jamais l'absoudre ? En serait-elle donc réduite, dans le cours de la terrible lutte qui allait s'engager, à maudire les victoires des siens, craignant qu'elles ne fussent le prix du sang d'un être cher ?

À ce moment, elle avait vu rentrer Wilhelm qui, après un court entretien avec son

père, s'était dirigé vers la chambre qu'il occupait. Comme il avait l'air sombre ! Qu'avait-il donc résolu ? Anxieuse, elle s'était laissée tomber dans un fauteuil, pendant que de grosses larmes roulaient, brûlantes et pressées, de ses longs cils soyeux sur ses joues pâles.

Enfin le jeune homme avait reparu dans la cour, chargé de ses bagages.

Céline, que les larmes avaient soulagée, avait entr'ouvert la fenêtre et tendu l'oreille, ne voyant rien perdre du colloque qui s'engageait entre les trois hommes.

L'adieu presque bienveillant de son père lui fit une douce joie ; mais le ton acerbe de Sylvain effaça bientôt cette première impression, et quand elle entendit la menace que déguisait mal le "au revoir" de son aîné, quand elle vit son bien aimé Wilhelm s'éloigner tête basse sans insister pour lui présenter ses devoirs ; quand elle le vit franchir le seuil de la Maison Blanche sans un mot de regret, sans même se retourner pour lui jeter l'adieu qu'elle attendait, incapable de mûrir plus longtemps tant d'émotions successives, elle roula, évanouie, sur sa descente de lit, et c'est la chute de cette masse inerte sur le plancher qui avait tant effrayé le père Muller.

.. Quand le père Muller, qui suivait son fils aussi vite que le lui permettaient ses jambes de soixante-quinze ans, arriva dans la chambre de la jeune fille, déjà Sylvain, enlevant sa sœur comme il eût fait d'un enfant, l'avait placée sur son lit et appelait une des femmes de service pour la deshabiller.

— Eh bien ! ta sœur ? fit le vieux tout tremblant.

— Ce ne sera rien, père, fit le courageux garçon, qui lui-même avait peine à contenir sa poignante douleur.

Le père s'était précipité et couvrait de baisers son enfant.

Après un quart d'heure de soins intelligents, la jeune fille revint à elle.

Elle ouvrit les yeux et sembla chercher, parmi ceux qui l'entouraient, quelqu'un qu'elle ne découvrait pas. Enfin, la vérité se fit jour dans son cerveau troublé, la scène des adieux, le départ de Wilhelm lui traversèrent l'esprit, et de nouveau ses grands yeux s'emplirent de larmes.

— Qu'elle pleure ! fit le père Muller à l'oreille de son fils, cela la soulagera.

— Comme elle l'aime ! rugit le meunier entre ses dents. Nous sommes bien coupables, père, moi surtout, de ne pas avoir su la préserver de cet amour.

Quant à la jeune Céline, elle était tombée dans cet état de prostration qui suit inévitablement les grandes crises, et n'entendait rien de ce dialogue.

* * *

Les jours qui suivirent se passèrent dans une morne tranquillité, chacun pour des motifs différents évitant toute allusion aux scènes qui avaient accompagné ou précédé le départ de Wilhelm Chumacher.

Encore sous le coup de l'émotion ressentie, Céline se gardait bien de parler de celui qui emportait toutes ses espérances, et le père Muller se souciait peu d'aviver la douleur qui pressurait le cœur de son enfant.

Quant à Sylvain, il était devenu sombre de grave qu'il était en temps normal, non que l'Allemand lui eût laissé le moindre regret, bien au contraire, mais le généreux garçon tremblait à l'idée que son frère allait courir de graves dangers ; son âme aimante saignait de la blessure qu'avait reçue le cœur de sa sœur bien-aimée, et chez lui le patriote scrutait l'avenir avec de vagues inquiétudes, lui demandant si quelque malheur n'allait pas fondre sur l'immortelle patrie française.

Après Paris, la province avait accueilli la déclaration de guerre par les manifestations d'un chœur enthousiasme. Nos braves troupiers étaient acclamés au passage et largement hébergés. Confiants en leur vaillance indomptable, fiers de ces hommages anticipés, nos soldats se prêtaient de bonne grâce à ces ovations.

Et quand le père Muller vit défilé quelques-uns de ces fiers régiments qui faisaient l'admiration de tous, il ne put contenir sa joie débordante :

— Tonnerre ! fit-il un jour à Sylvain, ils vont les manger comme des gaucettes.

Le meunier hochait la tête :

— Je l'espère bien, père.

La proclamation adressée par l'empereur à l'armée exaspéra le vieux métayer :

— Soldats, y était-il dit en substance, la guerre est déclarée à la Prusse. Cette

campagne sera longue et périlleuse. Vous aurez à traverser un pays hérissé de forteresses et couvert de soldats, etc. »

Est-ce qu'on arrêtait des armées françaises avec des forteresses ? L'autre parlait mieux décidément, et il ne lui fallait que trois semaines pour régler leur compte à ces messieurs d'outre-Rhin.

Pourtant certains symptômes étaient peu rassurants ; on paraissait manquer d'organisation dès le début. Des officiers, amplement pourvus des cartes des pays allemands, manquaient de cartes françaises, et plusieurs fois déjà des chefs de détachements égarés s'étaient trouvés dans la plus complète impossibilité de diriger leurs troupes.

A maintes reprises Sylvain avait mis sa profonde connaissance de la contrée au service de ces officiers, et, dans l'une de ces circonstances, il avait essayé d'avoir quelques renseignements.

— Où allez-vous passer le Rhin, mon commandant ?

— Eh ! le sais-je ? avait tristement répondu l'officier. Le traversera-t-on même ?

— Vous ne paraissez pas partager l'enthousiasme général, avait répliqué Sylvain.

— Que voulez-vous ! je voudrais pouvoir vous affirmer que nous allons nous couvrir de laurier. Mais, vous le voyez, puisque j'ai mis votre obligeance à contribution, nous ne disposons pas de tous nos moyens. Mon bataillon manque de vivres depuis hier, et nous ne sommes pas entrés en campagne. De plus, en ce moment, je ne dispose pas de plus de soixante-dix cartouches par homme, alors qu'incessamment nous pouvons prendre le contact de l'ennemi.

— C'est inconcevable, murmura le meunier sincèrement effrayé.

— Enfin, ajouta l'officier avec un rapide éclair dans ses yeux noirs, s'il ne faut pour vaincre que nous faire tuer jusqu'au dernier, je réponds de mon bataillon, comme de toute l'armée, du reste. Mais ces contretemps sont bien fâcheux.

— Tout peut encore se réparer, puisque la partie n'est pas engagée.

L'officier resta quelque temps sans répondre ; un sourire triste erra sur sa lèvre un peu dédaigneuse, un sourire qui dut plus tard narguer la mort :

— Sans doute, fit-il enfin, nous devons avoir confiance.

Le meunier marcha quelque temps encore aux côtés de l'officier qu'il guidait, sans un mot, redoutant de sinistres présages. Plaçant la conversation sur un terrain moins pénible :

— Mon commandant, dit-il, peut-être pourriez-vous me dire où se trouve en ce moment le 74^e de ligne ?

— Vous y avez quelque parent, sans doute ?

— Mon frère.

— Ah ! vous avez un frère sous les drapeaux. Le 74^e..., attendez donc ! Il fait partie de la division Douay et doit se trouver aux environs de Strasbourg, autant que j'en puis juger, car il est bien difficile de reconnaître quelque chose dans ce prétendu plan de mobilisation.

— Merci quand même, mon commandant.

Après quelques indications dernières données au chef du détachement, Sylvain prit congé de lui.

— Merci à mon tour, mon brave, fit l'officier en lui tendant la main ; j'espère pour vous et pour nous tous que vous n'aurez pas, dans quelque temps, à rendre le même service, le pistolet sur la gorge, à quelque officier ennemi.

— Mon commandant, répliqua le meunier d'une voix si crâne et si sincère que l'officier regretta immédiatement ses paroles et jeta sur le jeune homme un regard chargé d'admiration ; mon commandant, les Prussiens pourront me couper la langue et les jambes, mais ils ne feront servir ni l'une ni les autres à un pareil usage.

Sur ces mots, le jeune homme salua militairement et reprit le chemin de la Maison-Blanche, les pessimistes paroles de l'officier l'obsédant, avivant ses inquiétudes.

Ne trouvant pas son père à la ferme, Sylvain s'en fut au moulin dont la meule était immobile et les vannes fermées.

Le père Muller faisait charger les derniers sacs de farine, car, depuis quelques jours, le blé n'arrivait plus au moulin, réquisitionné sans doute.

Sylvain rapporta à son père son entretien avec l'officier.

— Allons donc, fit le père Muller dont la confiance était inébranlable, il voyait tout en noir, ton commandant, parce qu'il s'était perdu en pays ami. Dis donc, ajouta-t-il

gaiement, si Frédéric est à Strasbourg, il obtiendra de pousser une pointe jusqu'à la Maison-Blanche et il va nous arriver un jour où l'autre. Sais-tu qu'il doit avoir une fière mine sous son uniforme de sous officier ? Voilà un gaillard qui nous reviendra avec l'épaulette.

Puis, songeant aux mélancoliques paroles de l'officier :

— Pourvu, ajouta-t-il, la larme à l'œil que quelque balle n'entrave pas sa carrière.

...Ce jour là était le 2 août, et le soir même, la France entière apprenait qu'un furieux engagement avec l'avant garde de l'armée allemande s'était terminé à l'avantage des Français qui s'étaient emparés des hauteurs de Sarrebrück, malgré la plus vive résistance. Ce qui n'était en réalité qu'une simple escarmouche prenait, grâce au style officiel, les proportions d'un brillant succès.

— Voilà le bal qui commence, dit le père Muller en apprenant cette bonne nouvelle. Nos troupiers vont faire danser en mesure messieurs les Allemands. Ton frère n'était pas de la fête, c'est dommage ; mais au moins nous sommes sûrs qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

Céline était présente et se félicita intérieurement du succès remporté par ses compatriotes. Mais Wilhelm qui était avec les vaincus, s'il s'était trouvé à cet engagement ! s'il était resté sur le champ de bataille !

Repoussant ces pensées attristantes, la jeune fille fit bonne contenance. Elle eût rougi de paraître ne pas partager la joie sans mélange de son père et de son frère, qui, eux, se souciaient bien de Wilhelm Chumacher.

Mais, quand elle fut couchée, il lui fut impossible de s'endormir de longtemps. Nerveuse, elle se leva et ouvrit la fenêtre, espérant que l'air frais du soir chasserait la fièvre qui lui brûlait le sang.

La nuit était superbe, une de ces nuits d'été claires et fraîches où la terre semble se reposer, elle aussi, fatiguée du puissant travail de fécondation de la journée.

A ses pieds coulait la petite Lauter dont l'incessante et douce chanson protestait de sa vitalité et semblait un reproche adressé à l'apparente inaction de la nature entière ; sous "cette pâle clarté qui tombe des étoiles", son cours sinueux aux argents scintillements charriait comme une lave incandescente fondant les sombres lointains de l'horizon embrumé par les vapeurs du Rhin.

Un doux zéphyr descendait des Vosges dont l'imposante masse se profilait du côté opposé, hachant les profondeurs azurées de leurs sommets ballonnés et neigeux. Sous ce caressant souffle,

Un air égal et doux, tiède haleine de l'onde,

la surface du liquide miroir se plissait en légers frissons, tandis que les plantes aquatiques, doucement bercées, inclinaient leurs faibles tiges, baignant dans la rivière leurs têtes colorées.

— Pauvres fleurs ! pensa la jeune fille en portant la main à ses tempes qu'elle sentit battre violemment : pauvres fleurs ! Est-ce qu'elles ont la fièvre, elles aussi ? Elles se bercent pour s'endormir et, ne pouvant y parvenir, elles trempent leurs têtes lourdes et brûlantes dans l'eau fraîche de la Lauter !

Accoudée à la barre d'appui de la fenêtre, la tête plongée dans ses deux mains, elle se laissa aller à ses tristes pensées ; son esprit s'évola en d'immatérielles contemplations ; ses yeux se fermèrent à la réalité, et, dans ce doux et factice sommeil que donne une fièvre intense, dans cette extatique somnolence, corollaire de la parasye momentanée des sens, elle eut une terrible vision.

Elle se vit au milieu du fracas d'une acharnée bataille ; d'épaisses colonnes de fantassins heurtaient des bataillons non moins épais ; les hommes roulaient hurlants et meurtris, dans une boue sanguinolente, enveloppés d'opaques nuages de poudre que zébrait l'étincellement de milliers de sabres et de baïonnettes ; puis ces nuages envahirent peu à peu tout le champ de bataille, couvrant les combattants, et elle ne vit plus qu'un soldat français, le képi sur l'oreille, le visage noirci par la poussière et la fumée de poudre. fondre impétueusement, à l'arme blanche, sur le seul soldat allemand qui restât.

Le Prussien épaula ; un coup de feu retentit, et, quand la fumée se fut dissipée, elle crut voir le soldat français, le front ensanglanté, mettre le pied sur la poitrine de l'Allemand renversé pour dégager sa baïonnette enfoncée jusqu'au quillon.

Elle poussa un cri et s'éveilla, ou plutôt revint à la réalité : horreur ! Dans l'un des soldats elle avait reconnu son frère, et dans l'autre son fiancé...

— Oh ! quel horrible cauchemar ! heureusement, je sais que Frédéric est à Strasbourg et ne s'est pas encore battu ; mais lui ! mais Wilhelm ! qui peut savoir, mon Dieu ! Oh ! j'en mourrais ! ajouta-t-elle brisée.

R fermant violemment la fenêtre, elle se recoucha et s'endormit enfin, mais d'un sommeil agité et que troublerent des rêves de sinistre augure.

Quand, le lendemain, "l'aurore aux doigts de rose" ent'ouvrit les portes de l'Orient", elle fut brusquement réveillée par le bruit insolite de braves commandements rythmant la marche cadencée d'une troupe nombreuse, par le sourd roulement des chariots et des caissons.

La route passant devant la ferme était couverte de soldats français se dirigeant sur Wissembourg. Le père Muller, lui aussi, était déjà levé, et, de sa fenêtre, lui adressa un paternel salut.

— Bonjour, Linette !

— Bonjour, père. Qu'y a-t-il donc ? Où vont tous ces soldats ?

— Je ne sais pas, fillette ; mais Sylvain va nous le dire, ajouta-t-il, en apercevant son aîné qui, sur le seuil de la porte cochère, semblait contempler les files.

Au bruit de cette conversation, Sylvain s'était retourné et, voyant son père levé, il le rejoignit.

— Eh bien ! fit son père en lui serrant la main, quoi de nouveau ?

— C'est la division Douay, répondit simplement le jeune homme.

— Mais c'est la division de Frédéric, fit le vieux, en se précipitant à la fenêtre.

Un régiment de carcos défait en ce moment, et leurs faces noires, tranchant sur leur uniforme bleu clair, avaient des airs farouches.

— Je ne vois pas d'infanterie de ligne, fit le père Muller, en scrutant la longue et sinieuse ligne de fantassins. Mais où vont-ils, Sylvain, t'en es-tu informé ?

— Oui, oui ; toute la division doit se trouver ce soir massée en avant de Wissembourg.

— Peut-être Frédéric va-t-il passer devant notre porte sans pouvoir nous embrasser, le pauvre garçon.

— Non, père, cette route est exclusivement réservée aux convois et à leur escorte. Les régiments de ligne gagnent le même point par un autre chemin.

— Ah ! je vois que tu t'es bien renseigné, Sylvain.

— Oui, on croit qu'il va y avoir quelque chose par là, père, et je serais bien curieux de voir cela de près.

— Que veux-tu dire ? fit le père, remarquant l'air résolu de son fils.

— Je veux dire, père, que le moulin chôme, et que puisque l'on va se battre auprès de chez nous...

— Mon Dieu, mais que vas-tu donc faire ? fit le métayer qui craignait de comprendre.

— Endosser mon uniforme et tâcher de rejoindre mon frère.

Le vieux métayer, qui déjà tremblait tant pour la vie de son cadet, fut tellement abasourdi que, sans y voir, cherchant de la main quelque appui, il se laissa lourdement tomber dans un fauteuil.

— Oh ! non ! tu ne feras pas cela !... murmura-t-il d'une voix presque inintelligible.

Le jeune homme, le cœur serré par cette subite douleur, contemplait son père avec une visible angoisse. Devait-il sacrifier son devoir de patriote pour satisfaire l'amour paternel ? Oh ! non, sa résolution était prise, et son père le bénirait plus tard de lui avoir désobéi.

— Ne me quitte pas, Sylvain, disait le vieux, des larmes plein les yeux, la voix coupée de gros sanglots. S'il vous arrivait malheur à tous deux, que deviendrais-je ? N'abandonne pas ton vieux père, que me resterait-il ?

— Il vous resterait toujours, père, votre fille chérie pour vous consoler, et la satisfaction de savoir que vos deux fils ont fait leur devoir et sont tombés au champ d'honneur.

Le père Muller réfléchit quelque temps ; un violent combat se livrait en lui-même ; de patriotiques évocations calmèrent son premier mouvement, ses larmes se séchèrent ;

une résolution subite éclaira son visage encore mâle, d'où les ans n'avaient pu chasser toute virilité.

—Oui, tu as raison, Sylvain, fit-il enfin ; pars, fais ton devoir, emmène-moi. Si vieux que je sois, il me restera bien assez de forces, va, pour presser la détente d'un fusil.

Ce fut le tour du jeune homme d'être effrayé.

— Père, vos forces trahiraient votre courage, et les dangers auxquels vous seriez exposé paralyseraient le nôtre. De plus, voudriez-vous laisser Céline seule à la maison, alors qu'à chaque instant la ferme peut être occupée par les troupes amies ou ennemies ?

Le vieux brave homme se rendit enfin à ces bonnes raisons.

Mais cette partie gagnée, il fallut encore que Sylvain soutint une lutte acharnée contre sa jeune sœur.

Enfin, le soir même, le jeune homme, revêtu de l'uniforme de l'infanterie française, quitta la ferme, s'arrachant des bras de sa sœur qui faisait une dernière et inutile tentative pour le retenir.

A peine Sylvain Muller avait quitté la Maison-Blanche et s'engageait dans le chemin creux de traverse pour gagner Lauterbourg, où il espérait avoir quelques renseignements sur les positions occupées par les troupes françaises, qu'il aperçut, venant en sens inverse, à pas précipités, une jeune fille qu'il reconnut aussitôt pour Sophie Browild.

Après un moment d'hésitation causé par l'uniforme, celle-ci le reconnut à son tour.

—Tiens ! Sylvain ! Où allez vous donc en cet équipage ? fit-elle en lui serrant la main.

—Me battre, répondit simplement le meunier.

—Oh ! mais ils doivent être dans la désolation là-bas, fit-elle vivement en désignant du doigt la Maison-Blanche, dont la masse claire s'enfonçait progressivement dans le crépuscule.

—Oui, répliqua tristement le meunier, vous n'y serez pas de trop.

Et, sans vouloir en écouter davantage, il lui serra silencieusement la main et s'éloigna promptement. Elle le regarda quelque temps, puis quand sa silhouette vigoureuse ne lui apparut plus que comme l'ombre d'un pygmée se fondant dans la nuit envahissante, elle fit demi-tour et prit sa course vers la ferme.

CHAPITRE V

WISSENBURG !

Une exclamation aussi joyeuse que le permettaient les circonstances accueillit Sophie Browild, à son entrée à la Maison-Blanche.

—Tu arrives bien, ma chère Sophie, fit Céline en l'embrassant chaleureusement ; nous sommes seuls. Sylvain nous a quittés depuis une heure.

—Oui, je sais.

—Comment cela ? fit le père Muller ; tu l'as donc rencontré ?

—Il y a une demi-heure à peine ; il allait sur Lauterbourg.

—Que t'a-t-il dit ? demanda le vieux, comme si son fils l'avait quitté depuis plusieurs semaines.

—Oh ! peu de chose. Quand je l'ai reconnu, je me proposais de l'accabler de questions ; mais il avait hâte de me quitter...

—Ce pauvre enfant, fit le vieux en embrassant les deux jeunes filles.

Les émotions de la journée l'avaient anéanti, et il lui tardait de se reposer.

Restées seules, Sophie et Céline se regardèrent.

La brune jeune fille de Lauterbourg remarqua que la pâleur mate des traits de son amie s'était accentuée, qu'un cercle de bistre entourait ses yeux noirs aux paupières rougies par les larmes.

—Tu souffres bien, ma chère Céline, fit-elle avec compassion en entourant de son bras le col de sa blonde amie.

—Oh ! oui, répondit celle-ci avec un gros soupir. Mais toi-même, ma chère Sophie, tu sembles avoir perdu ton inaltérable gaieté.

—Eh ! puis-je être joyeuse quand tu es si triste toi-même ; ce que tu redoutes tant,

ne dois-je pas le craindre au même degré ? Si tu pleures sur les dangers que court ton fiancé, crois tu que je reste insensible quand le mien va se battre ?

— Tu oubies, ma chère amie, que ton fiancé... c'est mon frère, que Sylvain va le rejoindre.

— C'est vrai... tu as triple angoisse.

— Et tu ne tiens pas compte de la plus poignante... que ceux sur qui je pleure ne combattent pas dans le même camp, et qu'il se pourrait...

Elle n'osa achever, son amie l'avait comprise.

— Avez-vous des nouvelles de Frédéric ? savez-vous où il est ?

— Frédéric, répliqua Céline d'une voix sombre, il doit être à Wissembourg, où l'on va se battre demain peut être.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune Lauterbourgeoise en portant la main à son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Ah ! merci, tu l'aimes bien, mon cher Frédéric ; tu as raison, va, car il mérite bien d'être aimé ainsi, mon petit frère.

Le premier moment de douloureuse surprise passé :

— Tu es sûre de cela ? Frédéric est à Wissembourg ?

— Sa division y est pour le moins, et c'est même ce qui a décidé Sylvain à partir dès aujourd'hui pour le rejoindre.

— Oh ! ce brave Sylvain ! quel bon frère ! et moi qui ne l'ai même pas remercié et l'eusse volontiers gourmandé et tarabusté de belle façon s'il m'en avait laissé le loisir. Mais j'ignorais le mobile qui le faisait agir et je lui en voulais presque de vous abandonner en ce moment.

— Sylvain fut par là de toute façon ; il n'est pas seulement le frère de Frédéric ; il est surtout et avant tout Français et bon patriote et il eût certainement rougi de laisser les bras croisés, en placide spectateur, alors qu'on se battait et que coulait le sang français.

Ces réflexions, émises d'une voix ferme, rappelèrent à Sophie que Wilhelm était de nationalité allemande et que, frappée du même coup dans toutes ses affections, le cœur de sa jeune amie devait être en proie à d'atroces angoisses.

— Je suis bien égoïste, dit-elle, et j'oubliais de te demander si tu n'avais pas reçu quelques nouvelles de M. Chumacher.

— Aucune, fit la blonde enfant en hochant tristement la tête ; rien, depuis son départ, pas un mot, pas une lettre. M'aurait-il déjà oubliée ?

Elle était si péniblement affectée qu'oubliant, pour la consoler, ses griefs contre Wilhelm, Sophie prit presque la défense de l'absent.

— Merci ! fit Céline, en laissant errer sur ses charmantes lèvres un incrédule sourire.

La jeune Lauterbourgeoise ne voulut pas insister sur ce pénible sujet et parla de se retirer.

— Comment ! tu ne nous restes pas ? se récria Céline.

— C'était mon intention en venant ici ; mais puisque Frédéric est si près de Lauterbourg, tu me pardonneras de te fausser compagnie.

— Oh ! comme je te comprends. Oui, oui, va.

Une carriole fut attelée et Lucas, le vieux serviteur, se chargea de conduire à bon port la fiancée de son jeune maître.

...Le soleil, le lendemain, se leva radieux.

— Un vrai soleil d'Austerlitz, dit le père Muller qui s'y connaissait.

Comme chaque matin, pendant la belle saison, la jeune Céline s'était levée dès l'aube. Essentiellement romantique, elle aimait, de sa fenêtre, assister au réveil de la nature.

Le frais gazouillis des pinsons et des fauvettes succédant à la crécelle des grillons, le tendre roucoulement de l'amoureuse colombe, le discret caquètement des poules soulevant paresseusement leur blanche paupière, le doux bruissement de la brise dans le feuillage des grands arbres, le susurrement de la Lauter dans les roseaux chanteurs, cette indéfinissable harmonie, enfin, particulière aux matinées estivales, avait pour elle un charme inénarrable.

Il n'était pas jusqu'à la trompette du coq, se dressant sur ses ergots pour lancer,

dans l'air saturé d'odorantes émanations, ses notes éclatantes, qui ne lui parût une agréable musique, en vraie fille de campagne qu'elle était.

Longtemps elle resta là, immobile, pensive ; ces contemplations produisaient un salutaire effet sur sa nature excitable, quelque peu névrosée, et ce calme général l'avait rassérénée quand soudain une épouvantable détonation retentit dans le lointain, faisant trembler les vitres.

Précipitamment, elle descendit ; les détonations se succédaient sans interruption, et la petite rivière semblait rouler dans son lit cent tonnerres.

— C'est le canon, fit froidement le père Muller. En effet, ce jour là était le 4 août, et la division Douay, d'impérissable mémoire, venait de descendre du Geisberg, la hauteur qui domine Wissembourg où elle était campée, et fondait impétueusement sur les Prussiens, engageant avec l'armée allemande cette lutte horrible et sublime d'héroïsme où 9,000 Français tinrent en échec, pendant de longues heures, les 180,000 hommes du prince Frédéric-Charles qui les écrasèrent enfin sous leur nombre.

L'histoire a rapporté les épisodes de cette lutte disproportionnée où nos farouches turcos chargèrent à vingt reprises dans les masses profondes des Allemands, s'ouvrant à la baïonnette de sanglants passages, sans pouvoir entamer ces épaisses colonnes par trop supérieures en nombre ; où quelques compagnies de ligne, enfermées dans Wissembourg, firent de furieux et épiques efforts pour rompre le cercle de fer et de feu qui les étreignait, se rétrécissant de minute en minute.

À la ferme, les hommes s'étaient réunis dans la grande salle, le père Muller au milieu d'eux.

Chacun avait conscience que de graves événements se passaient là bas, qu'une importante partie se jouait, qui déciderait peut être du sort de la France, et ces préoccupations rapprochaient les distances ; il n'y avait plus là un patron et des ouvriers, un maître et des domestiques, mais quelques Français haletants, impatients de connaître l'issue d'une lutte qui était évidemment sérieuse, à en juger par les détonations d'une nombreuse artillerie et le crépitement d'une fusillade nourrie.

Jusqu'au soir ils restèrent là, oubliant l'heure du déjeuner ; la conversation se traînait, parfois languissante, coupée par de longs silences, et il ne fallait rien moins qu'un redoublement de fureur là-bas, par de là Lautembourg, pour la ranimer. Parfois, de subites et inexplicables accalmies... la baïonnette faisait son œuvre.

Peu à peu les détonations s'espacèrent, la fusillade s'éteignit graduellement.

À intervalles de plus en plus éloignés, les coups de canon déchiraient l'air, crevant le silence que ne troublaient même plus les oiseaux effrayés...

Quand le soleil montra sa face rougissante entre deux monticules des Vosges, derrière lesquels il s'enfonçait, empourprant leurs cimes, tout était fini... et le couchant en feu semblait un vaste miroir réfléchissant tout le sang qui ruisselait là bas, et que buvait lentement la terre...

Pour éviter d'entendre les commentaires, douloureux pour elle, quels qu'ils fussent, des gens de la ferme, Céline avait fui la Maison-Blanche aux premiers coups de canon, et telle était la patriotique anxiété du père Muller qu'il ne s'était pas aperçu tout d'abord de sa disparition.

La jeune fille avait couru la campagne, éperdue, comme folle ; puis, exténuée par une course longue et sans but, ses pas l'avaient ramenée vers la ferme, et elle s'était laissée tomber, étendue plutôt qu'assise au bord de la petite rivière, "tant elle avait besoin d'un confident qui l'aime", et pour "causer d'avenir avec ses flots menteurs".

Elle avait d'abord marché au canon, subissant une invincible et inconsciente attirance, comme pour arracher ses frères et son fiancé à cette lutte qu'elle considérait comme fratricide, ne voyant, dans ce combat où tant de milliers d'hommes risquaient leur existence, que les trois êtres aimés.

Tout en vaguant à travers champs, elle eut comme une réminiscence de son cauchemar de l'avant-veille ; mais les détonations, de plus en plus vibrantes et distinctes à mesure qu'elle approchait, la rappelèrent à la réalité.

Allait-elle voir cette épouvantable boucherie dont un rêve lui avait permis d'apprécier l'horreur ? Marcherait-elle dans ce charnier humain, se courbant sur chaque cadavre pour y chercher des traits connus ?

Irait-elle, à travers le sifflement des balles et sous le mugissement des obus, quêter quelque indication à ces hommes noirs de poudre et ivres de carnage ?

Non que la crainte de la mort entrât pour quelque chose dans ses hésitations ; mais la folie de son entreprise lui apparut, et elle s'arrêta, indécise ; puis, après une muette invocation à Celui qui est le consolateur des affligés, à Celui qu'invoquent les plus sceptiques devant un grand danger, qui jette à genoux les rudes marins sur le pont du navire quand la mer déferle avec rage et broie les mâts comme des fétus de paille, elle rebroussa chemin s'en rapportant à la Providence, incapable de formuler un souhait qui ne lui parût criminel.

Et elle était venue échouer près de la passerelle reliant le moulin à la terre ferme, cette passerelle qui avait failli être fatale à Frédéric.

Elle resta là longtemps, bien longtemps, anéantie, les membres fatigués, le moral anesthésié ; elle ne s'aperçut même pas que la nuit couvrait peu à peu la plaine de son voile de deuil, éteignant les sanglantes lueurs du couchant ;

Que les rayons du soir que l'Occident rappelle
Éteignaient aux vitraux leurs dernières étincelles ;

que les objets qu'elle pouvait percevoir prenaient des formes indécises, et que la Lauter elle-même, si claire, si limpide, semblait rouler des flots clapotants d'encre, pour mieux céler sans doute le sang pur dont elle était souillée...

Seule, la fraîcheur glaciale, froide transpiration de la terre surchauffée, l'envahissait peu à peu, la tira de sa profonde léthargie.

Alors, elle put voir de sinistres lueurs rouges éclairant lugubrement l'horizon. Ce n'était certainement pas le couchant : il faisait nuit noire, une nuit sans lune et sans étoiles comme si tous ces astres s'étaient voilés devant le spectacle qu'offrait la terre ensanglantée ; une de ces nuits orangeuses qui succèdent fréquemment aux brûlantes journées d'août, où la tempête se fait précéder d'un petit vent d'ouest secouant le feuillage et ridant les ruisseaux.

Non, ce n'était pas le couchant ; mais où la mort avait passé suivait son sinistre cortège, et là-bas les villages flambaient, se tordaient sous les morsures du feu, et s'affaissaient en craquant dans le brasier, éclairant les champs dévastés, couverts de leur moisson humaine !...

Vers le ciel, où couraient de noirs nuages se teignant de roses lueurs, les flammes s'élançaient comme une menace ou un défi, s'épanouissant en gerbes d'étincelles, lançant de rouges brandons dans les blés hachés et de sang dégoutants...

La pauvre enfant se souleva péniblement ; ses membres raidis par la fatigue refusaient de la porter. Mais on devait s'être aperçu, à la ferme, de sa longue absence, son père devait être dans de mortelles inquiétudes ; cette pensée lui donna de l'énergie, et, d'un pas chancelant, elle gagna la Maison-Blanche, où son chien de prédilection, un gros terre-neuve blanc et feu, la salua de joyeux aboiements, qu'il interrompit pour lécher ses mains mignonnes.

La jeune fille, reconnaissante, caressa la brave bête :

— Va te coucher, mon brave Porthos, va !

*
**

Depuis l'heure du dîner, heure à laquelle le père Muller s'était aperçu de la disparition de sa fille, le pauvre homme était en effet dans des transes cruelles. Il s'était souvenu tout d'un coup de ne pas l'avoir vue depuis le matin et était monté à sa chambre : la pièce était vide et dans un désordre qui prouvait un départ précipité. De terribles craintes avaient alors assailli l'esprit du bonhomme ; il avait requis tout le monde pour l'aider dans ses recherches, il avait fait fouiller la ferme et le moulin. A ce moment, Céline était encore à travers champs.

Fou de douleur, le vieux partagea son personnel, fit battre les environs et appeler en tous les sens ; mais la jeune fille était restée introuvable, sourde à tous les appels.

La nuit était noire et le père Muller se disposait à rentrer pour faire seller un cheval et envoyer à Lauterbourg prévenir qui de droit, quand il entendit les joyeux aboiements du chien de garde.

— Il y a du nouveau à la ferme, fit-il, un peu récontorté ; Porthos a reconnu un ami.

Et aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes, il regagna le logis, suivi de ses serviteurs presque aussi inquiets que lui-même.

Dès qu'elle l'aperçut, la jeune fille se jeta à son cou.

—Ma pauvre enfant ! que tu m'as fait de mal ! fit-il en éclatant en sanglots.

—Pardonnez moi, mon bon père ; mais je souffrais d'atroces migraines... le départ de Sylvain, Frédéric qui se bat... ce canon... j'ai couru la plaine aspirant le grand air, et me suis éloignée plus que de raison.

—Oui, oui, tu dois bien souffrir, fit le vieux, pensant à ce qu'elle taisait. Enfin, te voilà ma petite Liline, ajouta-t-il après un silence

Ils s'étaient assis ; il l'avait prise sur ses genoux, comme *dans le temps*, et la berçait comme une gamine, lui donnant de doux petits noms, avec des caresses de mère. Il était fou de joie, le pauvre vieux, et se souciait bien qu'on le trouvât ridicule ! Puisqu'il avait retrouvé sa fille, que lui importait le reste du monde !

Il avait en partie deviné les angoisses de sa chère enfant, et sa disparition lui avait fait redouter la plus terrible catastrophe. Oai, il avait craint un moment que sa fille adorée n'eût noyé sa douleur dans la Lauter, et s'il n'avait pas fait fouiller la petite rivière, c'est que le brave homme essayait de se tromper sur ses propres craintes et se plaisait à les traiter de chimériques.

La soirée était déjà fort avancée, et chacun se disposait à prendre un repos bien gagné après une journée si agitée, quand se fit entendre le sourd roulement d'une voiture cahotant dans de profondes ornières.

L'angoisse se peignit sur tous les visages : qui pouvait bien vaquer par les chemins à cette heure indue ?

Le bruit se rapprocha pour cesser à la porte cochère de la Maison-Blanche, où la voiture s'arrêta.

Il était dix heures, et le roulement d'une voiture à cette heure tardive constituait un véritable événement.

Un frisson glacial comme les affres de la mort courut dans l'assistance ; la fatalité s'appesantissait sur la Maison-Blanche, et tout bruit insolite semblait de sinistre augure à ces oreilles prévenues.

Chacun s'était levé d'un même mouvement ; ces rudes hommes des champs tremblaient de tous leurs membres dans l'attente de l'inconnu.

Enfin, péniblement, le père Muller articula :

—C'est Sylvain qui s'est fait ramener ; va te coucher, petite. C'est trop d'émotions pour toi dans la même journée ; tu verras ton frère demain.

La vérité, c'est que le brave homme craignait quelque nouveau malheur, et voulait épargner ce nouveau coup à la chétive enfant.

Quoi qu'il lui en coûtât la jeune fille obéit.

Après s'être assuré qu'elle était allée dans sa chambre et avoir entendu la porte se refermer sur elle, il alla à la rencontre des nouveaux arrivants, précédé de ses domestiques.

CHAPITRE VI

LE BLESSÉ.

A peine le vieux métayer avait-il fait quelques pas dans la cour, qu'à la faible clarté des lanternes, il put voir quatre hommes tirer silencieusement du lourd véhicule un brancard chargé.

Incapable de prononcer une parole, sentant ses jambes se dérober sous lui, il s'arrêta pétrifié, une sueur froide lui mouillant les tempes.

Un monsieur de la ville, en redingote noire, s'approcha de lui, l'air compatissant :

— C'est à M. Muller que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

Le vieux fit, de la tête, un signe affirmatif.

—Nous vous ramenons votre fils légèrement blessé, reprit son interlocuteur, qui n'était autre qu'un médecin de Lauterbourg.

Il appuya sur les derniers mots, pour rassurer le vieillard qu'il voyait atterré.

—Ce ne sera rien, ajouta-t-il, et quelques semaines de bons soins le remettront sur pied. C'est sur sa demande que nous l'avons amené ici, malgré les inconvénients que présentait un transport immédiat.

Mais le père Muller n'en entendit pas davantage, il n'écoutait plus ; recouvrant ses sens, il se précipita vers le brancard, dont il souleva le voile.

A la lueur incertaine des lanternes, il ne distingua pas tout d'abord le visage du blessé, qui se souleva péniblement pour embrasser son père.

— Ne bouge pas, mon cher enfant, dit le vieux, en passant sa tête sous la couverture du brancard et en baignant de ses larmes le visage de son fils.

Un bras lui entourait le cou, et sur la manche bleue de la capote, la lumière fit étinceler un gaion d'or tout flambant neuf.

— C'est toi, mon Frédéric, dit le père, qui reconnut son plus jeune fils ; mon pauvre petiot, dans quel état il t'ont mis, les brigands !

C'était, en effet, le sergent Frédéric Muller. Frappé dès le début de l'action d'une balle dans l'épaule, il avait été transporté dans Wissembourg, et de là à Lauterbourg.

Après un premier pansement qui lui avait fait recouvrer ses sens, le jeune homme avait demandé à être transporté chez le père de sa fiancée. Mais la scène déchirante qui avait marqué cette entrevue décida le père Browild, sur le conseil qui lui en fut donné par le médecin, à ramener le jeune homme à la Maison Blanche ; même il s'opposa à ce que Sophie l'accompagnât, malgré les vives instances de la jeune fille, qui prétendait soigner son fiancé.

Et ce fut accompagné du père Warner, le père nourricier de Frédéric, et de quelques autres amis de la famille Muller, qu'il ramena le blessé à la ferme.

On avait, avec mille précautions, installé le jeune homme dans une tapisserie, sur un brancard suspendu, de façon qu'il ne souffrît pas des cahots de la dure voiture, et c'est en cet équipage qu'il était arrivé à la ferme en compagnie du médecin, qui avait tenu à surveiller le transport, après avoir défendu qu'on lui tint la moindre conversation.

Un lit confortable reçut le blessé. Le père Muller eût volontiers entassé tous les matelas et les oreillers de la maison ; mais le médecin y mit bon ordre et demanda qu'on le laissât quelque temps seul auprès du jeune homme, voulant procéder tranquillement à l'extraction de la balle.

Le vieux métayer se récria :

— Voyons, docteur, vous ne pouvez me refuser de vous assister.

— Je vous en prie, répliqua le praticien ; vous ne pouvez m'être d'aucune utilité, et votre présence pourrait avoir les plus déplorables conséquences.

Le père se soumit et voulut profiter de ce répit forcé pour avertir tout doucement sa fille que son frère Frédéric était là. A force de volonté, le vieillard maîtrisa son émotion, et ce fut d'un ton presque joyeux qu'il lui annonça :

— Nous attendions Sylvain, et c'est Frédéric qui nous arrive.

— Pauvre petit frère ! Mais que lui est-il arrivé, comment se fait-il ?

— Oh ! une circonstance presque heureuse : il est blessé.

De pâle qu'il était, le visage de Céline devint livide.

Son père s'en aperçut.

— Oh ! très légèrement, s'empressa-t-il d'ajouter. Ce n'est rien, affirme le médecin, une simple éraflure. Mais il lui faut du repos, à ce garçon, pas d'émotion trop vive, pas de conversation pour éveiller la fièvre.

— Je veux voir mon frère, fit Céline d'une voix ferme.

— Pas en ce moment ; voyons, fillette, sois raisonnable ; le médecin procède à l'extraction de la balle et m'a recommandé de le laisser seul.

— Vous voyez, père ; vous me cachez quelque chose ; l'état de mon frère est plus grave que vous ne dites, ma place est à son chevet.

— Puisque je le répète qu'il est bien, qu'il sera debout dans quelque jours, me crois-tu, Céline, croiras-tu ton père ? Tu n'voudrais pas être cause, n'est-ce pas, d'une aggravation de l'état de ton frère ? Eh bien ! le voyage l'a fatigué, il faut le laisser reposer.

Et, l'embrassant, après l'avoir engagée à se coucher, lui avoir promis qu'elle verrait son frère le lendemain, le père s'esquiva promptement pour aller attendre le résultat de l'opération, redoutant de laisser voir l'inquiétude qui le dominait et craignant cette question qui l'obsédait et lui montait sans cesse du cœur aux lèvres :

— Et Sylvain ?

Le médecin s'était enfermé et le père Muller dut redescendre à la grande salle, où

les nouveaux arrivants s'entretenaient avec les gens de la maison des événements de la journée.

Inquiète et ne pensant guère à dormir, Céline était descendue derrière son père, avide d'apprendre, et elle venait d'entendre le récit du désastre.

— Ils n'ont pas été battus, disaient les Lauterbourgeois, mais écrasés sous le nombre après des prodiges de valeur.

A la vue de sa fille écoutant cette narration, le père Muller fronça les sourcils, une vive contrariété altéra ses traits :

— Voyons Liline, je t'en supplie, va te reposer, mon enfant. Je viens de voir ton frère, il est pour lui mieux, le médecin ne craint rien. Demain tu pourras embrasser Frédéric sans qu'il puisse en résulter pour lui aucune aggravation. Il sera assez fort pour supporter cette émotion.

Après ce pieux mensonge, le vieillard poussa doucement la jeune fille vers l'escalier de sa chambre.

Avec un gros soupir, Céline se soumit.

Alors le père Muller songea aux braves gens qui lui avaient remené son fils.

— Je vous demande pardon, mes bons amis ; vous m'excusez, n'est ce pas ?

— De quoi donc ? fit le père Warner avec son air bonhomme.

— Vous allez tous bien, je le vois ; mais vous devez savoir... Que s'est-il passé ? Quelle a été l'issue de ce combat ?

— Mauvaise, répondit le père Browild, en hochant gravement la tête. Nos soldats, les 9,000 hommes de Douay, faisaient leur soupe là haut sur le Geissberg, quand tout à coup les obus prussiens sont venus tomber dans les marmites. Surpris, nos troupiers ont renversé la soupe pour sauter sur leurs fusils et tomber sur les 180,000 Allemands du prince royal.

— Oh ! les braves soldats ! interrompit le père Muller qui écoutait attentivement.

— Un contre vingt, c'était trop peu, n'est-ce pas, continua Browild, même pour des Français ? Pourtant la lutte a été longue et opiniâtre, et la petite Lauter qui actionne ton moulin a bien des fois été troublée par les nôtres chargeant les Prussiens à la baïonnette. Enfin, c'était fatal, le nombre l'a emporté, la division Douay a été décimée et a dû battre précipitamment en retraite ; on dit que son général, Abel Douay, navré de ce désastre, furieux de ne pas être secouru, s'est élancé seul, le sabre au poing, au galop de son cheval, sur les batteries prussiennes, et qu'une volée de mitraille l'a broyé.

— Pauvre France ! gémit le père Muller profondément affecté.

— Maintenant, continua Browild, les Allemands occupent les châteaux de Schaffembourg et de Wissembourg, demain ils tiendront Lauterbourg ; la patrie est envahie !...

— Vive la France ! rugirent les quelques hommes qui étaient là.

A ce moment le médecin entra.

— Eh bien ! docteur ? interrogea anxieusement le métayer.

— Tout va bien ; la balle n'a lésé aucun organe essentiel ; en ce moment, votre fils est endormi, laissez le reposer et donnez-lui une garde.

Et après avoir ordonné quelques potions, rédigé son ordonnance, le médecin s'apprêta à se retirer.

Tout le monde le suivit, après force poignées de main échangées.

Le père Muller retint un moment le père Warner et Browild ; les dernières paroles de celui-ci lui tintaient encore dans les oreilles : la Patrie est envahie !

— Est ce que je vous reverrai bientôt ? demanda-t-il ; n'aurons nous pas à nous concerter ?

Browild devina l'intime pensée du brave métayer :

— Nous sommes bien vieux maintenant, Muller. Mais n'importe ! si l'on veut se remuer, je ne serai pas des derniers.

— Je n'en doutais pas. J'irai à Lauterbourg ces jours ci. Adieu !

* *

Rentrée dans sa chambre, Céline se mit au lit où l'attendait l'insomnie.

Sans doute l'état de Frédéric n'était pas inquiétant, puisque son père l'affirmait. Mais Sylvain !... Mais... ? elle n'osa achever sa pensée.

Celui-là était un ennemi ; il était avec ceux qui avaient frappé Frédéric et peut-être son frère aîné.

La Romaine Camille maudissait la victoire de son frère sur les Curiaces et pleurait la mort de son fiancé ; oubliant que cette victoire avait coûté la vie à deux de ses frères et assuré le triomphe de Rome, elle se répandait en imprécations contre sa patrie, et peut être, le cas échéant, eût elle piétiné sur les cadavres de ses deux frères pour tendre une main secourable au Curiaque agonisant, au fiancé adoré.

Si vif que fût son amour pour Wilhelm Chumacher, Céline souhaitait de tout cœur l'écrasement des armées allemandes.

Son amour fraternel était inébranlable, et les événements, quels qu'ils fussent, ne pouvaient le modifier dans un sens ou dans l'autre. Mais elle sentait bien, la jeune et ardente patriote, après le récit du désastre de la journée, que plus la France serait malheureuse, plus l'amour de la patrie gagnerait dans son cœur, effaçant d'autant le violent amour qu'elle éprouvait pour l'un des vainqueurs.

L'Allemagne vaincue n'eût certes pas acquis pour cela ses sympathies. Mais, tranquilisée sur le sort de la mère commune, confiante en l'avenir de la patrie française, son amour pour Wilhelm eût certainement grandi, s'il était possible, de toute la sympathie qu'inspire le malheur aux âmes tendres, aux cœurs aimants.

Mais l'envahi devenait envahisseur, les rôles étaient renversés, et Céline n'était pas éloignée de confondre dans la même haine, — une haine qui, sans doute, n'eût pu détruire l'amour, — son fiancé et tous ceux qui marchaient à l'assaut de la France malheureuse.

Le lendemain, accompagnée de son père, elle alla voir le blessé. Après les premières effusions, le jeune homme raconta, avec beaucoup de difficulté, qu'il avait vu Sylvain quelques instants avant que la bataille s'engagât. Son aîné avait vaillamment combattu à ses côtés jusqu'au moment où lui, Frédéric, avait été frappé.

Sylvain s'était alors penché sur lui, lui avait fait un oreiller de son sac et l'avait chaudement embrassé.

— Au revoir, frère ! ce ne sera rien, fais ton devoir, avait dit le blessé.

Le meunier avait débouclé le ceinturon de Frédéric, ouvert sa capote, et après un nouveau baiser fraternel, il avait rejoint son bataillon qui se précipitait dans la fournaise la baïonnette au canon, en une de ces furieuses charges qui resteront légendaires.

Frédéric n'en savait pas davantage sur son frère. Avait-il suivi la division dans sa retraite ? était-il, comme lui, tombé dans la plaine de Wissembourg ?...

Les blessures du jeune Muller étaient plus graves que ne l'avait cru tout d'abord son père.

Outre la balle qui lui avait fracassé l'épaule, le jeune homme avait été lâchement frappé à terre d'un coup de baïonnette qui lui avait traversé la jambe.

Le médecin venait chaque jour ; le blessé serait très longtemps à se rétablir complètement. affirmait-il, mais ses blessures ne mettaient en aucune façon sa vie en danger ; il fallait le ménager, et le père Muller fut vertement admonesté pour l'avoir fait causer trop longuement.

Jusqu'à nouvel ordre, la Maison-Blanche fut consignée pour Sophie Browild, et, malgré ses supplications, la fiancée de Frédéric dut se contenter des bulletins que lui remettait quotidiennement le médecin.

... Le 6 août, le canon tonna de nouveau dans le lointain, et ses vibrations arrivaient à la ferme sourdes et heurtées, déchirées et affaiblies, en roulant saccadées dans les Vosges.

Quand retentirent les premières détonations, le père Muller était auprès de son fils.

A ce bruit, le malade tendit l'oreille, et s'agitant :

— On se bat, père, articula-t-il péniblement.

— Oui, mon enfant, mais loin d'ici bien loin !...

— Oui, bien loin, murmura le blessé, bien loin en France !

Le père Muller courba la tête, n'osant rassurer son fils au prix d'un mensonge inutile.

— Ah ! malheur de malheur ! cria soudain le jeune homme, en faisant un effort comme pour se lever, et je suis là, moi, couché !...

Un éclair alluma ses yeux atones, ses poings se serrèrent.

— Est-ce ta faute, mon Frédéric ? Voyons, calme-toi, n'as-tu pas fait ton devoir ? dit le père, effrayé de l'état de surexcitation du blessé.

Quelques jours après seulement, on sut Reischoffen et Frœschwiller...

—Géographes! sur vos cartes maculées à l'est d'une large tache noire, marquez de deux points rouges ces lieux souillés du plus pur sang français !...

La guérison de Frédéric suivait son cours normal, et, au commencement d'octobre, Sophie fut autorisée à rendre visite à son fiancé. Il était temps, car la pauvre enfant pâlisait à vue d'œil, se consumait en un terrible ennui, que ne faisait qu'aggraver la vue des Prussiens occupant Lauterbourg d'une façon permanente. Il lui fut bien recommandé de ne pas souffler mot au blessé de nos désastres, car, entre temps, on avait appris les capitulations de Sedan et de Metz.

Malgré ces précautions, l'entrevue fut plutôt pénible et le résultat le plus clair fut une grosse fièvre pour le blessé, alité pour longtemps encore.

— Nous irons te voir à Lauterbourg, dit le père Muller à la jeune fille, te porter de ses nouvelles ; mais, vois-tu, ma chère enfant, Frédéric n'est pas encore assez fort, il faut lui éviter ces commotions qui retarderaient fatalement sa guérison.

Sophie pleura longtemps, fit promettre à Céline de venir la voir avec son père, et sans même s'apercevoir que son amie dépérissait, elle aussi, le cœur torturé par le doute et l'ignorance, elle regagna docilement Lauterbourg.

Pourquoi le flot humain qu'avait bavé le Rhin et qui, lentement, mais sûrement, accomplissait son œuvre envahissante, avait-il jusqu'alors épargné la maison des Muller ? Le devait-elle à son éloignement de tout lieu habité, à son défaut de moyens de communication rapides ? Était ce hasard ou calcul ?

Toujours est-il qu'aucun uniforme prussien ne s'était jusqu'alors montré à la Maison-Blanche et qu'on s'en félicitait.

Par une après midi d'octobre, la poste apporta à la métairie une lettre portant le timbre allemand et quelques mots au dos indiquant que la tette avait été ouverte, ce qui expliquait, s'il ne les justifiait, les cachets et ficelles qu'avait nécessités la violation.

La lettre était de Sylvain, emmené en captivité en Silésie. Elle ne s'étendait pas, et pour cause, sur son mode d'existence ; peu de plaintes.

Il avait écrit uniquement pour rassurer les siens, et grâce à son laconisme et à sa modération, la lettre avait atteint son double but : elle était arrivée à destination et avait tranquilisé tout le monde.

Et ma foi, puisque Frédéric allait de mieux en mieux, puisque Sylvain était désormais à l'abri des balles et des obus, et leur reviendrait certainement à la fin de la campagne, quelle qu'en fût l'issue... oui, de ce côté tout était pour le mieux, mais la France, mais la Patrie aimée râlait agonisant sous le talon sanglant du vainqueur...

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

L'OFFICIER PRUSSIE

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON-BLANCHE ENVAHIE

Comme il l'avait promis à Sophie, le père Muller décida qu'accompagné de Céline il irait porter aux Browild, en même temps que des nouvelles de Frédéric, celles reçues la veille de Sylvain.

Aussi montèrent-ils en voiture dès le lendemain matin, après s'être assurés que rien ne manquait au blessé et qu'il était en bonnes mains. Contre l'attente du vieux métayer, la ville était vide d'Allemands.

— Depuis hier seulement, lui dit le père Browild, et pas pour longtemps probablement, car les brigands ne nous laissent aucun répit.

A peine avait-il dit ces paroles, qu'une certaine agitation se produisit dans la rue,

la population se portait à l'entrée du faubourg, tandis qu'un mot haïeux courait de bouche en bouche : les Prussiens !

Les deux vieillards laissèrent les deux jeunes filles à leurs mutuelles confidences et suivirent la foule. Ils arrivèrent à l'entrée de la ville juste au moment où trois uhlands, le revolver au poing, y pénétraient. Ils n'avaient pas l'air très rassurés, ces trois cavaliers, et ne parvenaient pas à dissimuler le tremblement nerveux qui agitait leurs membres, tandis que leurs yeux scrutaient anxieusement toutes les fenêtres ouvertes.

Ce que ressentit le vieux patriote de la Maison Blanche, à la vue de ces trois soldats à barbe sale, est chose inénarrable.

—Nom d'un nom ! cria-t-il de façon à être entendu de tous ceux qui étaient là, dans une ville de trois milles habitants trois Allemands peuvent impunément entrer et paraître. Et personne ne leur court dessus pour châtier leur audace comme elle le mérite ! Allons ! à moi !

Le père Muller, fou de colère, s'était jeté sur un palefrenier armé d'une fourche de fer, la lui avait arrachée, et brandissant cette arme, roulant des yeux terribles, la bouche tordue et écumante, il fendait la foule en proférant des menaces de mort.

Ce mouvement avait été si spontané, si rapide, que le père Browild n'avait pas eu le temps de s'y opposer. Mais, dès qu'il se rendit bien compte de la folie de l'acte qu'allait commettre son ami, il se mit à sa poursuite et le rejoignit au moment où il se débattait aux mains de ceux qui tentaient de l'arrêter, et, le prenant par le bras, il le désarma.

Anéanti par la lutte qu'il venait de soutenir, le père Muller tourna vers Browild des yeux pleins de reproches.

—Oh ! toi aussi, murmura-t-il.

César ne dut pas lancer son *tu quoque* d'une voix plus lamentable.

—Viens, fit Browild en l'entraînant, je t'expliquerai.

Et chemin faisant, il lui exposa longuement que ces trois Prussiens précédaient des troupes nombreuses qui feraient de Lauterbourg le lendemain même, un tas de décombres, si un seul coup de feu était tiré contre leurs éclaireurs.

—Les Allemands, conclut le père Browild, ne comprennent pas comme nous le patriotisme, vois-tu, et ils fusillent impitoyablement quiconque défend ses foyers, s'il n'est officiellement soldat.

—Je comprends, reprit son ami, peu important nos vieilles carcasses, n'est-ce pas, si, en disparaissant, elle peuvent rendre service à la patrie. Mais tu ne voudrais pas, Muller, par un acte inconsidéré, déchaîner sur nos concitoyens la vengeance de ces brutes qui, pour un des leurs tué, mettent une ville à feu et à sang.

Qu'un navire saute en engloutissant la troupe ennemie qui couvre son pont, c'est bien ; mais que pour le plaisir de faire descendre la garde à quelques uns de nos ennemis, nous attirions sur notre ville la haineuse colère de ces bandits, crois-moi, Muller, ce serait folie.

—Les sauvages ! grogna le vieux métayer. Pas un mot de ce qui s'est passé, Browild, ajouta-t-il au moment où ils arrivaient à la porte de celui-ci.

Les jeunes filles avaient mis à profit l'absence de leurs pères, se communiquant leurs craintes et leurs espérances. Pour Sophie, les nouvelles étaient bonnes ; quant à Céline, à peine osa-t-elle risquer quelques allusions à celui qui, en ce moment, occupait toute sa pensée.

* * *

De nombreuses troupes allemandes suivirent, dans la journée même, cette première apparition de l'ennemi. Pendant de longues heures, ce fut un incessant défilé de Prussiens, Bavares, Saxons, Wurtembergeois, marchant allègrement sur Paris, disaient-ils, persuadés que la fin de la campagne était là.

Pendant un certain temps, c'étaient les hussards noirs, les hussards de la mort, couverts de lauriers jusqu'à la bride de leurs chevaux. Ils étaient heureux, ces Poméranais, et narquois !... Quelques instants après, faisant contraste avec les précédents, c'étaient les cuirassiers blancs, dits de Bismarck.

Il montraient orgueilleusement leurs cuirasses bossuées et percées de toutes parts ; mais ce qu'ils ne disaient pas, ces braves Germains, c'est que ces cuirasses étaient françaises, et qu'elles avaient été ramassées sur les champs de bataille de Reischoffen.

Semblables à l'âne de la fable, ces guerriers, qui n'avaient guère vu que le feu des bivouacs, se paraient des dépouilles des lions de Morsbronn !

Matamores impudents ! vous ne trompiez personne. Ces traces laissées par la fusillade et la mitraille eussent suffisamment indiqué quelles poitrines avaient protégées ces cuirasses : elles portaient l'estampille de la furie française !

On raconte que Napoléon Ier, visitant en compagnie de l'empereur de Russie une forteresse française, s'arrêta devant un vieux grognard à la figure couturée de cicatrices, et se tournant vers son hôte :

—Que pensez-vous, Sire, de soldats qui ont reçu de pareilles blessures ?

—Que pense V^{otre} Majesté, riposta vivement le czar, de ceux qui les ont faites ?

—Ceux là sont morts, intervint brutalement le vieux grenadier.

Retournant la proposition, on eût pu en cingler les bravaches Prussiens et, montrant leurs cuirasses meurtries, dire de ceux qui les avaient portées au feu :

—Ceux là sont morts !...

Navré, le père Muller ramena, le soir, Céline à la Maison Blanche.

—Patience ! fit-il en serrant la main de Browild, les pantalons rouges reviendront peut-être !

—Ou les chemises rouges, répartit son ami, faisant allusion aux garibaldiens.

Les jours suivants, il revint encore à Lauterbourg, invinciblement attiré commé par le besoin d'aviver sa haine au contact des envahisseurs.

Ce fut pendant une de ses visites au père Browild qu'il eut la joie de voir des uniformes amis

Chose extraordinaire, dans ce pays occupé par les Prussien, des compagnies de francs-tireurs s'étaient organisées ; le père Browild et d'autres vieux s'étaient offerts, mais leur âge les avait fait repousser.

On touchait à la fin d'octobre ; Frédéric se guérissait très lentement et réclamait sans cesse la présence de sa fiancée. Le jugeant suffisamment robuste, maintenant, le père Muller s'en fut à Lauterbourg, quérir la jeune fille.

Déjà dans les grands bois, les feuilles rougissantes quittaient la branche atrophiée et s'amoncelaient à terre après un vol macabre comme celui des corbeaux. Le pâle soleil d'automne souriait tristement à la plaine dénudée, et comme un adieu tombaient sur la terre épuisée ses rayons blafards et sans chaleur.

Aux chants bruyants et gais du moissonneur succédaient la mélancolique chanson du laboureur, coupée d'encouragements aux chevaux harassés, soufflant dans la brume l'intense vapeur de leurs naseaux frémissants.

Le père Muller fut bien étonné, en arrivant à Lauterbourg, de n'y point découvrir le moindre casque à pointe. Il semblait qu'après une longue oppression chacun respirât plus librement, et des groupes se formaient commentant cette absence d'Allemands ; de porte à porte on se communiquait ses impressions. Le propriétaire de la Maison-Blanche trouva le père Browild dissertant dans un de ces groupes.

—Bah ! lui disait un vieux voisin qui avait parcouru toute l'Europe sur les talons de Napoléon Ier ou de ses lieutenants, ils ne tiennent pas encore Paris. Paris va leur infliger une leçon qui fera couler en Allemagne des larmes de sang !

Et il eut un ricanement gouailleur, le vieux brave, en parlant de déjeuners à la fourchette. Avec une vivacité dont on ne l'eût pas cru capable, il se leva et saisit une longue perche appuyée au mur, l'abattit à hauteur de l'œil et se fendant en arrière :

—Il n'y a que ça, voyez-vous.

Comme pour lui répondre, le père Muller étendit le bras dans la direction du cimetière, situé à un kilomètre de Lauterbourg :

—Les Prussiens, fit-il tristement.

Tous les regards se dirigèrent de ce côté. Une ligne sombre d'uniformes gris couronnait le cimetière, dévalant de la colline. Le vieux grognard regardait attentivement ; soudain, son œil atone s'illumina ; d'un geste brusque il souleva le chapeau grisâtre qui lui servait de couvre-chef

—Vive la France ! cria-t-il.

Il avait, le premier, reconnu le képi des francs-tireurs.

Un cri lui répondit à l'entrée du faubourg :

—Vivent les francs-tireurs !

En effet, alors que la colonne n'apparaissait que comme une masse confuse, ses

trois éclaireurs d'extrême-pointe étaient déjà arrivés, en se défilant, jusqu'à l'entrée de la ville, et la population leur faisait fête.

—C'est de bon augure, dit le père Muller à son vieil ami.

Puis il lui exposa que Frédéric réclamait instamment Sophie et qu'il venait la chercher.

Après quelque résistance, opposée dans l'intérêt même du blessé, le père Browild céda, et Sophie toute joyeuse revint avec celui qu'elle appelait déjà son père, mais pour quelques jours seulement.

Le père Muller ne devait plus revoir de soldats français de toute la durée de la guerre ; le bataillon de francs-tireurs dut quitter Lauterbourg après un engagement avec les Allemands. Une grosse partie de leur cavalerie s'étant approchée de la ville à bonne portée, une décharge générale des carabines à huit coups les avait accueillis, et bon nombre d'entre eux mordirent la poussière de la grande route.

Quand le vieux métayer apprit cet engagement, il pensa à ces grands diables roux et hirsutes, au sourire railleur et méprisant, qui, quelque temps auparavant, insultaient à la population par leur seule attitude, et, il faut l'avouer, il éprouva une douce satisfaction à se les représenter dormant leur dernier sommeil, rougissant de leur sang cette terre qu'ils osaient souiller. Même, dans sa naïve confiance en l'avenir, il frédonna ce passage de la *Varsoivienne* :

La terre où nous marchons ne porte que les braves

 Et de ses ennemis ne garde que les morts !

*
 * *

Nous glisserons rapidement sur les mois d'hiver qui suivirent ces événements.

Nos défaites se succédaient, Paris était assiégé ; sur la Loire, luttait héroïquement une armée improvisée.

A la Maison Blanche, aucun fait saillant ne marqua cette rude période hivernale.

Frédéric était toujours alité, malgré les soins assidus de sa fiancée et de sa sœur ; on avait soigneusement caché au blessé nos défaites successives, mais le brave garçon les lisait sur le visage consterné des siens.

Quant à Céline, elle attendait, la pauvre, profondément atteinte par les malheurs qui fondaient sur la patrie, mais ne pouvaient cependant lui faire oublier l'ingrat qui ne donnait pas signe de vie.

Un matin du commencement de février 1871, après une de ces nuits obscures et froides qui couvrent la terre d'un épais manteau d'ouate blanche, alors qu'à la ferme tout dormait encore et que le moulin inactif semblait reposer ses poutres vermoulues, sa vieille ossature gémissant sous l'assaut des glaçons que charriait la Lauter, on heurta violemment à la porte d'entrée.

Les chiens, hurlant, se précipitèrent derrière la porte comme pour la défendre, tandis que le père Muller, réveillé en sursaut, descendait précipitamment dans la cour et criait à travers la porte, comme un vieux trouper :

—Qui vive !

—Ouvrez, ou je fais enfoncer la porte, répondit en français une voix connue.

Le père Muller eut un moment d'hésitation ; les hennissements des chevaux piaffant dans la neige révélaient une troupe nombreuse.

Les jurons des hommes s'impatientant trahissaient la nationalité allemande de cette troupe en armes. Il pensa un instant à se défendre, à appeler à l'aide le personnel de la ferme et à s'envelopper sous les ruines de la Maison Blanche plutôt qu'en permettre l'accès aux Prussiens. Mais il se souvint des paroles de Browild : " tout à feu et à sang quand on résistait " et le vieux brave homme trembla pour la vie de ses deux enfants.

En ce moment, la voix du chef prussien se fit entendre de nouveau, et comme s'il eût deviné les hésitations du meunier :

—Inutile d'essayer de résister, cria-t-il, nous sommes cinquante hommes bien armés.

Ce devait être et ce fut le grand argument des Allemands durant cette terrible campagne :

—Nous sommes dix contre un

—Ah ça ! est-ce que je dors encore ? pensa le père Muller en se frottant les yeux, on jurerait que c'est la voix de Wilhelm Chumacher.

Mais les coups de crosse qui commençaient à ébranler la porte, en mettant fin à ses hésitations, le convainquirent qu'il était bien éveillé, et, la mort dans l'âme, il ouvrit enfin les deux battants, entre lesquels s'engouffrèrent une cinquantaine de cavaliers allemands commandés par Chumacher en personne.

—Vous ! c'est vous ! fit le vieux d'une voix étranglée.

—Eh bien ! papa Muller, ne vous avais-je pas dit que nous nous reverrions ? Je tiens ma parole. Ma visite est matinale et peut être indiscreète, ajouta le Badois railleur ; mais vous m'excuserez en faveur de l'intention, et le vif plaisir que j'éprouve à vous revoir justifie amplement mon empiètement.

Dans la cour, les cavaliers mettaient pied à terre au milieu de l'agaçant brouhaha des sabres sautillant sur le pavé avec un bruit de ferraille. Après avoir donné quelques ordres, Wilhelm revint au père Muller, lequel rageait :

—Où est donc M. Sylvain, questionna le Badois, que je lui présente mes civilités ?

—Si Sylvain était là, répartit le vieux métayer en serrant les poings, il te tordrait le cou comme à un poulet, Prussien !

Ce dernier mot étant pour lui le comble de l'injure, sa fureur s'en contenta. Quant à Wilhelm, avec des airs de matamore, il dédaigna de répondre au vieillard et donna en allemand, d'une voix brève, de nouveaux ordres à ses sous-officiers.

Puis, d'une voix mielleuse qui voulait être ironique :

—Voyons, M. Muller, nous sommes pour quelques jours "vos hôtes respectueux"; —j'espère que vous donnerez tout le confortable possible à nos braves soldats.

—Qui n'ont pas vu l'ennemi, compléta le vieux, car vous n'êtes pas en première ligne, ce me semble. Ah ! M. Chumacher, pendant des années vous venez manger le pain français, pour piloter ensuite... Pouah ! c'est dégoûtant !

Cinquante, il lui avait amené cinquante de ses compagnons, pour faire ripaille, sans doute, pour manger ce qu'il avait eu tant de peine à amasser pour les siens.

Ah ! c'est revêtu de l'uniforme prussien, c'est en ennemi que Chumacher avait tenu à se représenter à la Maison Blanche : soit, il serait traité comme tel. Et Céline, la pauvre enfant, comment accueillerait-elle l'officier prussien ? Ne serait-ce pas pour elle un redoublement de souffrances ?

Les blessures de son cœur, qu'avait peut-être cicatrisées le temps, n'allaient-elles pas se rouvrir plus vivaces ? Et seul, il était seul avec un blessé, avec un convalescent, pour veiller sur elle, la protéger ou la consoler ! Ces tristes pensées lui firent lever la tête vers la fenêtre de la chambre de la jeune fille.

* * *

Au bruit qu'avaient fait en rentrant Chumacher et sa bande, Céline s'était levée et avait ouvert la fenêtre donnant sur la cour. Elle avait pu voir son cher Wilhelm entrer triomphalement à la tête de sa troupe, et entendre les paroles insolentes adressées à son père.

L'Allemand, de son côté, l'avait aperçue et lui avait adressé de la main son plus gracieux salut qui eut pour résultat de faire aussitôt refermer la fenêtre. Aussi, quand le père Muller, inquiet, interrogea du regard cette fenêtre, fut-il momentanément rassuré.

Cependant, les Allemands avaient envahi la maison qu'ils emplissaient de leurs jurons et du bruit de leurs sabres traînants, casant leurs chevaux et les harnachements au hasard, un peu partout, jetant au dehors ce qui les gênait.

Les chevaux enfin rangés et pourvus, un fourrier s'approcha de Wilhelm et lui demanda respectueusement où il faisait loger les hommes.

Le père Muller était présent, et comme il comprenait fort bien l'Allemand, son ancien commis l'interrogea du regard.

—Sur le fumier, répondit le vieux à cette muette interrogation.

Wilhelm éclata de rire, et du doigt désigna le moulin à son fourrier.

—La, dit-il ; nous coucherons tous dans le moulin ; de cette façon nous causerons beaucoup moins de dérangement à M. Muller. Vous y trouverez un grand nombre de

sacs dont les hommes pourront se faire des paillasses. Quant aux sous-officiers, qu'ils cherchent des matelas dans la maison. Certains lits en ont plus qu'il est nécessaire, et, pour quelques jours, M. Muller nous les prêtera volontiers.

Puis, remarquant la surexcitation du vieux métayer, qui regagnait la maison en grinçant des dents, exaspéré par l'obéquiosité narquoise de l'officier allemand :

— De plus, ajouta-t-il, qu'on s'empare de toutes les armes que renferme la maison. Avant que le père Muller fût rentré, Wilhelm le rejoignit.

— Me permettez-vous de rendre mes devoirs à Mlle Céline ?

Le vieux se retourna brusquement ; un éclair rapide alluma ses yeux sombres.

— Vos devoirs, fit-il en toisant l'Allemand, gardez-les pour une meilleure occasion. Ma fille n'en a que faire et s'en soucie comme un poisson d'une pomme !

— Q'en savez vous ? répartit insolemment l'Allemand.

Il commençait à en avoir assez des rebuffades du vieil impotent ; sa patience était à bout, et pour peu qu'on l'y eût poussé, il eût durement fait sentir au père Muller qu'en ce moment il n'y avait qu'un maître à la Maison-Blanche et que c'était lui, Wilhelm Chumacher, officier de Sa Majesté Guillaume Ier.

— Ce que je sais bien, gronda lentement le vieux meunier, qui oublia ses soixante-quinze ans, c'est que si vous vous permettiez de gravir cet escalier, je vous le ferais certainement descendre beaucoup plus vite que vous ne l'auriez monté.

Ce disant, il s'était résolument placé devant l'escalier conduisant à la chambre de Céline, barrant complètement l'entrée.

— Oh ! fit l'Allemand gouailleur, peut-être me le feriez-vous descendre par la cage ; un escalier que je ne connais pas, ce serait bien peu charitable.

Mais le vieillard avait l'air si décidé que renonçant momentanément à cette entrevue :

— Soit, ajouta le Badois, mais je compte sur vous pour faire savoir à Mlle Céline que j'ai exprimé le vif désir de la voir, et que seul votre refus formel est cause de ce manquement à toutes les lois de la galanterie et de l'étiquette.

Et, pirouettant sur les talons, Wilhelm rejoignit ses hommes, qui avaient déjà mis la basse-cour au pillage et installaient leurs fourneaux dans la cour :

— Holà ! commanda-t-il, quatre hommes avec moi !

Sous prétexte de faire main-basse sur les armes et sur les matelas destinés à la couche de ses sous-officiers, Wilhelm voulait s'assurer que Sylvain Muller, qui l'avait cruellement froissé, n'était pas caché dans la maison. Ah ! il allait lui faire chèrement payer ses insolences et ses dédains, à ce fier enfant de l'Alsace ; et s'il s'avisait de s'emporter sous les injures, de menacer ou de frapper, tant pis pour lui : les sabres et les pistolets auraient promptement raison de sa poigne de fer.

Quand il arriva à la porte de la pièce qu'occupait habituellement l'ainé des Muller, il s'arrêta, hésitant encore. Puis, rassuré par la présence des quatre hommes qui le suivaient, il frappa, timidement d'abord, puis plus fort. N'obtenant pas de réponse, et moins crâne qu'il n'eût voulu paraître, il s'effaça derrière son escorte :

— Allons, commanda-t-il, enfoncez cette porte, et le pistolet au poing.

Les quatre hommes réunirent leurs efforts, et sous cette formidable poussée, la porte céda.

Au grand étonnement de Wilhelm, la pièce n'était pas occupée, le lit n'était pas défait. De plus, l'ordre parfait qui régnait en la chambre témoignait que depuis longtemps déjà elle était inhabitée, malgré son parfait entretien.

— Tiens, tiens ! est-ce que depuis longtemps il se cacherait, ce fier-à-bras ? M'attendait-il donc et prenait-il ses précautions en conséquence ? Cela m'étonnerait bien de sa part, ne put-il pourtant s'empêcher d'ajouter mentalement.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ? fit-il à ses hommes, voulant justifier à leurs yeux sa perquisition et masquer son désappointement. Enlevez ces matelas et portez-les au moulin.

Redescendu dans la cour et accompagné d'une nouvelle escorte, il s'achemina vers la chambre qu'occupait le convalescent toujours alité.

Arrivé à cette chambre, il s'arrêta : la clef était sur la porte.

Le jeune Muller venait de s'éveiller, quand il entendit le bruit des bottes éperonnées faisant retentir les dalles du corridor.

La pièce qu'il habitait donnait sur le derrière, sur la Lauter, et son lourd sommeil

n'avait pas été troublé par l'arrivée des nouveaux hôtes de la Maison-Blanche, dont le neige, du reste, avait assourdi la marche.

Aussi, quand Wilhelm heurta la porte, une voix mâle demanda de l'intérieur :

— Qui va là ?

— Attention ! commanda l'officier à ses quatre hommes. Je le tiens, murmura-t-il entre ses dents.

Puis, pénétrant brusquement :

— Ah ! ah ! cria-t-il joyeusement, on dort donc nuit et jour, M. Syl...

Il s'arrêta stupéfait ; il venait d'apercevoir, accrochés au mur, le pantalon rouge et la capote bleue du sous-officier.

Quant à celui-ci, à la vue des casques à pointes, il fit un violent effort et s'accouda sur son oreiller :

— Sacrés brigands ! rugit-il, que me voulez vous ?

— Tiens ! M. Frédéric !

— Le Chumacher ! fit le jeune Muller qui n'en pouvait croire ses yeux.

— Vous êtes donc blessé, questionna l'Allemand avec un intérêt bien joué.

— Par tes semblables, gredin ! grogna le blessé qui n'était pas sa dupe.

— Pas sur ce ton, je vous prie ! Vous êtes de bonne prise, et je pourrais fort bien vous faire empoigner et courir dans nos ambulances.

Le blessé haussa dédaigneusement son épaule meurtrie.

— Mais, continua le Badois d'un air suffisant, je le ferai pas en faveur des bonnes grâces dont voulut bien m'honorer mademoiselle votre sœur.

— Tu mens, misérable ! interrompit Frédéric en faisant d'inutiles efforts pour sauter à bas de sa couche ; tu mens et je vais te faire rentrer tes paroles dans le ventre !

Pour toute riposte, Wilhelm dégaina son sabre, et, en plaçant la pointe à quelques pouces de la poitrine du jeune homme :

— Allons ! soyez donc raisonnable, que diable ! Vous allez vous blesser à nouveau.

Les quatre Prussiens s'étaient rapprochés, n'attendant qu'un ordre ; mais Chumacher, voulant jouir de la déconvenue du blessé, continua, l'air sarcastique :

— On vient donc se faire donner des douceurs chez papa, brave soldat de France ?

Frédéric s'était péniblement retourné, tournant le dos aux Prussiens.

— Comment ! s'écria Wilhelm en avisant la couche du jeune homme ; trois mate'as, alors que mes hommes vont coucher à terre ! C'est pour le moins deux de trop. Enlevez deux matelas de ce lit, commanda-t-il.

— Ne me touchez pas, bandits !

Et le pauvre jeune homme faisait de furieux efforts pour se lever.

— Attachez-le ! ordonna Wilhelm.

Deux des brutes qui l'escortaient se ruèrent sur le blessé qu'ils rouèrent et nouèrent dans ses couvertures pour enlever à leur aise les deux matelas.

Satisfait, l'officier se retira et continua, sans succès naturellement, ses minutieuses recherches. Sa perquisition terminée, il s'occupa d'installer ses hommes, car, ainsi qu'il l'avait dit, il était pour plusieurs jours à la Maison-Blanche.

* * *

En entendant du bruit dans la chambre de son fils, ayant tout à redouter de Chumacher, le père Muller s'était élancé derrière les soldats. Quand il arriva à la chambre de Frédéric, celui-ci était toujours à terre, ligotté dans ses couvertures.

Les Allemands avaient oublié de le replacer sur son lit.

— Oh ! les coquins, ils ont tué mon petit Déric !

Et le pauvre père délivra le jeune homme qui souffrait horriblement de ses blessures rouvertes par les brutalités dont il avait été victime.

— Père, fit celui-ci d'une voix étranglée ; mon chassepot . il est là... sous le lit... Il faut que je le tue le Chumacher !

— Couche-toi, mon Frédéric ; ils t'assassineraient, les misérables, et moi, vois-tu, ton vieux père, j'en mourrais certainement. Ah ! monsieur Chumacher ! ajouta-t-il, son bras maigre nerveusement tendu, la main osseuse et ridée crispée rageusement, nous aurons à régler un terrible compte !

Le jeune homme obéit ; la fièvre venait de le reprendre et le secouait rudement,

une abondante transpiration inondait son corps et ruisselait de son front sur l'oreiller. Une pâleur livide envahit son visage, ses yeux dilatés et brillants eurent pendant quelques instants la fixité de la mort.

Le pauvre père, muet, contempla quelque temps ces traits chéris si cruellement ravagés, et des larmes silencieuses roulèrent, brûlantes et pressées, dans ses vieilles moustaches blanches qu'il mordillait furieusement, fou de douleur et assoiffé de vengeance.

Puis, quand il vit que son fils, après avoir repris ses sens, s'était enfin endormi, le vieillard s'esquiva sur la pointe des pieds, referma la porte avec mille précautions, et descendit à pas de loup l'escalier, craignant de troubler ce sommeil réparateur, et brûlant de conter à sa fille la nouvelle infamie de son trop cher Wilhelm.

Dans la cour, il vit les Allemands faisant ripaille, comme il avait dit, une ripaille, qu'ils arrosaient largement des vins fournis par les celliers de la Maison Blanche.

Le père Muller regarda quelques temps ces vaillants soldats de la landwehr, étant à distance les faciles victoires de leurs compagnons d'armes de l'active ; il compara leur sort à celui du brave qui reposait là haut, la poitrine et les membres troués.

La haine contracta son visage en un rictus amer, reflet des douleurs lancinantes qui lui broyaient le cœur, son vieux cœur ulcéré de père et d'ardent patriote :

—Riez, brutes, rugit-il, mais rira bien qui rira le dernier !..

CHAPITRE II

SURSUM CORDA !

Quoiqu'il fut après-midi, Céline n'avait pas encore quitté sa chambre.

Tristement accoudée sur l'oreiller du lit où elle reposait, la jeune fille était absorbée en de profondes méditations. A travers d'épais rideaux garnissant les fenêtres, le pâle soleil de février jetait de claires échappées dans l'ombre épaisse de la chambrette, allumant çà et là quelque pâlot reflet dans la quasi-obscurité que lutinaient déjà les rais empourprés de l'âtre embrasé, emplissant la pièce d'une moelleuse tiédeur.

Les paupières mi-closes, elle s'était peu à peu laissé aller à une douce somnolence, les couvertes rejetées, le corps souple et lascif, reposant sans entraves.

Elle était bien belle, ainsi, la fière fille d'Alsace.

La demi-obscurité jetait sur son charmant visage, ici les tons mats du marbre, là des lueurs de nacre. Un léger bistre cerclait les yeux, faisant mieux ressortir la marmorée blancheur de la peau fine et satinée.

La jeune fille ne dormait pas, mais avait les yeux fermés, et rien ne venait distraire sa pensée, qui cherchait à démêler l'écheveau de cet imbroglio.

Wilhelm était-il si coupable, somme toute, en servant contre la France ? N'était-il pas Allemand ? Oui, c'était vrai, mais alors c'était un ennemi et rien de plus, et même quelque chose de moins : un vainqueur insolent.

Longtemps elle resta ainsi, pensant, accusant et absolvant tour à tour son fiancé, suivant que, dans son cœur, la patriote ou l'amar l'emportait et luttait contre le Prussien ou contre l'homme aimé.

Ses perplexités durèrent jusqu'à ce que la nuit tombante emplît progressivement la chambrette d'épaisses ténèbres qui n'étaient pas pour dissiper celles qui obscurcissaient le cerveau de la jeune fille.

Alors elle se leva, s'habilla sans hâte et descendit à la salle commune.

—Tiens ! où est donc mon père ? fit-elle en remarquant l'absence de celui-ci.

—Il est sorti pour quelque temps et a prévenu qu'on ne l'attende pas pour dîner, fut-il répondu à sa ques..

Cela l'inquiéta. Où pouvait bien être son père ? Il n'avait rien à faire aux champs que recouvrait une épaisse couche de neige.

Du reste, l'occupation de la Maison-Blanche par les Prussiens avait suspendu tous les travaux.

—Sans doute il est auprès de Frédéric, pensa-t-elle, le soignant et prêt à le protéger s'il en était besoin. Je vais l'y rejoindre.

Elle se reprocha alors sa volontaire claustration de la journée ; mais pouvait-elle s'exposer à rencontrer Wilhelm ? Quelle contenance tiendrait-elle, le cas échéant ?

—Au surplus, pensait-elle, Frédéric n'avait rien à redouter des Allemands, il était à l'abri de leurs brutalités, puisque ceux-ci étaient commandés par Wilhelm.

Après avoir ordonné qu'on lui montât quelques mets dans sa chambre, elle entr'ouvrit avec précaution la porte donnant sur la cour, et elle put voir alors les soldats allemands, ivres pour la plupart, vautrés autour de leurs fourneaux improvisés, dont les tisons rougissaient de leurs lueurs décroissantes les murs blancs de la ferme.

Redoutant d'être aperçue, elle se glissa furtivement dehors, rasant les murs, et elle gagna rapidement l'escalier conduisant à la chambre de son frère.

Doucement, elle ouvrit la porte. La garde lui fit signe de la main que Frédéric dormait. La jeune fille s'avança sur la pointe des pieds, contempla quelque temps ce visage aimé sur lequel la lumière vacillante de la veilleuse jetait son indécise clarté.

Malgré la pâleur qui les couvrait, les traits du jeune homme gardaient dans le sommeil toute leur crâne virilité, cette martialité du soldat français.

Étonnée de ne point voir son père, elle resta là de longues heures, muette et silencieuse ; puis, enfin, inquiète elle se leva. Se penchant, elle posa ses lèvres sur le front du jeune homme et s'enfuit, des larmes plein les yeux.

Avant de sortir dans la cour, elle l'inspecta minutieusement, et elle allait s'élançer, rassurée par le silence général, quand une voix impérieuse et qu'elle avait maintes fois entendue plus caressante, cria dans la nuit, en allemand :

—Allons, là, debout, tas d'ivrognes ! et que dans un quart d'heure tout le monde soit couché.

Brusquement, elle se rejeta en arrière, s'effaçant dans l'ombre du corridor.

Les cinquante hommes se levèrent péniblement, mais sans un murmure, et quelques-uns titubant fortement, évacuèrent la ferme pour gagner le moulin, où les attendaient des sacs de toile bourrés de paille par les hommes de corvée.

Wilhelm, qui les précédait, s'arrêta à la passerelle pour laisser passer ses hommes, et jetant sur le pont-volant un regard défiant :

—Dame ! fit il avec un rire sardonique, ce serait de bonne guerre !...

Mais la passerelle était solide maintenant, et elle ne révélait aucun piège, et l'officier disparut dans le moulin à la suite de ses hommes, en verrouillant soigneusement l'entrée.

Quand elle se fut assurée que la ferme était vide d'Allemands, Céline traversa rapidement la cour et rentra dans la grande salle commune.

Le père Muller était là, assis au coin de la grande cheminée où quelques tisons achevaient de se consumer, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains, l'air sombre. Un journal gisait à ses pieds : le vieux patriote venait d'apprendre la capitulation de Paris... Depuis longtemps on en parlait comme d'une chose possible, mais le père Muller n'y pouvait croire et haussait les épaules quand il en était question.

Hélas ! c'était donc vrai ; il lui fallait bien se rendre à l'évidence : Paris avait capitulé.

Paris, vers lequel se dirigeaient tous les regards suivant anxieusement les phases de la terrible lutte ; Paris, dont le nom seul résumait toutes les espérances, était au pouvoir des Allemands. Tant qu'avait librement battu le cœur de la France, le père Muller n'avait pu croire à la défaite irréparable, il avait espéré.

Quoi ? Le savait-il exactement : un soulèvement général, une explosion soudaine du patriotisme surexcité, le drapeau noir partout arboré, les Allemands traqués comme des bêtes fauves, assassinés, empoisonnés, n'importe ! une édition française des vèpres siciliennes.

La nation allemande armée pour nous envahir n'avait trouvé devant elle que de valeureuses mais faibles armées, elle allait se heurter à la nation française se levant pour défendre le sol sacré de la patrie, et l'on verrait bien !

Pas de quartier ! Des considérations philanthropiques ou humanitaires ? Allons donc !

Est ce que ces soldats-assassins n'avaient pas repoussé dans les flammes, à coup de crosse et de baïonnette, les femmes et les enfants qui tentaient de s'échapper. Les lois de la guerre ? Comme si ces mots ne hurlaient pas d'être accouplés ; comme si la guerre n'était pas la violation même de toutes les lois divines et humaines !

Le droit des gens ? Mais les Allemands l'avaient cent fois violé ; ne s'étaient-ils pas servi d'engins prohibés, de balles explosibles, de bombes et boulets incendiaires ? n'avaient-ils pas réduit en cendres des villes vertes ? avaient-ils, oui ou non, pointé leurs pièces sur les principaux monuments des villes qu'ils assiégeaient, sur les hôpitaux eux-

mêmes, où flottait la croix de Genève, laissant presque intactes les défenses de ces places, escomptant la démoralisation de la population civile ruinée et sa pression sur les irréductibles défenseurs ?

Était ce de bonne guerre, tout cela ? Avec de pareils adversaires, il ne fallait ni quartier, ni merci, mais la guerre à outrance, la guerre à mort !

Il fallait agir à la façon des francs-tireurs. Il y avait un mois à peine, à quelque distance de Lauterbourg, les Allemands s'étaient emparés de seize francs tireurs, surpris au milieu des bois. Sans autre forme de procès, et pour dégoûter les autres de cette guerre d'embuscades, ils les avaient pendus chacun à un des platanes qui bordaient la grande route

...Trois jours après, les seize cadavres français avaient disparu, mais quarante-deux *casques pointus* se balançaient mollement aux branches des mêmes arbres, lesquelles dansaient follement sous la brutale caresse des dernières bises hivernales...

Hélas les dernières illusions du père Muller tombaient devant le fait brutal ; la capitulation de Paris, c'était celle de la France, c'était la France vaincue et, oh ! misère, demandant grâce ! Ces sombres pensées l'avaient jeté dans une noire mélancolie et si profonde que l'entrée de sa fille ne put le tirer de sa morne rêverie.

Céline passa son bras autour du cou du vieillard et l'embrassa.

Celui-ci leva la tête.

— Ah ! c'est toi, ma fille ; d'où viens-tu donc, à cette heure ?

Sur ses traits ravagés par la douleur se peignit l'expression d'une indicible angoisse : un cruel soupçon traversa son esprit : Céline avait tenté de voir l'*autre*.

En quelques mois elle le rassura, devinant sa pensée :

— Je viens de voir Frédéric.

— Le pauvre enfant, comment l'as-tu trouvé ce soir ?

— Il dormait, mon père, j'ai tenu à ne pas l'éveiller.

— Tu as bien fait, ma fille ; le pauvre petit grelotte de fièvre. Ils ont voulu l'assassiner, ton Wilhelm et ses acolytes ; ils l'avaient jeté à bas de son lit et laissé à terre, les misérables !

Puis, après quelques minutes d'un douloureux silence :

— Allons, va te reposer, ma Liline, ajouta-t-il.

La jeune fille remarqua alors le journal tombé aux pieds de son père. Croyant y trouver la cause de son profond abattement, elle s'en empara, et après avoir embrassé le vieillard, elle gagna sa chambre et sans tarder ouvrit la feuille.

Elle put y lire la terrible nouvelle, la capitulation de Paris.

— Pauvre France ! murmura-t-elle.

Elle comprit alors la douleur du vieux meunier en la rapprochant de ses patriotiques angoisses de femme.

* * *

... Nous devons au lecteur l'explication de l'absence qu'avait faite le père Muller à la nuit tombante.

Après s'être assuré qu'aucun Allemand ne rôdait dehors, qu'ils étaient bien occupés à boire ou à dormir, il avait quitté la ferme, muni de quelques outils, d'une scie, d'une tarière et d'un sac assez volumineux.

Sautant dans la petite embarcation amarrée près de la passerelle du moulin, et abrité par les hautes herbes de la rive de la Lauter, il rama silencieusement et vint se placer sous la vieille bâtisse qui, ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit, reposait sur pilotis, supportée par quatre énormes piliers de chêne.

Ce fut à un de ces piliers que le père Muller attacha sa barque que le courant faisait mollement osciller ; puis, sciant et creusant, il procéda à un mystérieux travail, évitant soigneusement de faire grand bruit, s'arrêtant fréquemment pour tendre l'oreille et s'attaquer plus furieusement encore à la masse de bois.

Quand il jugea l'excavation suffisante, il introduisit dans l'orifice l'ouverture de son sac, jusqu'à ce que la poudre qu'il contenait eût rempli l'intérieur évidé.

Alors, du mieux qu'il pût, il reboucha l'ouverture avec de l'étaupe et des coins de bois enfoncés à force, de façon que, hermétiquement fermée, l'air ne pût y pénétrer.

Puis, à l'aide d'une vrille, il creusa, à quelques centimètres au-dessous, un trou suffisant pour y introduire une des mèches soufrées dont il s'était muni.

Avec les mêmes efforts et la même réussite, semblable opération fut répétée sur le pilier voisin, formant, avec le précédent, une ligne parallèle à la Lauter. Plus d'un kilogramme de poudre disparut dans les flancs du poteau.

Couvert de sueur, malgré la fraîcheur de la nuit, le vieux regagna la rive.

Il était temps, car il entendit, au même moment, la voix de Wilhelm ordonnant à ses hommes de gagner le gîte.

Se défilant comme un ancien soldat, le père Muller parvint à une porte basse de la ferme donnant sur la campagne et vint s'asseoir sous le manteau de la vaste cheminée où sa fille l'avait trouvé roulant dans son cerveau les plus sinistres projets.

* * *

Cependant, dans le moulin, les Prussiens s'étaient installés confortablement.

Un sous-officier demanda à Wilhelm s'il était utile de placer des factionnaires.

— Oh ! c'est bien inutile, avait répondu Chumacher, le pays est entièrement occupé par nos troupes : donc rien à redouter. Enfin, pour la forme, placez une sentinelle à une fenêtre.

Et, cette précaution prise, chacun avait gagné sa couche.

Wilhelm et ses sous-officiers s'étaient fait installer de confortables lits dans l'étage du moulin, tandis que ses hommes dormaient au dessous, au rez-de-chaussée, du lourd sommeil qui suit de trop copieuses libations.

Quant aux gradés, ces messieurs devisaient joyeusement.

— Alors, Wilhelm, disait un sergent blond comme un chérubin, c'est dans cet Eden que vous aviez planté votre tente, d'où vous a si malencontreusement chassé la déclaration de guerre ? Mes compliments !

— Et où je reviendrai, j'espère, aussitôt la campagne terminée, ce qui ne saurait tarder.

— En effet, Paris est aux abois, paraît-il. Mais, êtes-vous sûr d'être bien accueilli ?

— Hum ! fit le Badois, mes affaires ne me paraissent pas être en très bonne voie.

— Le futur beau-père a été dur pour vous, il m'a semblé.

— Bast !... nous le ferons revenir à de meilleurs sentiments. Je lui forcerai la main, dussé-je, nouveau Numa, faire valoir sur moi l'Égérie des droits imaginaires.

— Votre fiancée se récriera et, protestant de son innocence, criera à l'infamie.

— Allons donc ! je suis sûr du cœur de ma belle, et elle se prêtera de bonne grâce à toutes les combinaisons, les machinations si vous préférez, ayant notre union pour but.

— Alors, je ne vois pas ce qui peut vous inquiéter.

— Sans doute, du côté de la femme, je crois pouvoir dormir tranquille, mais...

— Ah ! oui, hasarda le fourrier, la ferme, n'est-ce pas ?

— Dame ! riposta Chumacher, le père Muller est vieux...

— Et pourrait bien laisser le moulin à l'aîné et la ferme au plus jeune, compléta le jovial blondin qui, décidément, connaissait bien son Chumacher.

Se voyant déliné, Wilhelm ne chercha pas à dissimuler.

— Je ne me soucie nullement, riposta-t-il brusquement, quand je serai marié à la sœur, de rester au service d'un des deux frères.

Il se fit un silence. Non seulement ces hommes pratiques comprenaient leur camarade, mais ils l'approuvaient sans restriction.

— Avouez, Wilhelm, fit un sous-officier qui n'avait pas encore pris part à la conversation, avouez que la mort de Frédéric serait un événement bien heureux pour vous.

— Peut-être, mais je crois qu'il n'a guère envie de me céder la place.

— Bast ! en l'y aidant un peu ; c'est un soldat ennemi après tout...

— Et vous croyez, ricana Wilhelm, que la sœur ferait bon accueil au meurtrier de son frère, que le père lui ouvrirait les bras pour le presser sur son cœur en l'appelant mon fils.

— Eh ! qui vous parle de le tuer, ce brave jeune homme ? Non pas ! ce serait trop bête ; mais un accident est si vite arrivé, et puis, nous ne sommes pas toujours sur les talons de nos hommes pour les empêcher de commettre quelque sottise ; enfin, que sais-je moi ? il y a mille mayens...

Ce doucereux blondin était décidément un homme de ressources.

La conversation s'éteignit sur ces cyniques paroles, aucune voix ne s'éleva pour

protester pas même celle de Wilhelm, qui, au contraire, méditait, songeant aux moyens de mettre en pratique des conseils aussi sagement donnés et qui s'accordaient si parfaitement avec ses secrètes pensées. Un accident, pas de crime : il s'était déjà tenu ce raisonnement, lui sembla-t-il.

Chacun s'endormit après s'être chaudement roulé dans les couvertures et s'être assuré que le mousqueton était bien dressé à la tête du lit, à portée de la main, quoique, ainsi que l'avait dit Wilhelm, aucune alerte ne fût à craindre, non plus de troupes battant la campagne que des habitants désarmés de la Maison Blanche.

Une demi-heure après, les cinquante hommes ronflaient bruyamment dans le silence de la nuit, que troublait seul le chant monotone et rythmé de la Lauter roulant doucement au-dessous d'eux.

* * *

Quand il se fut assuré que sa fille était couchée, le père Muller se glissa sans bruit dehors, par le chemin qu'il avait pris pour rentrer quelques instants auparavant. Dissimulé dans l'ombre, il inspecta minutieusement le moulin. Tout d'abord, il ne distingua rien ; puis, ses yeux s'habituant à l'obscurité, il lui sembla voir remuer dans l'embrasement d'une fenêtre et, presque au même moment, un rayon de lune fit courir un éclair métallique dans la masse sombre.

—Seraient-ils sur leur garde, pensa le père Muller, ou suis-je le jouet d'une illusion ?

Voulant en avoir le cœur net, il s'avança jusqu'à une meule de paille qui le dissimula aux regards des hôtes du moulin, et, arrivé là, il imita assez parfaitement le grognement d'un chien.

Aussitôt la silhouette d'un homme se détacha de la masse sombre, tandis qu'une voix, qui lui parut peu rassurée, cria : *Ver da?*

Précipitamment, le père Muller battit en retraite, sans sortir de l'ombre, gagna sa chambre et de là examina ce qui se passait dans le moulin.

Au cri de la sentinelle, tous les hommes s'étaient levés et, à toutes les ouvertures, apparaissaient des casques et des fusils.

—Qu'y a-t-il ? questionna Wilhelm, furieux d'être troublé dans son repos.

Le factionnaire lui expliqua qu'ayant entendu grogner un chien à proximité, il avait pensé qu'un homme pouvait bien l'accompagner et qu'il avait cru devoir donner l'alarme.

—Et quand cela serait ? riposta aigrement l'officier ; quand un homme rôderait autour du moulin, est-ce une raison pour faire prendre les armes à tout un escadron ?

Une patrouille sortit cependant et fouilla inutilement les environs.

—Allez vous coucher, dit Wilhelm au factionnaire en refermant la fenêtre, heureux, du reste, de cette circonstance pour clore une ouverture par laquelle s'engouffrait l'air froid de la nuit.

—Allons, pensa le père Muller, partie remise. Mais vous ne perdrez rien pour attendre, messieurs les Allemands !

Et, sur cette menace, il se coucha à son tour.

Le lendemain, de bonne heure, il se leva et réveilla sa fille, l'engageant à passer la journée auprès de Frédéric. Non seulement elle éviterait ainsi tout contact avec les Prussiens, mais encore elle pourrait veiller son frère, dont l'état réclamait des soins assidus.

La jeune fille acquiesça de grand cœur ; quant au vieillard, après sa quotidienne tournée dans la maison, il revint s'asseoir dans la grande salle commune, voulant surveiller les agissements des cavaliers prussiens et mettre un frein, s'il était possible, à leurs déportements de la veille.

À sa grande surprise, ce ne fut pas Wilhelm qui, le premier, vint lui rendre visite : l'officier faisait la grasse matinée. Quatre ou cinq cavaliers entrèrent dans la grande salle et demandèrent à s'asseoir autour du foyer. Le père Muller consentit d'un geste.

Les hommes, sans se douter que le père Muller les comprenait, se mirent à parler de la fin prochaine de la guerre, ne cachant pas leur satisfaction, à laquelle succédait immédiatement, chez quelques-uns, une tristesse bien justifiée quand, jetant un coup d'œil en arrière, ils pensaient aux absents, aux parents ou amis qui ne répondraient plus à l'appel du soir.

Un d'entre eux même se prit soudain à pleurer à chaudes larmes, tandis que ses camarades fumaient silencieusement leurs longues pipes de porcelaine, respectant la douleur dont ils connaissaient la cause.

Un peu ému malgré lui, le père Muller prit un des hommes à part :

—Qu'est-ce qu'il a donc, votre camarade ? questionna-t-il en allemand.

—Il est parti pour l'armée avec son plus jeune frère, répondit le soldat, un gamin de vingt ans qui allait se marier. "Veille bien sur lui !" avaient dit à l'aîné la mère et la Gretchen. Veiller sur lui ! Dès le début de la campagne, on les avait séparés, l'un partant dans l'active et l'autre dans la réserve, et, à Wissembourg, un turco avait, d'un furieux coup de baïonnette, traversé la poitrine du petit qui était tombé pour ne plus se relever.

Le père Muller esquissa un geste de compassion :

—Pauvre garçon ! fit-il.

Mais comme pour corriger aussitôt ce mouvement de sympathique pitié :

—Nous aussi, nous avons nos deuils, ajouta-t-il presque durement.

Les hommes quittèrent la salle commune pour s'occuper de leur déjeuner. Presque au même moment, Wilhelm entra, l'air content de lui.

—Monsieur Muller, fit-il, je vous présente mes respects. Comment avez-vous passé la nuit ?

—Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? répartit le vieillard sans détourner la tête.

—Allons, toujours d'aussi méchante humeur, donc ! Je comptais vous trouver aujourd'hui dans de meilleures dispositions. Dois-je tout dire ? j'espérais même que vous me permettriez l'accès de cette table d'où me chassa un jour M. Sylvain.

Le père Muller ne broncha pas. L'Allemand se fit presque humble.

—Je n'ose vraiment, dans l'état d'esprit où je vous vois, continua-t-il, vous demander des nouvelles de Mlle Céline.

—Allez en chercher à Lauterbourg, chez son amie, fit enfin le vieux qui espérait avoir la paix, grâce à ce stratagème ; c'est là qu'elle est depuis hier.

—Ah ! fit Wilhelm un peu surpris, Mlle Céline a quitté la Maison-Blanche ? Et M. Frédéric, dont vous ne m'aviez pas parlé hier ?

—Tu n'as pas réussi à le tuer, bandit ! rugit soudain le vieillard au souvenir des sévices supportés la veille par le blessé. Mais tu me paieras cela, toi et les tiens !

Haussant ironiquement les épaules, Wilhelm sortit.

—Diable ! pensait-il, Céline a abandonné la ferme au moment où j'y suis. Serait-ce de son plein gré qu'elle me fuirait ? Oh ! non, c'est le vieux qui a dû l'y pousser ; elle n'a fait qu'obéir. Mais par où diable est passé ce Sylvain maudit ? Et l'autre, ce Frédéric, il a donc l'âme chevillée au corps ? C'est ce que nous verrons dès demain, ajouta-t-il avec un rire sardonique.

N'ai-je pas le droit, le devoir même, dans son intérêt, de le faire charger dans une carriole bien dure qui le cahotera gentiment jusqu'à nos plus prochaines ambulances, bien accompagné par quelques-uns de mes hommes auxquels je le recommanderai ?

Mais, une fois de plus, il comptait sans son hôte, car le père Muller, lui aussi, réfléchissait...

CHAPITRE III

LA VEILLÉE.

Resté seul, le vieillard retomba dans ses mélancoliques pensées.

La journée, grise et froide, s'écoula sans nouveaux incidents. Les Allemands étaient fort occupés à bien vivre des ressources de la Maison-Blanche et semblaient résolus à ne pas troubler autrement dans leur quiétude leurs hôtes du moment.

Assise auprès du lit où reposait son frère, Céline semblait vouloir puiser, dans les souffrances des siens, la force nécessaire pour haïr l'envahisseur. D'inénarrables et terribles combats se livraient dans son cœur de vierge, où l'amour pur et violent pour le fiancé recevait de douloureux assauts. Par le menu, d'une voix coupée, le blessé lui avait de nouveau conté l'algarde de la veille, qu'il appelait une tentative d'assassinat, et la jeune fille n'avait pu retenir ce cri : "Le misérable !"

Puis le blessé s'était assoupi pour s'éveiller en demandant des nouvelles de son aîné, de Sylvain, dont on lui avait toujours caché le sort.

— Pourquoi ne me parles-tu pas de Sylvain ? Serait-il mort, dis ? L'auraient-ils tué ?

Une expression si haineuse et si douloureuse contracta les traits de Frédéric, qu'elle crut devoir le rassurer en lui confiant la vérité.

— Non, petit frère, il n'est pas mort, Dieu merci ! ni même blessé. Nous avons reçu depuis longtemps de ses nouvelles, et si elles ne t'ont pas été communiquées, c'est que nous avons craint qu'elles te fissent mal. Sylvain a été fait prisonnier et emmené en Prusse.

— Mon pauvre frère !... ce qu'il doit souffrir, lui aussi !

Puis, après quelques instants de silence :

— Pourquoi m'a-t-on systématiquement tenu à l'écart de tout ce qui se passait ? Suis-je donc un enfant ou une femme nerveuse ? Céline, réponds-moi. La guerre n'est pas terminée ?

— Hélas ! non, répondit la jeune fille, qui redoutait d'autres questions.

— Comment se fait-il que nous ayons encore les Prussiens chez nous. Serions-nous battus ?

— Repose-toi, petit frère, fit-elle pour éviter de répondre. Tu aggravas ton mal à causer ainsi.

— Non, non ! cette fois je veux savoir. Sommes-nous battus ?

— On se bat toujours ; donc, nous ne sommes pas vaincus. Et puis que sais-je ?

Le jeune homme vit bien qu'il ne tirerait rien de sa sœur et s'endormit derechef.

Déjà, dans la voûte azurée, scintillaient les premières étoiles, et sur la terre drapée dans sa fourrure d'hermine tombaient les sombres voiles de la nuit.

La jeune fille attendit, comme la veille, que la ferme fut évacuée par les Allemands, et gagna la grande salle que son père arpentait fiévreusement de long en large.

Après l'avoir embrassée et lui avoir souhaité une bonne nuit, souhait qui fit passer, sur les lèvres du vieillard, un triste et vague sourire, Céline monta à sa chambre, mais ne se coucha pas, de sombres pressentiments l'obsédant.

A cette heure, habituellement, le bonhomme dormait, et cependant, ce soir, il était bien éveillé, secoué par la terrible tourmente qui grondait dans son cœur.

Parfois, alors qu'il semblait le plus abîmé, sa belle tête blanche se redressait, ses yeux flambaient sous les épais sourcils ; d'invisibles ressorts raidissaient ses vieux muscles, saillant comme des cordes sous la peau tannée, que sillonnaient en tous sens les lignes violettes de ses veines gonflées de sang généreux.

Une heure durant, les sentiments les plus divers agitèrent le brave homme, qui se leva enfin, ouvrit doucement la porte et tendit l'oreille...

Dans la campagne, aucun bruit ne troublait le calme de cette nuit claire, que l'insipide coassement des batraciens peuplant la Lauter.

Dans le ciel bleu, sans nuages, où brillaient maintenant des myriades d'étoiles, la lune promenait sa face réjouie et narquoise, comme curieuse d'assister, indiscret témoin, au spectacle qu'allait lui offrir un coin de cette terre qu'elle inondait intempestivement de sa blafarde clarté.

Comme un voleur, le père Muller se faufila dehors, et malgré la neige, s'aplatit à terre, dans l'ombre projetée par les grands bâtiments, et observa attentivement, ses yeux immuablement rivés sur le moulin.

Aucune sentinelle n'était en vue ; le vieux colla son oreille à terre : rien.

Si quelque factionnaire veillait, il était décidément bien dissimulé.

Défiant, il s'avança lentement, sur les mains et les genoux, à travers les grandes herbes aquatiques bordant la Lauter, fouillant toujours du regard la masse de bois surplombant la petite rivière, craignant quelque embûche.

Comme il rasait la ligne des grands peupliers, quelques grenouilles effrayées sautèrent à l'eau successivement, avec un bruit de glouglou, que souligna le frissonnement macabre des grands arbres, agitant, sous l'âpre caresse de la bise, leur ossature étique et dénudée. Même quelques plaques de neige se détachèrent des branchages qui les retenaient prisonnières et, traversant l'espace, s'écrasèrent à terre avec un bruit mat.

Ces légers bruits suffirent à redoubler les tranches du vieux meunier qui s'aplatit à terre, immobile, retenant son souffle. Au bout de quelques minutes seulement, il

reprit sa marche rampante, profitant des moindres obstacles pour se dissimuler, s'éloignant de la rivière, faisant l'arc du cercle pour gagner le moulin.

Arrivé à la passerelle, il se coucha de nouveau et attendit, insensible au froid qui pourtant engourdisait ses vieux membres.

Rassuré par l'absolue tranquillité de la nuit, il introduisit avec précaution une manivelle dans la clef du treuil, auquel elle était fixée par une chaînette.

Alors que personne ne couchait au moulin, chaque soir on enlevait la passerelle qui, par un mécanisme fort simple et que nous avons déjà décrit, venait se ranger à la rive, où une chaîne-énorme, que fermait un cadenas, la tenait rivée. On ne pouvait ainsi, accéder au moulin, même à l'aide de la barque, qui n'accostait qu'à six pieds au-dessous du seuil de l'entrée du moulin.

Depuis deux jours que les Prussiens couchaient au moulin, la passerelle était accablée jour et nuit à la lourde construction ; or, dans un but qu'il sera facile de comprendre plus tard, le père Muller voulait enlever aux habitants du moulin cette communication avec la terre, et c'est à cette opération d'isolement qu'il venait se livrer.

Lentement, il tourna... la passerelle se détacha avec un petit bruit sec qui rejeta le vieux brave dans toutes ses perplexités ; mais non, rien n'avait bougé : décidément la Providence était avec lui et favorisait ses projets.

Le petit pont volant passa silencieusement au-dessus de l'eau, projetant son ombre fuyante sur la face ronde de la lune qui s'y mirait coquettement, et vint docilement se ranger à la rive, couchant les hautes herbes, broyant les nénuphars.

Sa tâche ainsi menée à bonne fin, avec mille précautions, le vieux allait gagner la barque ; mais à ce moment terrible où il allait jouer sa vie, son cœur de père eut une révolte.

Un invincible besoin de revoir ses enfants s'empara de tout son être, et agité des plus folles craintes, fou de douleur, torturé de l'impérieux besoin de venger, dans la mesure de ses forces, les maux dont souffrait la patrie bien-aimée, il regagna la ferme, et il allait monter à la chambre de Céline, sous un prétexte quelconque, pour la voir et l'embrasser encore une fois, quand il l'entendit marcher au-dessus de sa tête :

— Oh ! non, fit-il ; elle ne dort pas ; elle me devinerait peut-être et ne voudrait pas me quitter. Adieu, ma bien chère enfant, ajouta-t-il en essuyant les grosses larmes qui jaillissaient de ses yeux.

Entrant dans son bureau, il écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe, et les laissa sur une table bien en vue ; puis, la tête basse, il s'achemina vers la chambre du blessé.

Le pauvre garçon ne dormait pas et délirait, en proie à une fièvre intense : des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres contractées et écumantes.

Aussi ne reconnut-il pas son père :

— Mon enfant, mon pauvre petit, fit le vieux en l'embrassant tout en larmes ; c'est moi, ton père ; tu ne me reconnais donc pas...

Le malade se tut et promena dans la chambre des yeux égarés.

— Voyons, parle-moi, mon petit Frédéric, ajouta le vieillard suppliant ; comment te trouves-tu ?

Le jeune homme se souleva sur son séant, ses poings se crispèrent pendant que ses yeux sortis de l'orbite avaient une effrayante expression ; pendant quelques secondes il regarda son père, puis, le repoussant d'un geste brusque et tendant les mains en avant nerveusement, comme pour le saisir et l'étrangler :

— Arrière ! bandits, cria-t-il d'une voix de tonnerre ; arrière ! Chumacher, traître et assassin ! arrière ! ou je te tue !...

Puis, épuisé, le blessé retomba dans un profond abattement.

Le pauvre père s'était reculé, ses larmes s'étaient séchées, sa haute taille, redressée...

Le sang lui monta aux tempes, injectant les yeux.

Précipitamment, il sortit, dévala l'escalier, n'y voyant plus, se heurtant aux murs :

— Oh ! malheur ! malheur ! ce ne sera pas trop de tout leur sang !...

Comme un fou, il traversa la cour ; une hache brillait dans l'ombre d'un hangar ; à tout hasard, il s'en saisit et gagna les bords de la Lauter.

Là, il s'arrêta ; il avait cru entendre des pas derrière lui.

Il scruta anxieusement les alentours, mais il ne put rien voir : un voile rouge lui

dansait devant les yeux. Rouge la lune, dont la blanche rondeur lui parut sanglante et féroce ! Rouge la Lauter qui charriait, lui sembla-t-il, des flots sanguinolants...

— Pourtant, on marche là-bas ! fit-il, hésitant.

Se jetant derrière une meule de paille, la main crispée sur la hache, il attendit.

Alors, il lui sembla percevoir distinctement le bruit de pas étouffés se rapprochant.

— Malheur à qui m'espionne, rugit-il terrible, en brandissant le redoutable outil ; du diable si je ne lui fais pas sauter la tête des épaules !...

CHAPITRE IV

VIVE LA FRANCE !...

J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés ;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière.

RACINE.

Le père Muller ne s'était pas trompé : quelqu'un marchait en effet derrière lui, lui emboîtait silencieusement le pas, réglant son allure sur la sienne.

L'attitude sombre de son père n'avait pas manqué d'inquiéter Céline.

Il avait pu, une première fois, quitter la ferme sans qu'elle s'en aperçût ; mais, quand, affolé et ivre de vengeance, il avait en courant traversé la cour, sans prendre les mêmes précautions, elle avait couru à sa fenêtre et, sous la lumière crue de la lune, reconnaissant son père, elle se demanda quels desseins il pouvait méditer pour vaguer sous les hangars à cette heure tardive.

Quand elle le vit quitter la ferme par la petite porte basse donnant accès devant le moulin, elle n'hésita plus et, se précipitant dans l'escalier, elle se mit à la poursuite du vieillard.

Elle le vit se retourner, soupçonneux, et se jeter derrière la meule de paille, et ne prit plus la peine de se dissimuler. Soudain, le vieux bondit de sa cachette, brandissant sa hache ; mais son bras armé retomba sans frapper : il venait de reconnaître sa chère enfant. Il était temps !...

La jeune fille s'approcha tout près de lui, ne comprenant plus, assaillie des mêmes craintes qui, six mois auparavant, avaient torturé le vieillard. Son père, pensa-t-elle, n'avait pu maîtriser les violentes émotions des derniers jours, venant après tant d'autres, et il voulait y mettre un terme, chercher le repos dans la mort. Ne se dirigeait-il pas en tapinois, quand elle l'avait surpris, vers cette Lauter où Frédéric avait failli perdre la vie ?

— Mon père ! mon bon père ! fit elle sur un ton de douloureux reproche, qu'alliez-vous faire ?

Et elle éclata en larmes.

Le vieux devina sa pensée :

— Non, non, tu te trompes, Céline, fit-il avec effort.

Puis, plus bas à l'oreille, comme s'il eût craint les indiscretions des grands arbres dont la silhouette estompait la plaine de leur ombre démesurément allongée, comme s'il eût redouté que l'oiseau endormi ne s'éveillât pour révéler aux échos ses projets :

— Ce n'est pas à moi, dit-il farouche, que la Lauter servira de tombeau, mais...

Il hésita à faire cette confidence, à confier son secret.

— Achevez, mon père, fit Céline d'une voix ferme ; mais... ?

— Mais à ceux qui dorment là-haut sur les lauriers qu'ont si aisément conquis leurs frères d'armes. Ah ! ah ! ajouta-t-il d'une voix rauque, je leur ménage un réveil de ma façon.

— Qu'allez-vous donc faire, père ? fit Céline effrayée.

— Ecoute, reprit-il. Puisqu'il a plu au Chumacher de nous amener cinquante de ces bandits qui sont en train d'égorger la France, la Lauter se chargera, demain, de les restituer au Rhin qui les a crachés.

Rira bien qui rira le dernier, je l'ai dit. Le moulin est miné et il va s'effondrer, tout à l'heure, dans la rivière, avec sa cargaison humaine...

La jeune fille regarda attentivement son père : mais non, ce n'était pas là le visage

d'un insensé. Au contraire, une indomptable énergie, une inébranlable résolution illuminait cette intelligente figure, dont les yeux brillaient comme des escarboucles, tandis que la main se crispait nerveusement sur le manche de la cognée.

Elle n'essaya pas de le faire revenir sur sa détermination : elle vit, comme dans un éclair, son frère blessé brutalisé par les Allemands, son aîné prisonnier dans les casemates prussiennes, son père lâchement raillé et insulté, son père chéri souffrant mille morts, et la patrie française envahie et agonisante.

—Père, fit-elle résolument, puis-je vous être utile en quelque chose ?

Celui-ci la regarda à son tour, étonné, redoutant même que la jeune fille ne méditât quelque trahison pour sauver son cher Wilhelm.

—Non, ma fille, tu ne peux me servir, rentre à la ferme, fit-il.

—Je vous suivrai quand même, père, je ne veux pas vous quitter.

Le vieux chercha à deviner sa pensée, puis, lentement :

—Tu sais qu'il est avec eux, fit-il d'une voix creuse, ton... fiancé...

—Vous vous trompez, mon père, répliqua fermement la fière enfant, il n'y a dans le moulin que des Prussiens, c'est-à-dire d'implacables ennemis.

Alors, la prenant par la main, subitement rassuré :

—Viens, fit-il en l'entraînant, viens, et que le Ciel nous protège !

Sans bruit, étouffant leurs pas, ils arrivèrent à une vingtaine de mètres en amont du moulin, auprès des vannes contenant la Lauter.

—Ne bouge pas d'ici avant que je ne te l'ordonne, fit le vieillard à voix basse, la gorge sèche ; s'il en était besoin, tu ouvrirais l'écluse.

D'un mouvement de tête elle acquiesça, incapable d'émettre un son.

—Sera-tu assez forte ? murmura le père Muller, encore défiant.

Pour toute réponse, elle voulut saisir la manivelle, mais il l'arrêta.

—Non, non, pas encore, fit-il, sur mon ordre seulement.

Il l'enlaça doucement, l'embrassa, et la jeune fille put sentir quelques larmes brûlantes roulant des joues du vieux sur les siennes.

Puis il se dégagea vivement, craignant quelque faiblesse :

—Du courage, ma fille, fit-il en lui serrant encore une fois la main.

Elle le vit disparaître dans les hautes herbes qui se couchaient sur son passage, puis réapparaitre pour sauter dans la barque qu'il détacha.

Puis, comme si le flot capricieux, docile et conscient complice, eut renversé son cours pour porter le léger esquif, elle vit la barque venir sous le moulin, sans l'aide des avirons.

En effet, le père Muller avait tout prévu.

Pour éviter de frapper l'eau en ramant, ce qui eût inévitablement donné l'éveil aux hôtes du moulin, il avait fixé une corde à l'un des piliers-supports et n'avait qu'à tirer dessus pour amener la barque derrière ce poteau.

Un léger frottement se fit entendre ; une petite lueur, celle d'une allumette, brilla dans l'obscurité ; la barque se déplaça de quelques pas, puis de nouveau la même lueur se réfléchit dans la Lauter ; puis quelques instants d'une horrible anxiété...

...Soudain, à quelques secondes d'intervalle, deux épouvantables détonations déchirèrent le profond silence de la nuit, une nappe de feu couvrit l'eau claire, le moulin fut enveloppé d'une épaisse colonne de fumée.

La lourde construction oscilla ; un seul poteau était complètement éclaté, l'autre tenait encore soutenant momentanément le moulin qui ne se tenait plus que par un miracle d'équilibre.

Le vieux meunier, qui s'était éloigné, se rapprocha vivement, battant l'eau de l'aviron, sans aucune précaution, cette fois.

Alors, les yeux hagards, inconscient du danger, rageur, il brandit la cognée qui s'enfonça sifflante dans le bois du pilier.

Frappant sans relâche, le vieux, suant, écumant, rugit :

—Les vannes ! ma fille, et vite... pour la patrie !

Et, quittant la cognée qui n'accomplissait pas assez rapidement son œuvre destructive, le meunier enlaça de ses deux bras le pilier réfractaire, collant et meurtrissant sa poitrine nue contre le bois qu'il secouait dans un suprême effort...

* *

Au bruit des deux explosions, secoués dans leurs couches, les cinquante Prussiens s'étaient trouvés debout le mousqueton à la main.

—Aux armes ! crièrent les sous-officiers en se levant.

—Allons, hurla Chumacher, aux fenêtres et feu sur quiconque est en vue !

A toutes les ouvertures brillèrent des canons de fusil ; quelques coups de feu crépitèrent, tirés au hasard, car nul n'apparaissait.

C'est alors que retentit la voix du père Muller, ordonnant d'ouvrir les vannes.

Instinctivement, les cinquantes hommes se portèrent du côté d'où partait la voix qu'accompagnait du reste le bruit sourd des coups de hache.

Wilhelm seul, qui connaissait les aîtres, gagna une fenêtre donnant sur l'écluse, après avoir pris un fusil des mains d'un de ses hommes.

Quelques soldats s'étaient précipités vers la porte de sortie, mais ils avaient reculé devant les douze pieds d'eau qui les séparaient de la rive : la retraite était coupée...

...Quand son père avait disparu, après avoir allumé les mèches, la jeune fille qui, jusqu'alors, s'était tenue effacée, blottie dans l'ombre, avait bondi comme une panthère sur la poignée du treuil.

Transfigurée,

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents,

et la lumière argentée de la lune se jouait capricieusement dans leurs ondulations d'or, aux soyeux chatouillements. L'œil noir, fixe et luisant, les narines dilatées, les lèvres frémissantes, la poitrine soulevée pointant hardiment sous la légère batiste, la taille fièrement cambrée et l'oreille attentive, ce n'était plus la douce jeune fille au cœur tendre et bon, aux allures mièvres, au regard rêveur et mélancolique, mais bien plutôt quelque Naiade irritée guettant l'heure de la vengeance.

Enfin, comme une voix d'en haut, la voix du père Muller se fit entendre, impérative et solennelle, rompant son extase.

D'une main fiévreuse, elle tourna, comme mue par une force surhumaine.

La Lauter, longtemps contenue, jaillit en impétueux bondissements frangés d'écume, au moment même où Wilhelm Chumacher apparaissait à une fenêtre.

La jeune fille l'aperçut, et, sortant de l'ombre pour se mettre en pleine lumière, d'un geste plein de superbe mépris, lui montrant son poing fermé et rassemblant tout ce qui pouvait lui rester d'énergie :

—Vive la France ! cria-t-elle, mort aux...

Elle n'en put dire davantage : un coup de feu troua l'assourdissant grondement du torrent.

Céline Muller roula à terre, la poitrine traversée... pendant que le moulin, surchargé par les cinquante hommes portés sur sa face boîteuse, assailli, sapé par l'irrésistible flot, s'abîmait avec un bruit sourd dans la petite rivière qui, comme pour éviter le choc, bondit hors de son lit, qu'elle regagna quand le silence, le silence de la mort, régna de nouveau sur la plaine...

Le pauvre vieux brave, qui n'avait pas cessé jusqu'à l'écroulement de secouer le poteau auquel il était comme rivé, s'était enseveli sous les ruines de la vieille construction qu'il avait si péniblement édifiée, et dont la destruction coûta la vie aux cinquante Prussiens qui la souillaient.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

ÉPILOGUE.

Non seulement la famille Muller n'est pas éteinte, mais elle n'est pas près de disparaître ; c'est à l'un de ses membres que nous sommes redevable du récit des terribles événements que nous avons racontés.

Aujourd'hui, dans l'une des plus paisibles rues du Marais, à Paris, deux familles

étroitement unies habitent le même étage, vivant dans une modeste aisance, et jouissant de la considération générale.

Sur le champ de bataille de Frœschwiller, le chef de l'une de ces familles, M. Sylvain Muller, a ramassé l'étoile de l'honneur, dont le ruban saigne à sa boutonnière. Un drapeau français était menacé, lors d'un abordage à la baïonnette. Le colosse s'était jeté dans la mêlée, et tenant son fusil par le canon, le faisant tourner en de terribles moulins, avait fait dans les rangs ennemis une telle trouée, qu'à l'instar du chevalier Guillaume des Barres, un char eût pu passer derrière lui.

Les quelques hommes qui défendaient l'étendard, surexcités par son exemple, l'avaient vaillamment soutenu, tenant quelques instants en échec des forces dix fois supérieures en nombre.

Le drapeau avait pu faire retraite, tandis que quelques escadrons de cuirassiers, bondissant comme des bêtes fauves à travers vignes et houblonnières, tombaient, la bride aux dents, sur les masses allemandes, et dégageaient cette poignée de héros.

Fait prisonnier à Sedan, il avait, ainsi que nous l'avons dit, été emmené en Silésie, et c'est là qu'il avait reçu, en février 1871, une lettre de Frédéric lui annonçant la mort de son père et de sa sœur et quelques détails sur la catastrophe de la Maison-Blanche.

Quant à Frédéric, réveillé subitement au milieu de son sommeil par le bruit des explosions précédant de quelques minutes à peine l'écroulement du moulin, on n'avait pu lui cacher ce qui venait d'arriver.

Quelques hommes dévoués, craignant les représailles des Allemands, lui avaient proposé de traverser la Lauter, de gagner le Luxembourg et la Belgique. Mais le jeune homme s'y était énergiquement refusé.

— Non, non, avait-il dit ; que les femmes et ceux qui ont peur quittent la Maison-Blanche ; avec les autres, je saurai bien défendre la ferme et mourir aussi glorieusement que mon pauvre père et ma sœur chérie.

Sur ces entrefaites était arrivée à la Maison-Blanche la nouvelle de la conclusion de la paix.

Où, la paix était signée, au prix d'un lambeau de chair arraché à la France.

Sylvain était revenu, et, quelque temps plus tard, sans noces, sans festins, les deux frères se mariaient le même jour : Sophie Browild devenait madame Frédéric Muller.

Cinq enfants sont aujourd'hui les fruits de ces unions, mais trois seulement sont à la maison de façon permanente : une petite brunette de dix ans et un blondin de quatre ans, toujours roulant à terre au milieu de ses soldats, enfants de Frédéric, et une gracieuse blonde que son père, M. Sylvain, a appelée Céline, tant elle rappelle les traits de la défunte.

Le dimanche, la famille se complète d'un grand et robuste garçon portant le casoar des saint-cyriens, l'aîné de Sylvain, et de son cousin germain, un lycéen de Charlemagne.

Valentine Muller, la petite brunette, vive et pétillante comme le fut sa mère, a déjà déclaré qu'elle épouserait son cousin, le saint cyrien, qu'elle appelle " mon grand mari ".

* * *

Tous les ans à la même époque, vers le commencement de février, les voisins peuvent voir les deux familles, au grand complet et en grand deuil, s'acheminer vers la gare de Strasbourg.

Ils vont dans une petite ville de l'Est, s'agenouiller pieusement sur deux tombes bien entretenues où reposent côte à côte deux êtres chéris transportés en terre française.

Sur la pierre qui couvre ces deux tombes, on peut lire :

JEAN MULLER

MORT POUR LA PATRIE

LE 5 FÉVRIER 1871

AGÉ DE 76 ANS

Et plus bas :

CÉLINE MULLER

MORTE POUR LA PATRIE

LE 5 FÉVRIER 1871

AGÉE DE 19 ANS

Terraque securæ sit super ossa levis !

—Leurs mânes tressailleraient d'indignation, a dit Sylvain, s'ils reposaient en terre étrangère. Ils sont morts pour la France ; que la terre de celle qu'ils ont tant chérie reçoive leurs restes vénérés !

A chaque voyage, Frédéric prend à part son fils et son neveu, le lycéen et le saint-cyrien :

—Jeunes gens, leur dit-il en montrant les deux tombes, souvenez-vous !..

ALBERT MONNIOT.

FIN

CINQ CENT MILLE FRANCS

— o —

I

Mme veuve Romieux eut à peine déplié la dépêche qu'un petit télégraphiste venait de lui remettre qu'elle fléchit sur un siège en exhalant un cri de stupeur. Mais son émotion fut aussitôt paralysée par un bruit insolite qui se fit, au même instant, dans la pièce attenante à son boudoir. C'étaient des éclats de voix joyeux, des trépignements sur le parquet, un rire strident et fou, et des mots inintelligibles, hachés par l'expression d'un sentiment intense, traversaient la cloison.

Que se passait-il ? que signifiait ce vacarme ?

La porte s'ouvrit avec fracas, et Alexandrine Boichot, la gouvernante, parut en brandissant l'*Echo des tirages financiers*.

—Ah ! madame ! madame !

—Qu'y a-t-il ?

Alexandrine ne put articuler une syllabe de plus.

Ses lèvres s'agitèrent, ses paupières battirent ; puis, à son tour, elle tomba sur un canapé, toute secouée par un spasme nerveux.

Quand elle eut repris ses sens, grâce aux soins de sa maîtresse, un sourire d'ineffable béatitude illumina ses traits.

—Eh bien ! quoi donc ? dit la jeune femme.

—Ah ! si vous saviez ce qui m'arrive !

—Hélas ! à moi aussi, il arrive quelque chose...

—Un malheur ?

—Oui, un grand malheur... Toi, il paraît que c'est un bonheur...

—Oui, un grand bonheur !

—Alors, parle la première, car on a toujours le temps d'apprendre une catastrophe.

—Après vous, madame.

—Non, parle, toi ; je te l'ordonne.

La gouvernante jeta un long soupir.

—J'ai gagné cinq cent mille francs !

—Et moi, je suis ruinée !

Et Mme Romieux, qui tenait encore le télégramme lui annonçant la fuite de son notaire avec tout son avoir, le tendit à Alexandrine, qui lui montrait d'un doigt fiévreux, en tête du journal, les six gros chiffres de sa fortune.

II

Le jour même, Alexandrine Boichot quittait son tablier blanc à bavette.

Une semaine durant, on la vit parcourir les beaux magasins de Paris, nerveuse et rouge, achetant des bijoux, des étoffes chères, des robes à ramages, des dentelles, — car elle avait toujours dit que, si le sort la favorisait, elle saurait se parer tout comme une autre. La semaine suivante, réalisant sans plus tarder un autre de ses rêves, elle se rendait acquéreur, à Neuilly, d'une coquette villa entourée de verdure. Et un mois plus tard, en attendant que son domaine fût remis à neuf, elle partait pour la Suisse, Nice et l'Italie, qu'elle avait entendu vanter comme les plus beaux pays du monde.

Alexandrine emmenait Mme Romieux.

—Qu'est-ce que cela vous fait, madame, lui avait-elle dit, d'être pauvre, puisque je suis riche ? Nous vivrons ensemble. Nous ne nous séparerons jamais...

En la remerciant de son bon cœur, la veuve ne crut pas pouvoir accepter son offre généreuse.

Il lui restait un morceau de pain : elle s'en contenterait.

Mais Alexandrine avait insisté.

—Eh bien ! soit ! répondit la jeune femme. A une condition cependant. Tu as été ma gouvernante ; je serai la tienne.

—Oh ! madame !...

—Mettons ta "dame de compagnie..." C'est à prendre où à laisser.

Forcé fut bien à Alexandrine d'y consentir.

Elle avait vu naître son ancienne maîtresse, elle l'avait portée dans ses bras ; elle l'avait vu grandir, puis se marier, puis devenir veuve ; elle la considérait un peu comme son enfant. Parce qu'elle s'élevait dans l'échelle sociale, de par le nombre de ses billets de banque, allait-elle l'abandonner ? Non, non !

Du reste, il n'y avait qu'à considérer un instant l'excellente fille, avec sa face lunaire, ses yeux à fleur de tête, ses grosses lèvres gourmandes de baisers, pour être assuré que l'or était impuissant à la corrompre.

En Suisse, à Genève, outre la hauteur des montagnes couvertes de neige, ce qui la frappa, ce fut la limpidité des eaux bleues du lac Léman.

—Regardez donc, madame, on voit les poissons jusqu'au fond !

A Nice, elle voulut tout de suite faire une excursion en mer, et, comme sa compagne hésitait à poser le pied sur le bateau que balançait la vague :

—Vrai, madame, dit-elle, moqueuse, je vous croyais plus vaillante !...

En Italie, devant les palais et les ruines, avec des "Oh !" et des "Ah !" d'admiration, elle ne cessait de répéter :

—C'est égal, madame : les pauvres sont bien malheureux de ne pouvoir venir contempler ça !...

—Mais si tu m'appelles toujours "madame", on pensera que c'est moi qui ai gagné le gros lot, et c'est moi qui recevrai les hommages...

—J'oublie toujours que je suis maintenant la patronne !...

Après six mois de voyage, comme l'hiver approchait, elles reprirent la route de Paris.

Splendide fut la fête d'inauguration de la villa de Neuilly.

Dans le vestibule, un domestique pompeusement galonné nommait à haute voix les invités, et, à l'entrée des salons, merveilleusement illuminés, Mlle Alexandrine Boichot, dans ses plus beaux atours, les accueillait d'une gracieuse révérence et d'un mot d'esprit. Une musique donna un concert pendant le repas. Puis, au café, des fusées s'élançèrent du jardin vers le ciel.

III

La grande vie trompait-elle son attente, ou bien était-ce le givre qui, en dentelant les fenêtres, attristait ses idées ?

Toujours est-il que la maîtresse de maison tomba insensiblement dans une mélancolie sombre que les bourgeons reverdissants ne parvinrent point à atténuer.

D'abord, pour être au niveau de son nouvel état, elle voulut changer de toilette plusieurs fois par jour ; elle tint à posséder sur la table de son salon les livres à la mode, à réunir une fois par semaine autour d'une tasse de thé quelques amis de choix à l'instar de la haute société, et elle se mêla d'avoir des opinions politiques.

Bientôt, à trôner dans un fauteuil, à se polir les ongles du matin au soir, elle perdit patience.

Bravement, elle manda auprès d'elle la cuisinière et, comme jadis, vérifia ses comptes ; elle se remit à empiler, avec symétrie, dans les armoires, le linge de la maison, après en avoir passé une minutieuse inspection ; elle contrôla les livraisons des fournisseurs.

Mme Romieux lui fit bien observer que ce n'était point là l'occupation d'une riche rentière, et Mlle Alexandrine, approuvant l'avis, retourna essayer des robes et feuilleter des albums ; mais, oubliant de nouveau qu'elle dérogeait, elle redescendit l'escalier de l'office.

Et Mme Romieux la trouva un matin, un panier au bras, prête à se rendre au marché.

—Tu devrais te marier, lui dit-elle.

—Me marier ?

—Un homme présiderait à tes réceptions, te conduirait au théâtre, t'accompagnerait dans le monde. Vous causeriez. Cela te distrairait.

—Me marier !

Mlle Alexandrine fut un instant songeuse, béate, les yeux au plafond.

Elle en avait rêvé autrefois, du mariage. Même, en ce temps-là, un joli blondin du quartier lui faisait un doigt de cour ; mais comme ses économies ne formaient alors qu'un médiocre total, celui-ci en avait épousé une autre, plus cossee. Aujourd'hui qu'elle était riche, le moment, en effet, était peut-être propice.

Mais elle réfléchit.

—Bon pour vous de recommencer ! répartit elle... Votre veuvage a assez duré... Est-ce qu'un monsieur voudrait d'une vieille perruque comme moi !

—Tu es encore jeune et fraîche.

De fait, malgré ses quarante-deux ans, Mlle Alexandrine était encore appétissante. Certes, Mme Romieux, qui ne touchait qu'à la trentaine, mince, frêle, la tournure élégante, montrait une distinction native. Lourde, au contraire, de carrure masculine et la tête épaisse, le pas pesant, la première avait conservé les allures vulgaires ; mais, du pays natal, il lui restait aussi une chair de lait, un œil net, et on eût mordu dans ses joues comme dans une pomme d'api.

—Et qui épouserai-je, s'il vous plaît ?

—Ne feins donc pas l'ignorance ; j'y vois clair, va !...

—Comment ?...

—Qui donc, parmi nos hôtes habituels, t'entoure de petits soins ? Qui ramasse ton mouchoir ? Qui t'apporte les nouvelles de Paris ? Qui est toujours de ton avis lorsque, au coin du feu, on parle politique ou voyages ?

—M. Dugommier.

—Précisément... M. Dugommier, ancien architecte, rentier, quarante-huit ans, bien conservé, homme d'esprit... Notre plus proche voisin...

—Il est galant, c'est la vérité ; mais...

—Pas un jour où il ne t'offre un bouquet !

—Ce n'est pas une raison...

—Il a des projets, j'en réponds, et n'était sa timidité, il aurait depuis longtemps déposé ses vœux à tes pieds.

IV

Mlle Alexandrine s'exaltait.

Quoi ! il était possible qu'on l'aimât, qu'on la désirât, et les attentions délicates de M. Dugommier, ses sourires caressants, ses fleurs quotidiennes signifiaient : " Je vous prie d'accepter mon nom ? "

Bizarre coïncidence !

Justement elle nourrissait une idée : celle de favoriser une union bien assortie entre le voisin, qu'elle honorait d'une particulière estime, et son ancienne maîtresse, — car, enfin, elle souffrait de voir celle-ci prolonger un veuvage inutile.

Pourquoi donc ne garderait-elle point M. Dugommier pour elle-même, puisque aussi bien de l'aveu de Mme Romieux, c'était sur elle qu'il avait jeté son dévolu ?

Mlle Alexandrine cessa de descendre à l'office et d'éplucher le carnet de la cuisinière.

Ses journées, elle les occupait, les bras cerclés de bracelets, le corsage chamarré de chaînes d'or, à étudier, devant sa glace, les petites mines et les grands airs ; dès que la sonnette retentissait au fond du jardin, — et elle reconnaissait l'architecte à sa manière discrète de tirer le cordon, — elle se portait à sa rencontre, le recevait au seuil du salon : elle l'accaparait, au cours de la soirée, veillait à ce qu'il eût ses aises et sucrât son thé, s'attachait à lui donner un avant-goût de sa quiétude future.

Cependant, le temps s'écoulait, et M. Dugommier, toujours poli, s'ingéniant de plus en plus à plaire, ne se déclarait pas. Il était timide, sans doute. Mais puisqu'elle lui tendait la perche !...

Sa timidité n'était pourtant pas telle qu'il ne s'entretînt librement avec Mme Romieux. Souvent elle les surprenait en colloque intime, dans le jardin ou sur le perron de la villa. Cette familiarité excitait sa jalousie.

— Qu'avez-vous donc à chuchoter ensemble ?

— Nous parlons de toi ; il me vante l'aménité de ton caractère, se félicite d'être de tes amis...

— Alors, qu'il se décide à se prononcer !

— Il n'ose ; c'est une sensitive...

— Il faut me flatter un peu... Lui avez-vous dit que j'étais douce, tendre, et qu'il serait heureux comme un roi ?

— Cent fois !

En dépit des grâces séductrices dont Mlle Alexandrine l'enveloppait, malgré le luxe qu'elle déployait pour essayer de l'éblouir et le tenter, elle ne parvenait point à vaincre la réserve de M. Dugommier.

V

Un jour, sa dame de compagnie lui apprit qu'elle avait enfin deviné le jeu du voisin :

— Il s'est persuadé que j'avais de l'influence sur toi ; il cultive mon amitié pour que je lui facilite l'accès de ton cœur...

— Parlera-t-il enfin ?

— Je l'ai assuré qu'il n'avait qu'un mot à prononcer.

— Invitez-le donc à s'expliquer sans retard, — dans les vingt-quatre heures, — car j'en ai assez de cette ferraille qui me fait des "bleus !" —

Et Mlle Alexandrine secoua de méchante humeur ses bracelets et ses chaînes.

Le lendemain, sur un avis de la veuve, l'architecte se présentait à la villa, ganté, habillé de noir. L'espoir luisait dans ses yeux. Ses traits épanouis marquaient une assurance qui tranchait avec son hésitation habituelle.

La maîtresse de maison, au coup de sonnette, s'était appuyée au manteau de sa cheminée, de crainte de défaillir d'émotion.

Il la salua jusqu'à terre.

— Mademoiselle... balbutia-t-il.

L'aspect plein de dignité de celle-ci l'interloqua un instant ; mais il repartit bien vite, respectueusement :

— Mademoiselle, j'ai abusé de votre hospitalité en me permettant de jeter un regard de convoitise sur une personne...

— Si le motif est honorable, cher monsieur...

— Il l'est, mademoiselle !... J'aime cette personne !...

— Cela n'est point défendu, et s'il est en mon pouvoir...

— Vous pouvez tout... Aussi je viens avec confiance vous remettre ma cause auprès d'elle...

— Vous aimez donc beaucoup cette personne ?

— Plus que moi-même !

- Vous paye-t-elle de retour ?
 —Je le saurai tout à l'heure.
 —Nommez-la donc, monsieur !
 —Vous daignez m'y autoriser ?

Sur un signe de son interlocutrice, l'architecte, s'effaçant de façon à mettre en lumière Mme Romieux, restée à deux pas :

- Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de madame...
 Les deux femmes, décontenancées, stupéfaites, s'exclamèrent en même temps :
 —Quoi ! c'était elle que... ?
 —C'était moi qui... ?

M. Dugommier n'y comprenait rien. Il les regardait l'une après l'autre, ahuri, stupide. Il fallait qu'il eût commis une sottise pour provoquer un tel émoi. Cela ne l'étonnait point, étant coutumier du fait, avec sa malheureuse timidité ; néanmoins, sa figure était passée du rose au cramoisi.

VI

Avant qu'il eût recouvré l'usage de sa langue, la maîtresse de céans avait quitté le salon.

Mais elle reparut bientôt.

Elle s'était dépouillée de la " ferraille qui lui faisait des " bleus " ; au lieu du costume dernier genre qui, tout-à-l'heure, lui pressait la taille à l'étouffer, elle avait endossé sa vieille robe de gouvernante, ses fausses manches, qu'un ruban attachait au-dessus du coude, et, sous une coiffe coquette, moutonnaient les frisons de sa chevelure encore opulente.

—Je vous la donne, monsieur Dugommier ! dit-elle gaiement... Il ne tenait qu'à vous d'être heureux plus tôt !... Moi, je reprends mon tablier !... Ah ! que je suis donc contente !...

Et, interrompant Mme Romieux, elle conta son histoire au voisin :

—N'avait-elle pas imaginé de jouer à la coquette parce que la chance de la loterie lui avait, sans crier gare, apporté des rentes ? Mais, après expérience, les grimaces des belles manières l'ennuyaient prodigieusement ! Combien elle préférerait écouter la voix de la nature et traduire à la bonne franquette les mouvements de son cœur !

Et Alexandrine s'écria :

—Vous l'avez échappé belle, monsieur !... J'avais rêvé de m'appeler Mme Dugommier... J'en rirai toute ma vie !...

Elle tira de sa poche la clef de son trésor.

—Prenez, madame ; je n'en veux plus... Si je la gardais, l'amour des grandeurs me brouillerait encore la cervelle... Je vous demanderai seulement, le matin, de quoi aller aux provisions... Vous redevenez la maîtresse, moi la gouvernante... Et puis, je referai mes petites économies, comme jadis...

La jeune femme, qui semblait accepter le mari, refusait obstinément la clef du trésor.

—Mais puisque je vous dis, madame, que j'aime mieux mon tablier !... Et puisque, en même temps que votre servante, je serai de la famille !... Une parente à héritage !...

—Tu es folle !

—Voulez-vous me faire du chagrin ?

Alexandrine avait les larmes aux yeux ; alors, Mme Romieux se jeta dans ses bras.

AUBRY-VÉZAN.

—O:—

Nos domestiques.

MADAME.—C'est bien ma fille. Vos certificats sont bons. Vous me convenez... et maintenant sachez que votre maître est un colonel.

LA BONNE.—Parfait, madame... J'adore les militaires !...

LA FLEUR SOLITAIRE

—o—

Par un soir ténébreux de l'arrière saison,
 Dans un coup de rafale une graine emportée,
 Tombant entre les murs d'une haute prison,
 Entre de vieux pavés mal joints s'est arrêtée.

Dans ce lit de hasard, elle dort tout l'hiver,
 Sous des blocs de granit froidement inhumée ;
 Mais, quand au tiède avril le ciel bleu s'est ouvert,
 Elle tressaille et germe où le vent l'a semée.

Alors, comme sortant d'un funèbre sommeil,
 Elle émerge à grand'peine et s'exhaupe de terre,
 Et, d'un suprême effort, aspirant au soleil,
 Elle frémit d'espoir, la pauvre solitaire !

Puis, grâce à de longs jets flexibles et rampants,
 S'attachant par saut brusque ou par lente caresse,
 Comme la vigne vierge ou les rosiers grimpants,
 Elle escalade enfin la haute forteresse.

Quand elle arrive au bout de son rude chemin,
 Montant jusqu'au rebord d'une étroite fenêtre,
 Elle étale sa fleur près d'un visage humain
 Qu'elle a vu triste et pâle à la grille apparaître.

A plein cœur exhalant son parfum printanier,
 La fleur s'épanouit... et meurt dans la soirée ;
 Mais elle s'est ouverte aux yeux du prisonnier,
 Qui seul a pu la voir, qui seul l'a respirée !

ANDRÉ LEMOYNE.

—o:—

LES MOTS POUR RIRE

—

A la campagne.

—C'est très curieux, mais il me semble que les œufs étaient plus frais à Paris !

La fermière blessée :

—Ce que c'est que la prévention, monsieur !... c'est de là que nous les faisons venir !...

—

Très féminin.

—Ne me parlez pas du téléphone disait, hier, la belle Mme X... Quelle ridicule invention ! Quand on me parle à l'oreille, je ne veux pas que la bouche puisse être à plusieurs kilomètres...

—

Scène de ménage.

—Je ne suis pas d'humeur, ma chère à supporter plus longtemps que ce grand flandrin de Gaston vous fasse la cour.

—Mais, mon ami, il m'a promis de m'épouser si je devenais veuve... Ses intentions sont pures !

AVIS

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE paraît tous les mois. Chaque numéro contient un beau roman complet.

Prix de l'abonnement par An, « » \$1.00.

Pour s'abonner on n'a qu'à écrire son nom et adresse sur le coupon ci-dessous, dans les espaces ménagés à cet effet, et, après l'avoir découpé, l'envoyer accompagné de la somme d'une piastre à l'adresse indiquée.

COUPON D'ABONNEMENT.

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .
Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre.

Nom... ..

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

COUPON D'ABONNEMENT D'ESSAI

MM. LEPROHON & LEPROHON,
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can. 4

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commençant avec le numéro du mois.....189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Prêfète.
- 3 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Remords d'un Faussaire.
- 6 Rêves Dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le cœur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 16 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur.
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse.
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.
- 34 La maison clo.ée.
- 35 La veuve ambitieuse.
- 36 La belle Tiennette
- 37 Le poison mystérieux.
- 38 Le sacrifice de Simone.
- 39 Roman d'un enfant trouvé.
- 40 Sonia.
- 41 Le charlatan.
- 42 Le bracelet de corail.
- 43 L'héritage de Jean Séguin.
- 44 Le crime de l'aïeul.

COUPON DE PRIME

A Nos Lecteurs,

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés, Nos.....

LIVRES A 15 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Le roi des voleurs.
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 3 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 Une rencontre.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 Prima Vera.
- 9 Roman d'un jeune homme pauvre.
- 10 Le million du père Raclot.
- 11 Un crime mystérieux,
- 12 L'affaire Demers.
- 13 Plaidoyer Desmarais, affaire Demers.
- 14 Femme du fusillé.
- 15 Le péché de Madeleine.
- 16 Ma belle-mère.

COUPON DE PRIME

A Nos Lecteurs,

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés, Nos.....

CATARRHE **NAZOL** Rhume de Cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la Consomption. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisié (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours. —

— PRÉPARÉ PAR —

J. E. W. LECOURES, Pharmacien,

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.

A. SCOTT & CIE

HORLOGERS & BIJOUTIERS

OPTICIENS —

1543 Rue Ste-Catherine. & MONTREAL, Can.

SPECIALITE

Bijoux faits a Ordre et Reparations de tous Genres

A des Prix Raisonables.

UNE VISITE AU MAGASIN EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITEE

On se charge de réparations de Bijouteries et Montres pour les personnes en dehors de la ville. Envoyez les articles par poste ou express et faites enregistrer les objets envoyés



UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boîte, avec Notice, \$1.00

Six Boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513.....

.....TELEPHONE BELL 6513

VIENT DE PARAITRE

Le Superbe Feuilleton du Célèbre Auteur

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

LE TRESOR DU CAPITAINE

Récit mouvementé des recherches faites par un homme juste et bon pour retrouver l'héritière des millions de son ami, un ancien capitaine, soupçonné d'avoir été corsaire dans son temps. Les personnages sont rigoureusement vrais. Tour à tour des scènes pathétiques, sérieuses ou gaies se déroulent devant le lecteur qui devient de plus en plus intéressé à mesure qu'il avance dans sa lecture.

UN FORT VOLUME DE 240 PAGES

En Vente Chez Tous les Libraires pour la Modique Somme de **25c**

ET CHEZ LES ÉDITEURS

LEPROHON & LEPROHON

Libraires, 1629 Rue Notre-Dame, Montreal, Canada.
Ils renverront franco à toute adresse sur réception du prix in liquide.

